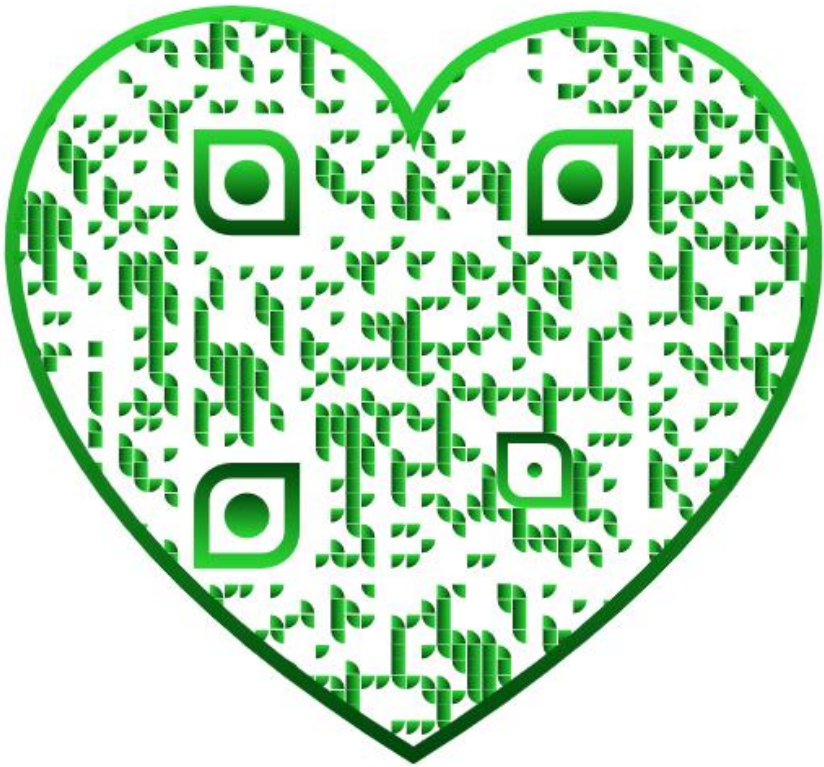
YANNICK PROVOST

JE NE ME SOUVIENS PLUS TRÈS BIEN...

ROMAN POLICIER
MAIS PAS QUE...

La Jouanie POCHE



YANNICK PROVOST
JE NE ME SOUVIENS PLUS TRÈS BIEN...
ROMAN POLICIER
MAIS PAS QUE...
La Jouanie
POCHE

YANNICK PROVOST

JE NE ME SOUVIENS PLUS TRÈS BIEN…

Lajouanie

À celle que j'aime car il est toujours question d'amour.

L'oubli n'est autre chose qu'un palimpseste. Qu'un accident survienne, et tous les effacements revivent dans les interlignes de la mémoire étonnée.

L'homme qui rit – Victor Hugo

Aimer jusqu'à la déchirure
Aimer, même trop, même mal,
Tenter, sans force et sans armure,
D'atteindre l'inaccessible étoile…
La quête, Joseph Darion – Jacques Brel

Prologue

Au-dessus de la plaque en Formica, une voix s'envola de la radio vintage. Un Hifivox électronique habillé de cuir noir, à l'antenne rétractable et à l'aiguille rouge calée sur la bande FM.

La pièce était chichement meublée. Une table, reposant sur des pieds en alu piquetés par le temps, au-dessus de laquelle une ampoule nue pendait du plafond, entre les solives. Reliquats des années soixante. Le meuble portait les traces des coudes, les stries des années, les coups de couteau taillant le pain, les empreintes de la cafetière et des plats fumants sortis du four. Les deux chaises émettaient le couinement typique des objets en bout de course. Le superflu n'existait plus depuis belle lurette. La gazinière et la vaisselle avaient été saisies par l'huissier, comme tout ce qui avait pu représenter une quelconque valeur marchande. Contre toute attente, la radio avait échappé à la rapine légale des usuriers.

Le nouveau single d'un groupe irlandais diffusait une chanson d'amour qui allait devenir universelle, l'un de ces morceaux éternels repris à tue-tête aux quatre coins de la planète par les amoureux transis. Elle berçait l'enfant.

— *Is it getting better ? Or do you feel the same ?* [1] Demanda Bono à qui voulait l'entendre.

Malgré son anglais limité, elle avait la réponse. À dire vrai, ça n'allait pas mieux. Pas encore. Mais bientôt. Sybille y avait mis tout son cœur et surtout du phénobarbital, dilué dans du mauvais vin. Dosé comme il le fallait. Pas suffisamment pour tuer, mais assez pour rendre inoffensif. Un reliquat de la pharmacopée familiale, quand son père élevait encore des Anglo-Normands. Juste avant que les créanciers ne viennent réclamer leur dû.

— Les chevaux ou l'auberge ? avait questionné l'huissier.

Faire ce choix avait achevé son paternel. Il n'avait jamais su s'en tenir à une simple passion. *Simple* et *passion*. Deux mots impossibles à assembler. Chevaux de selle, femmes ou entreprises, il avait papillonné toute sa vie sans se soucier des dépenses, avant de mourir bêtement d'une sale grippe. La succession avait été simple. Il avait laissé une veuve endettée, une gamine de cinq ans, un élevage de chevaux saccagé et une auberge désertée, achetée sur un coup de tête. La mère de la petite Sybille n'avait pas supporté de vivre sous la coupe des créanciers, moquée par les villageois, honnie par les agriculteurs. Elle avait fini par se pendre à une poutre. Une corde cent pour cent

naturelle, certifiée bio avant l'heure. Dans la famille, la nature, c'était sacré.

Majeure, Sybille avait tenté de maintenir les affaires à flot durant des mois. Sans succès. Elle avait gardé l'auberge par nécessité et la ferme, que les herbes folles envahissaient, par nostalgie. Propriétaire de plusieurs hectares, elle avait vendu des parcelles de terrains à la découpe pour éponger les dettes présentées par le notaire, préférant les sorties en boîte à la gestion du domaine. Elle était devenue, un moment durant, la fille à draguer, le bon plan du département.

La jeune femme se composait d'un mètre soixante-six d'insouciance et de gaîté. Un fantasme celte perdu à la frontière de la forêt d'Écouves avec des yeux gourmands et verts, une tignasse rebelle de cheveux roux et une paire de seins ensorcelants. Derrière son comptoir, elle rêvait de flirts et d'évasions parisiennes, en carbonisant le moindre mâle gravitant aux alentours.

Après ce bal des pompiers durant lequel elle avait fêté ses vingt ans, Sybille s'était fanée. Entre un rock et une valse, son innocence avait été démontée. Évoquer cette soirée la répugnait. Elle l'avait gommé jusqu'à ce que, des mois plus tard, son ventre se fût arrondi. Pris de colère à l'annonce de sa paternité, le géniteur l'avait menacée de brûler son restaurant. Elle avait pris peur, s'était fondue en mère célibataire méritante. Lui, avait trouvé une échappatoire. Il s'était engagé. Le prestige et la protection de l'uniforme. Une sorte de nouvelle famille où ses penchants les plus violents se trouvaient canalisés dans une rigueur blindée. L'armée lui avait ouvert les bras. Il s'était jeté en son sein et s'éclatait au sens propre comme au figuré.

Quand la rousse l'avait rappelé, le permissionnaire avait bondi sur l'occasion. Des souvenirs se mêlèrent au désir. L'appel du bas-ventre, sans la moindre hésitation. Sybille avait tenté de se refuser à lui. Il avait aimé ça. Il avait toujours adoré qu'une fille lui résiste.

Il s'était précipité pour remettre le couvert sans se soucier du môme qui braillait dans la cuisine près du poste. La petite avait les crocs mais ça ne le concernait pas. Il était venu pour la mère.

L'homme vida un premier verre avec empressement sans faire attention au flacon que Sybille chassa du pied, discrètement. Un vin issu de la réserve spéciale « *Piliers de bar* » de l'auberge, à 14,5 degrés. Il sourit béatement quand elle lui en servit un second. Dopé par ce début d'ivresse, il ne put s'empêcher de détailler avec convoitise ce corps qui allait s'offrir à lui. Ses globes vairons la scannaient sous toutes les coutures. Son appétit enfla. *Toi, ma Cocotte, je vais te prendre dans la paille. Et comme toutes les autres, tu vas prendre ton pied !*

La voix de Bono se perdit dans la cour.

— *One life but we're not the same.* [2]

Il éclusa son dernier verre sans jeter un œil sur la chose qui

gigotait. La petite ressemblait trait pour trait à sa mère. Un acte de résistance. Un affront. Comme quoi, il avait eu raison de les abandonner. Aucune parenté avec lui. Ce nourrisson ne pouvait pas être le sien.

— Elle s'appelle Madeleine, avait-elle annoncé.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute. Je suis pas là pour elle !

L'homme était en terrain conquis. Il essaya de saisir Sybille par le bras. Cette dernière avait anticipé. D'un mouvement de hanche érotique, elle louvoya et sortit dans la cour. Il lui colla au train, ne sachant quoi faire de ses bras. La démarche pesante, ses rangers martelèrent la terre battue. Il fut happé par les prunelles vertes étincelant d'une lueur qu'il imagina aguicheuse. Cela l'excita davantage.

— C'est là que ma mère s'est pendue, dit-elle en montrant une poutre.

— Je m'en bats les steaks. Allez, désape-toi. À poil, magne-toi ! répondit-il, sentant la fatigue lui tomber dessus.

— Oui, ça vient. Crois-moi, ça va arriver vite. Si je ne me suis pas trompée sur le dosage !

— Le dosage ?

Il mâchouilla ses mots, tituba. La poutre se mélangea à la terre battue. Son regard se troubla.

— Incroyable ce que les hommes osent, dit-elle. Tu pensais vraiment pouvoir me sauter une nouvelle fois ?

— Espèce de salope. Qu'est-ce que tu…

Il ne finit pas sa phrase et tomba sur les genoux. Une douce chaleur l'envahit et son cerveau se retourna. Sybille le prit sous les aisselles. Elles étaient poisseuses. Quatre-vingts kilos de muscles inertes à trimballer. Les jambes du matamore inanimé tracèrent deux sillons parallèles, jusque devant la trappe de la cache.

L'abri souterrain se réduisait à une poignée de mètres carrés. De quoi abriter trois hommes, guère plus. Un héritage familial. Sybille n'avait jamais oublié les histoires de son maquisard de grand-père ni de sa satisfaction de planquer ceux que la milice n'avait jamais trouvés.

— Toujours à côté, mais jamais dans le mille. Des bons à rien, racontait-il en se marrant.

Construite en même temps que la grange, cette planque se fondait dans le sous-sol. Rien ne permettait de la distinguer une fois la trappe refermée. Pas un trait de lumière ne sortait. Pas le moindre son non plus. De l'extérieur, rien ne se voyait.

Elle bascula le corps. Un craquement l'accueillit trois mètres plus bas. Un membre, peut-être deux, cédèrent. Elle alluma et descendit l'échelle en bois, avec précaution. Le temps agissant, des barreaux

devaient être vermoulus.

La cache sentait l'humidité, le champignon. Sybille ligota son invité, et l'installa sur une grande planche. Elle opta pour un nœud de chaise, autour de son cou. Des nœuds de cabestan suffirent à lier ses membres. Son apprentissage payait. Elle ne regrettait pas ces heures passées à répéter ces gestes.

L'épaule de l'homme était déboîtée. Une de ses jambes pointait dans un angle anormal. Sans la remettre en place, elle serra les liens avec fermeté. Elle vida ses poches. De la menue monnaie, un couteau à cran d'arrêt. Elle jeta la lame au loin et examina sa carte de militaire. Elle portait la mention *Unprofor*. [3] C'était donc là-bas qu'il avait fui.

— T'es bon à rien, juste à décamper après m'avoir violée.

Elle attendit que l'effet du phénobarbital se dissipe et qu'il reprenne ses esprits. Dans un gémissement, un filet glaireux glissa de sa bouche. Il ouvrit ses yeux, devenus plus vaseux que vairons. Une particularité génétique de la famille. Son enfant n'en avait pas hérité. Comme un rejet de cette filiation. Un air épouvanté se dessina sur son visage, quand il se rendit compte de sa position. Attaché, à la merci de cette maudite rouquine. Son désir s'était carapaté, remplacé par une fureur démentielle.

— Espèce de salope. Qu'est-ce que tu m'as fait ! Détache-moi, que je t'éclate.

— Si tu commences comme ça, on est mal barrés tous les deux. Il faut que l'on parle. Ton comportement vis-à-vis de Madeleine, et accessoirement de moi, laisse à désirer.

— J'ai dézingué des pouffiasses pour moins que ça. Libère-moi ou tu vas me le payer.

L'homme balança une bordée d'injures, très imagée. Elle le gifla.

— C'est bon. T'as fini ? questionna-t-elle.

Elle souleva un brochoir. Cinq cents grammes de fonte. Le manche en bois avait vécu, usé par le temps, il s'était ajusté à la largeur d'une paume. Ce n'était pas la sienne. Son grand-père s'en servait pour ferrer les chevaux. Elle abattit la masse sur l'épaule déjà mal en point de l'homme. Il hurla.

— Tu ne m'as pas laissé le choix. Tu n'as jamais pris des nouvelles de ta fille. Moi passe encore, mais ton propre enfant.

— Arrête ! Pardon. Je suis désolé. Ne fais pas ça.

— Arrêter ? Non, mais tu rigoles. Tu as arrêté toi quand tu m'as pénétrée ? Je t'ai supplié. J'ai hurlé. Après, tu as filé comme le porc que tu es. Tu t'es barré faire le beau.

— Faire le beau ? Qu'est-ce que tu crois ? Je suis soldat. Mon métier, c'est la guerre. Et en ce moment, c'est loin, à l'Est.

— Et pas une seconde, le petit soldat que tu es, n'a pensé à revenir

élever sa gamine ?

— Le rejeton d'une salope qui couche avec le premier venu ? Non mais t'es cinglée ma pauvre fille ! Qu'est-ce qui me dit que cette enfant est de moi ? Si ça se trouve, tu mens. T'es ravagée, Sybille. Détache-moi et je ne porterai pas plainte. Promis, j'oublierai tout ça.

Pour toute réponse, la jeune femme releva le marteau. De son autre main, elle saisit un clou à ferrer, reste du matériel entreposé par son père. La pointe rencontra le tibia de l'homme et le punaisa à la planche. Un craquement suivi d'un cri. L'homme secoua comme il put sa jambe, ne faisant qu'aggraver son état. Avec deux guibolles en vrac, il allait devoir revoir ses plans dans l'armée. Ses capacités de combattant s'amenuisaient minute après minute.

Cela faisait des mois que Sybille ressassait sa colère. Elle avait porté sa fille. Madeleine, « son amour absolu ». Aux yeux de tous, elle était la fille-mère, la gamine écervelée qui n'avait que ce qu'elle méritait. Honteuse, elle n'avait jamais avoué le nom du père de l'enfant. De toute manière, personne ne l'aurait cru. Il était temps pour lui de payer.

Dans la cuisine, U2 avait cédé la place aux nouvelles. Un nouveau monde allait remplacer l'ancien. Des fadas susurraient l'approche d'une fin de siècle apocalyptique, d'autres commençaient à évoquer les affres que causerait la nouvelle monnaie unique que le traité de Maastricht allait imposer.

— Sybille, je t'en prie. Je regrette. Arrête, implora l'homme.

Pour toute réponse, Sybille le poinçonna avec un second clou. Il se ficha jusqu'à la garde dans son bras gauche et traversa la planche. Elle jeta le brochoir. Il pleura à chaudes larmes. La douleur est une compagne sincère mais la jeune femme n'en fut pas émue. Elle sortit une gigantesque paire de pinces à parer. Elle dénoua la ceinture de son prisonnier et descendit son pantalon.

— Tu fais moins le fier. T'as vu ton moineau, il est ridicule. T'as la machine en panne, le guerrier ? Fais-moi confiance, d'ici peu, tu ne violeras plus qui que ce soit. Je vais te punir par où tu as péché.

Épinglé comme un papillon chez un lépidoptériste, il la supplia, sanglota, implora son pardon, trop tard. Mais il eut la bonne idée de s'évanouir au contact de l'acier inoxydable. Sybille fut surprise par la facilité déconcertante avec laquelle la pince serra les testicules.

— Espèce de salaud ! cria-t-elle. Tu violes les filles, t'y prends plaisir. T'en as rien à foutre du mal que tu fais et de ce qu'on vit, Madeleine et moi.

Elle appuya de toutes ses forces sur le manche. L'homme sortit de son évanouissement. Il tenta un mot. Mais la vengeance faisait corps avec la rouquine. C'était trop facile, trop rapide. Elle serra plusieurs fois. L'homme se secoua à chaque morsure.

— Tu étais fier quand j'avais ton ventre contre moi. Regarde-toi, tu n'es plus rien. Rien qu'un amas de viande. Et cette viande ne mérite aucune pitié.

Prise de frénésie, elle ne s'aperçut de rien quand l'homme cessa de l'insulter. La folie avait gagné Sybille. Elle ne voyait plus le géniteur de sa fille, mais un boucher à punir. Chaque coup la libérerait d'un poids. À chaque impact, la lourde pince labourait ce corps qui l'avait souillé. Elle s'attaqua au visage de son violeur qui ne ressemblait plus à rien. La pupille dilatée, un cri coincé à jamais dans la gorge encombrée de dents, elle asséna un dernier coup en hurlant, et, les bras endoloris, s'affaissa. Elle lâcha enfin l'outil visqueux et passa ses doigts sur ses joues, dégoulinantes de l'hémoglobine de son agresseur. Elle ne s'attarda pas sur l'amas sanguinolent qui pendouillait entre les jambes du géniteur massacré. Son regard se perdit entre les murs. Les secondes passèrent, suivies de longues minutes à tenter de reprendre le contrôle de ses nerfs.

Un bruit la sortit de sa torpeur. Quelqu'un respirait. Un souffle court et bouillant. Sybille n'était plus seule dans ce réduit. Elle se retourna et discerna deux yeux rivés sur elle. Emplis de haine. Dans un revers, le brochoir qu'elle avait délaissé, s'abattit sur elle, lui perforant l'os temporal. La bouche ourlée de la jeune rousse n'émit pas le moindre son. Madeleine devint orpheline. Le sang des amants morts s'enlaça sur la tête ronde de l'outil. Une main gantée essuya le manche et prit soin d'effacer toute possibilité d'identification du violeur, broyant avec méthode chaque phalange, défonçant ce qui restait de sa mâchoire. Après quoi, elle referma la trappe. La cache se berça à nouveau de discrétion sous les contreforts d'Écouves.

1 *Cela va-t-il mieux ? Ou ressens-tu la même chose ?* One – *U2.*
2 *Une vie mais nous ne sommes pas les mêmes.* One *de U2.*
3 *Force de protection des Nations unies opérant en ex-Yougoslavie entre 1992 et 1995.*

1

Décoller

Il décolla son visage du volant et se risqua à lever une paupière. Dans son crâne, un troupeau de buffles en rut célébrait la fête de la bière à grands coups de sabots, entraîné par un orchestre bavarois. Il ne voyait rien. Le froid régnait dans l'habitacle. Dehors, des bruits de pneus sur la neige brisaient le silence.

— Combien de temps ai-je dormi ? songea-t-il.

Vision floue. Ambiance glauque, entre le polar norvégien et la boîte de nuit avant l'heure d'affluence. Le moteur de la berline était coupé. Impossible de voir ce que l'horloge indiquait. Impossible de parler. Sa bouche était sèche. Il passa la main sur l'intérieur du pare-brise pour effacer un peu la buée. Stationné au bout de l'aire, un camion, les vitres occultées par des rideaux tirés.

Il fit craquer ses lombaires. Sa vue revenait, l'audition pas totalement. Un haut-le-cœur le traversa, très vite réprimé, bloqué à hauteur du sternum. Il reprit le contrôle. Hors de question de gerber dans la voiture. La valse des questions débarqua. Où était-il ? Comment avait-il atterri ici ? Pour toute réponse, un vide démesuré. Avec l'impression de se réveiller au pied d'une falaise, à deux doigts de basculer dans un espace nébuleux. *Depuis combien de temps suis-je là ?* se demanda-t-il. Très vite, il fut confronté à d'autres énigmes : *Quel jour sommes-nous ? Où suis-je ?* se força-t-il à articuler. Sa voix était rauque. *Barry White a trop tiré sur la clope*, pensa-t-il.

Les flocons s'abattaient en rafale sur les vitres. Une unique certitude. Limpide. À l'extérieur de la voiture, une berline allemande, c'était l'hiver. Il nageait en pleine confusion. La panique prit la forme d'un flash. Taille promo en tête de gondole scintillant de mille feux. Criarde comme une annonce radiophonique aux accents métalliques. *Bordel ! C'est quoi mon nom ? Comment je m'appelle ?* beugla-t-il.

Un vertige absolu. Il frappa son front contre le volant avec pour résultat un nouveau signal à l'orchestre qui recommença à jouer. Une sérénade pour trolls frappant l'enclume qui lui servait de cerveau. *Putain de mal de crâne.* Soudain, il gravit un échelon sur l'échelle de l'effroi : *Mais qu'est-ce que je fous là ?*

Il n'avait plus aucun souvenir. Ni nom, ni adresse, ni proche. Il était dans une voiture sur un parking enneigé. D'ailleurs était-ce la

sienne ? Il examina la boîte à gant. Rien. Aucun papier, ni dans l'habitacle ni sur lui. Rien que les clés sur le contact et un bonnet. Il l'enfila. Au moins, l'air gelé ne lui lécherait plus le crâne. Il fixa le rétroviseur. Ce visage était le sien. Ses doigts parcouraient ses pommettes, l'arête de son nez, sa mâchoire. Le contact physique. L'index et le pouce. Palpable. Il ne rêvait pas. *T'es qui mec ? Putain, je suis qui ?* Sa barbe devait avoir deux jours. Sa tempe portait un hématome. *OK ! Au moins je sais d'où vient mon mal de crâne.*

Il mit le contact. Le moteur démarra. À l'oreille, il décela un bon nombre de chevaux sous le capot. Une cavalerie prête à servir. À la radio, Orelsan rappait comme il pouvait en doutant d'un jour meilleur. La soufflerie du chauffage couvrit rapidement la voix du quadra. Elle grignota la buée. La faible lumière d'un lampadaire éclaira le siège arrière de la berline. Il se retourna. Une tache sombre maculait la banquette. Un *bip* strident accompagna l'ouverture de la porte. Une nouvelle agression. La Mercedes lui rappela que les pistons s'agitaient sous le capot. Sans s'en soucier, il mit un pied par terre et sortit. La tête lui tourna, mais la lampée d'air frais dissipa ce léger étourdissement. Ses pieds aplatirent la neige dans un craquement sourd. À en croire l'épaisseur, il était là depuis un bon moment. Il fit le tour du véhicule. Une grosse routière. Son propriétaire devait avoir les moyens. Il inspecta l'intérieur, tâta la banquette arrière. Un truc poisseux lui colla aux doigts. Il sentit. L'odeur était métallique, reconnaissable entre toutes. Il avait du sang sur les mains. Le plafonnier, allumé, mit à jour une protubérance entre les sièges. Le canon d'une arme. L'homme la prit. Le dos de la crosse s'inséra avec précision dans le creux de sa main. *Un Walther PPK.* Son instinct revenait. L'index sur le pontet, il fit glisser la culasse. L'extrémité du percuteur était palpable. Il le manipula pour le désarmer, poussa l'arrêtoir de chargeur vers le bas et retira la masse sombre. Il regarda s'il était encore garni avant de le replacer dans son logement. Il y avait neuf balles. Il tira la culasse vers l'arrière et la laissa repartir vers l'avant. Prévu pour quinze coups. Du 9 mm parabellum. Une hausse réglable et une poignée interchangeable.

Le semi-automatique lui était familier. Il le maniait avec facilité, ce qui le déconcertait. Toutefois, il releva un léger inconfort pour ce qui était de la prise en main. Il renifla le canon. Après le sang, la poudre. *Ce flingue a servi. Bordel ! Mais putain, qui suis-je ?*

Il ouvrit le coffre, non sans avoir fait glisser l'arme dans son dos. Rien, si ce n'est un téléphone. Du pouce, il l'alluma. Aucun code n'était demandé. Le répertoire était vide, comme l'historique. Il continua sa fouille avec obstination. Près de la roue de secours, ceintes d'un bracelet orange, deux liasses de billets de cinquante euros paraissaient attendre qu'une main les saisisse. *Ça me permettra de tenir,*

le temps d'en savoir un peu plus, maugréa-t-il en les fourrant dans sa poche. Ne sachant qui appeler, il glissa le portable dans son autre poche et referma le coffre.

Il revint vers l'habitacle, coupa le contact et se dirigea vers les toilettes publiques pour se rafraîchir. Le carrelage blanc était trempé et un vent froid soufflait sans retenue. Il grelottait. Sur une carte routière, à côté du sèche-mains, un point usé par de nombreuses traces de doigts indiquait sa position. Il découvrit qu'il était sur l'A 88. Devant la glace rayée, l'anxiété céda la place à l'irritabilité. Il bougeait ses bras et sa bouche. Il avait la maîtrise de ce corps, mais il ne lui disait rien. Il remonta ses manches et remarqua une cicatrice sur son bras gauche. Récente.

Une vague sans retenue s'abattit sur lui. De celle qui fait pleurer le plus endurci des gladiateurs, le plus robuste des soldats. La certitude d'être un jouet incapable de se contrôler ni d'avoir la main sur sa vie. Quand la dépendance à l'inconnu vous vole votre destin. Son poing jaillit et le miroir vibra sans se briser. Sa souffrance était réelle, pas seulement celle de ses phalanges. Plus il tentait de réfléchir, plus il faisait face à un trou béant. *C'est une saloperie d'amnésie,* souffla-t-il entre ses dents. Il se passa de l'eau sur le visage, s'efforçant de faire disparaître toutes traces de sang. *C'est impossible d'oublier qui on est. Sois patient, ça va revenir.*

Physiquement, il récupérait plutôt vite, mais la confusion la plus totale régnait dans son esprit. Chute, accident, stress, il lui était impossible de se remémorer l'événement qui avait provoqué cet état. La liste des scénarios envisageables était illimitée. Des tremblements en saccade le secouèrent. Les mains posées sur le lavabo, il souffla. Reprendre le contrôle de sa respiration, un bon début pour qui veut reprendre le contrôle de sa vie. Avec lenteur, il inspira puis expulsa l'air dans un nuage de vapeur. Il répéta l'exercice. *Putain, t'es qui ? T'es un flic ou un truand ?*

Il se lava à nouveau les mains et remarqua une vague trace de bague sur son annulaire. Ce creux et ce bourrelet de chair qui trahissent les hommes infidèles. Mais pas d'alliance. *Bon, si je résume, je ne suis plus marié ou séparé. Je n'ai pas de nom et pas de papier. J'ai la tronche en vrac. J'ai une bagnole mais je n'ai nulle part où aller.* Il s'aspergea une nouvelle fois le visage. Cela ne le sortit pas de son cauchemar. *C'est la merde,* conclut-il.

Il décida de revenir vers la voiture. La neige tombait de manière discontinue. À une cinquantaine de mètres, derrière le talus qui longeait l'aire, une saleuse balaya les voies et fit gicler une gerbe de cristaux de sel sur le bitume. Elle était suivie par de très rares véhicules qui maintenaient prudemment leurs distances. Des habitacles sereins et chaleureux conduits par des gens sachant qui ils

étaient.

2

Reprendre

Il reprit place dans la berline, s'assit et enclencha le chauffage du fauteuil en cuir. La tempête de neige déboulait par l'ouest. Il était aux avant-postes. Les flocons se faisaient de plus en plus gros. La couche blanche s'épaississait et tapissait la campagne d'une quiétude glaciale. Il alluma l'écran digital. Le GPS indiqua sa position : Aire de repos de Soulange Ouest. Le trou du cul du monde, sans aucun doute. Il passa la main sous les sièges. À part de la poussière et des graviers, rien d'intéressant. À la radio, l'animatrice exposa les gros titres. Dans les haut-parleurs, la voix suave développa le fait du jour :

— C'est sans aucun doute, le plus gros butin depuis le casse de Toni Musulin en 2009 qui s'était volatilisé avec onze millions six cent mille euros, dont seulement neuf millions ont été retrouvés. Ce mardi matin, au cours d'une attaque, treize millions d'euros en billets de banque ont été dérobés. Ce chiffre a été confirmé par le parquet. Le fourgon blindé a été frappé par un commando armé vers 9 heures, alors qu'il se rendait à la Banque de France du Mans pour procéder à la destruction des billets. Les malfaiteurs ont réussi à prendre la fuite. Trois morts sont à déplorer. Deux pères de famille et une femme, célibataire. « Cet acte de guerre ne restera pas impuni », a déclaré le représentant du parquet. Une enquête a été ouverte et confiée à la juridiction chargée des dossiers touchant à la grande criminalité. Selon nos informations, le fourgon a été bloqué par trois véhicules et attaqué par les braqueurs qui ont fait usage d'armes lourdes…

La présentatrice passa ensuite la parole à un représentant de l'intersyndicale des convoyeurs de fonds :

— Notre profession est extrêmement choquée. Nous ne faisons plus face à des guets-apens mais à des scènes de guerre. Nos collègues n'y sont pas préparés. Nous le répétons depuis des mois, les formations sont insuffisantes. Et les véhicules, comme les protections dont sont dotés les transporteurs, se sont à nouveau révélés inefficaces. En conséquence, nous serons dans la rue dès jeudi. Tant que nous n'aurons pas un signal ferme du ministre, il n'y aura plus aucun transport de fonds sur tout le territoire.

Il mit les essuie-glaces pour dégager le pare-brise. Dans le poste, une nouvelle en poussait une autre. La journaliste glissa vers une autre info sanguinolente.

— Un homme âgé d'une quarantaine d'années, blessé par balle, a été

déposé à la porte du centre hospitalier. Son identité n'a pu être établie. Certaines sources mentionnent qu'il pourrait s'agir d'un des participants au braquage.

L'amnésique gratta ses cheveux ras : *Des morts, des blessés et moi. Tout cela dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres*. La présentatrice poursuivit son journal :

— Rebondissement dans l'affaire du jeu Clean-Planet. Souvenez-vous, ce jeu avait défrayé la chronique à la suite de la mort de plusieurs personnes dont des adolescents. Le parquet vient d'ouvrir une nouvelle procédure judiciaire à l'encontre de la société Grey-Ink pour soupçon de blanchiment aggravé et affaires criminelles en bande organisée. Les enquêteurs poursuivent leurs investigations quant à la fusillade qui avait eu lieu, dans le centre de Paris, l'année dernière, et qui avait fait de nombreuses victimes, parmi lesquelles Henri Chavre de Camartin, le dirigeant de la Grey-Ink. Nous vous tiendrons, bien entendu, informé sur les avancées de cette enquête. [4]

Enfin, suite aux dernières annonces du gouvernement, de nouveaux mouvements sociaux sont à prévoir dès les prochains jours dans tout le pays. Après les mouvements paysans de la semaine dernière, le ras-le-bol généralisé semble avoir gagné le personnel hospitalier, les enseignants, les cheminots et les transporteurs. Outre le nombre grandissant d'actions citoyennes, des appels à la grève et des préavis touchent tous les secteurs. Les quatre principales centrales syndicales manifesteront ce jeudi. Nous rejoindrons lors du prochain flash, notre correspondant à Matignon. Nous serons en duplex avec la nouvelle Première ministre, poursuivit la présentatrice sur sa lancée.

D'un geste de l'index sur l'écran tactile, il coupa le son et quitta la voiture en serrant le col de son pull, ruminant une question qui l'obsédait : *Partir ? Pour aller où ? Je ne sais même pas d'où je viens.* L'humidité pénétra dans ses tennis. Ses pieds se glacèrent d'un coup. Tout en soufflant dans le creux de ses mains pour se réchauffer, il essaya de faire le point en priant pour être touché par la grâce, être saisi par l'illumination, bref, pour se rappeler ou au moins attraper le fil qui le mènerait à la pelote. Sans papier, des billets dans la poche, un flingue chargé, un téléphone vide et du sang sur le siège arrière. *Dans quelle affaire ai-je trempé ?*

Il refit le tour de la berline et découvrit deux impacts qui transperçaient la portière arrière droite. Deux trous nets aéraient l'habitacle. Pas du calibre pour jeune fille. Il s'agenouilla et observa les trajectoires. Les deux ogives avaient frappé de l'extérieur vers l'intérieur. Sans doute, un début de réponse aux traces de sang sur la banquette. Il poursuivit sa recherche en scrutant la carrosserie. Une troisième balle s'était incrustée juste au-dessus du réservoir.

Il se mit à cogiter. L'idée du hold-up fit son chemin. Puis celle du

blessé laissé devant l'hôpital. Il sortit le calibre et le posa sur le siège passager avant de démarrer. La présence de cette arme le rassurait autant qu'elle l'effrayait. *Quand tu ne sais pas, tu te prépares au pire.* Il posa le téléphone à côté du flingue, dans le cas improbable où quelqu'un l'appellerait. Il enclencha une vitesse. La berline noire décolla de l'asphalte et s'inséra sur la voie d'accès. Il accéléra doucement en gardant un œil sur le rétroviseur.

Les interrogations lui fracassaient le cerveau. Une alarme se mit à sonner au fond de son crâne. Il eut la certitude de devoir déguerpir au plus vite. Croiser quiconque était synonyme de danger.

Sur l'autoroute, il cala le régulateur de vitesse sur 110 km/h. Ni trop vite ni trop lentement, comme monsieur Tout-le-monde pris dans une tempête de neige. Il descendit l'autoroute dans un cocon chaud et calme, partant à la recherche de son identité, avec la nonchalance d'un bourgeois de province.

4 *Lire :* Tu joues, tu meurs ! *Éditions Lajouanie.*

3

Caresser

Étienne caressa le canon du fusil, cinquante-six centimètres d'acier et ce bois si doux. Il aimait ce Browning Montecarlo. Il ne l'avait jamais laissé en plan. Fidèle, la carabine était la compagne avec qui il passait de bons moments.

Son unique caprice ces dernières années, marcher en forêt pour aller débusquer du gros gibier, le voir jaillir des massifs d'Écouves, sentir l'énergie au moment du tir, profiter de ce bruit si particulier. L'ouverture de la chasse sonnait chaque automne comme une récréation. La récompense de mois de labeur.

Ce soir, il ne doutait pas de la puissance entre ses mains. Étienne n'avait plus la force de jeter des hectolitres de sa production dans sa cour, devant sa salle de traite.

L'homme était petit, tout rond, dépourvu de système pileux. Son ventre annonçait sa venue à chaque fois qu'il passait une porte. Étienne portait ce sourire béat qui inspirait une confiance innée. Ce sourire avait décidé celle qui allait devenir sa femme, à répondre à une annonce sur un site de rencontres. Après quelques échanges, Monique avait débarqué avec ses deux valises, sa voix forte et ses hanches larges. Aussi soudainement, elle était partie. Cela faisait trois semaines ce soir.

— Ma Monique. T'es partie comme t'es arrivée, en coup de vent, dit-il la gorge flétrie par l'émotion.

Étienne était un bon gars. Un travailleur obstiné. Il n'avait jamais compté ses nuits à l'étable lorsque ses filles vêlaient. Il les avait surveillées quand elles étaient malades. Il les avait bichonnées, aimées. Par tous les temps, les voisins le voyaient sur son tracteur. Faisant ce qui devait être fait. Labours, semis, récoltes. Un mantra chevillé au corps : *La terre n'attendait jamais*.

Tendance bio avant l'heure, il avait fait ce qu'il pouvait pour être autonome et dépendre le moins possible des coopératives et des industriels. Mais le moins possible ne voulait pas dire sans eux. La faute au réchauffement climatique, aux normes sanitaires, aux autres.

Jamais avare de café, de cidre ou d'un verre de gnole avec les copains, il était devenu, au fil du temps, une des figures appréciées du village. Un de ces hommes sur qui on peut compter en cas de coup

dur. Celui qui ne refuse jamais ses bras forts. Celui qui joue du basson dans la fanfare.

La cafetière avait refroidi. Les tasses ne se remplissaient plus depuis des mois. La longue flûte en bois était remisée dans son étui. Ex-mari, ex-musicien, sans enfant, il se sentait seul. Les années avaient vu se succéder les baisses des cours du lait, l'augmentation des matières premières. Ses maigres revenus avaient fondu.

Monique avait cramé son obstination et son énergie, au fil des factures. L'horloge biologique avait frappé. Le besoin physiologique, la nécessité de la reproduction s'était ternie et ses rêves de vie au grand air s'étaient mués en renoncement à la hauteur des relances. Elles s'entassaient sur son bureau. Aux yeux de son épouse, Étienne était devenu un être sans le sou, incapable de répondre aux cris du cœur et de la chair. À partir de là, la colère avait été un gué facile à franchir. Elle avait préféré partir.

— Tu ne peux pas savoir comme tu me manques. Renifla-t-il. Tu m'as aimé. Ça, je ne pourrais pas te le reprocher. Tu as claqué la porte. Ça me fait chier de l'avouer, ma Monique, mais sans toi c'est encore plus dur, marmonna-t-il.

Il serra la crosse de son Browning et étudia les longues veines sur le bois. Il avait pesé le pour et le contre comme l'on dit. Dans la balance, il n'y avait plus grand-chose contre.

Étienne avait été un bon petit soldat. Dernier d'une fratrie éparpillée de six enfants, il avait repris seul l'exploitation familiale. Poussé par le gouvernement, il s'était orienté vers la production laitière, obéissant à l'odieux adage, *Produire plus pour s'endetter plus*. Depuis des mois, chaque litre qui jaillissait du pis de ses vaches, creusait un peu plus sa tombe. Le cours du lait, fixé par les algorithmes, était tombé au plus bas, alors que ceux des engrais et du pétrole atteignaient des sommets. Ses bêtes avalaient des tonnes de fourrage. C'était intenable, un désastre pour Étienne qui n'avait plus les moyens de nourrir le troupeau qu'il chérissait. Avec leur robe pie noire et leurs cornes courtes, toutes ses vaches avaient un prénom, plus poétique que leur numéro agrafé à l'oreille. Jusqu'à il y a peu, la moindre naissance était un moment de félicité. Rien ne le rendait plus heureux que de voir une de ses filles vêler.

— Ma pauvre Monique. T'as bien eu raison de te carapater pour ne pas voir ça.

Le mail posé sur son bureau était sans appel. Demain, dans la matinée, l'huissier allait se présenter, accompagné des gendarmes, pour saisir son matériel et embarquer son bétail. Une série de chiffres en noir et blanc. Étienne était pris à la gorge. *Bande de salauds. Vous m'avez tous laissé tomber. Mais je ne vous laisserai pas ce plaisir. Personne ne me prendra mes filles,* hurla-t-il en sortant la boîte de munitions du

placard de la cuisine. Il chargea le Montecarlo. Quatre balles dans le chargeur rotatif plus une dans la culasse. Il remplit les poches de sa combinaison de travail de dizaines de cartouches et se dirigea vers la salle de traite. Les bestiaux l'attendaient patiemment. Étienne était en retard. Les mamelles gonflées, les vaches commençaient à souffrir, le nez pointé vers leur mangeoire vide. L'odeur du fumier, pestilentielle, aurait pu prendre n'importe qui à la gorge. Mais celle d'Étienne était trop serrée.

— Je suis désolé, les filles. Pardon, dit-il dans des vapeurs de calva.

Il refréna son envie d'aller les caresser. Un dernier geste d'affection. Il aurait pu mettre à bas son ultime projet.

À cette distance, nul besoin de viser. La détente courte était franche. Au premier contact sur la virgule de métal, la balle de 7x64 s'éjecta. Elle creusa son canal de destruction dans la large tête de Pétronille, emportant son mufle. Étienne rechargea. Il fixa alors Ricotta, qui le dévisagea en le fixant de ses longs cils surmontant ses grosses orbites. Résignée, elle avait deviné ce qui allait suivre. Les animaux sont conscients de leur fin. Une douille s'éjecta. Le recul fut absorbé. L'énergie dispensée terrassa l'animal. La belle à la livrée noire et blanche ne fut même pas secouée de spasme. Elle se coucha.

Cartouche après cartouche, Étienne poursuivit le massacre. Il laissait derrière lui les empreintes de ses bottes et des étuis vides. La carabine ne chauffait pas. Il rechargeait, pas après pas. L'alcool de pomme avait fini le travail. D'abord par souffrance, puis par colère enfin par résignation. Étienne sacrifia toutes ses filles. Dans la boue mêlée de sang, il pria pour qu'elles lui pardonnent.

La dernière balle serait pour lui. L'étable était silencieuse. Il contempla le carnage en remontant l'allée centrale. L'étui de soixante-quatre millimètres prenait une place folle entre ses doigts. Son poignet trembla quand il engagea la dernière balle. Assis entre les bouses, il posa son arme. *Bon à rien que je suis ! Même pas le courage de finir ce que j'ai commencé,* geignit-il.

— Détrompe-toi, le seul moyen de faire marche arrière, c'est les pieds devant, dit une voix dans son dos.

Le fermier n'eut pas le loisir de la surprise. Un étau serra sa nuque, l'empêcha de se saisir du Browning et le projeta contre le portant d'une trayeuse. L'agresseur lui plaqua la gueule du fusil sous le cou. Étienne vit ses yeux, si particuliers. De ceux que l'on n'oublie jamais. Il aurait juré voir un rictus à travers le tissu de la cagoule. L'homme jouissait de la suite. Il lui glissa sa main droite sur la détente. Le fermier n'eut pas l'énergie de réagir. Dans ses dernières secondes d'existence, il fut porté par une envie de vivre. Un sentiment qu'il ne soupçonnait plus.

— Je sais. Ça surprend. Je suis d'accord avec toi, c'est purement

gratuit. Mais crois-moi ça soulage. À voir ce carnage, tu n'es pas innocent. Toi aussi, tu as goûté au sang. C'est l'essence de la vie, pas vrai ?

Quand les voisins accoururent, il était trop tard. La cervelle de l'agriculteur maculait le mur. Entre cris d'effrois et pleurs, les badauds s'apitoyèrent sur leurs sorts plus que sur les dépouilles. Persuadés d'être les suivants. Étienne et son basson avaient définitivement déserté la fanfare. Monique allait devoir cocher une nouvelle case sur les formulaires de la Sécurité Sociale. De divorcée, elle passerait à veuve.

Alerté par un bref coup de téléphone, l'adjoint au maire sortit de son lit douillet pour rejoindre le lieu-dit. Pantalon enfilé à la hâte, chaussettes chaudes et vareuse sur sa veste de pyjama, il annonça à la mère de ses enfants :

— Un coup de folie. L'Étienne a fait une grosse connerie.

Arrivé sur place, il sut qu'il allait garder des années durant la vision de son ami. *Mon pauvre vieux, ils t'auront finalement tout pris et tout le monde s'en fout. Nous n'avons rien voulu empêcher, mon ami,* pensa-t-il en observant la bâche en plastique noir qui recouvrait le corps.

Ce n'était pas le premier de ses administrés qu'il voyait *se fiche en l'air*. Mais l'adjoint se promit d'honorer la mémoire de son ami lors du prochain comice agricole. Un peu de pathos allait peut-être réveiller les consciences et faire comprendre que derrière une profession en difficulté, il y avait des hommes et des femmes. Derrière les chiffres, il y avait des vies. La fête était dans trois mois. Un gouffre en termes de temps pour tout homme politique.

Candidat aux prochaines législatives, l'élu mit dans un coin de sa tête la possibilité de grimper d'un cran dans la hiérarchie des carnassiers, quitte à brosser le populisme dans le sens du poil. *Avec un peu de chance, tu vas devenir l'un des sujets des prochaines élections. Mon ami, ta mort ne sera pas vaine. Tu vas me faire gagner quelques voix.*

Il se racla la gorge, prit une mine contrainte et alla saluer la mémoire d'Étienne, *victime rurale de l'inflation, de la perte du pouvoir d'achat et des conglomérats*. Devant les journalistes, l'œil rougi, il mit des trémolos dans sa voix pour saluer *ce soldat mort non loin de ses champs, sans honneur*. Un jeune rouquin capta ses propos sur son carnet.

À l'écart, un homme au regard vairon, une cagoule roulée dans la poche, observa le manège. L'offrande de ce paysan à un dieu d'une guerre imaginaire, l'abondance et la chaleur de l'hémoglobine, avait apaisé sa colère. Pour le moment.

4

Trimballer

Depuis des heures, le train trimballait Ronan. Il avait préféré l'inconfort d'un siège défoncé à la vitesse. L'opportunité de la lenteur, le loisir de se remémorer l'échange déterminant qu'il avait eu au mois de mai avec Maarten. Presque un an auparavant.

L'officier de liaison l'avait accueilli dans une pièce minuscule, baignée par la lumière crue d'une unique lampe. À en juger par le bordel accumulé au fond de la salle, les réunions devaient se cumuler avec les apéros. Les bouteilles à moitié vides de whisky, les packs de bière éventrés et quelques flacons de jus de fruit, s'entassaient le long du mur. Comme quoi l'abolition des frontières avait vu naître, en sus des procédures et des bases de données partagées, l'internationale des boit-sans-soif. Ses hôtes étaient moins regardants sur l'éthylisme convivial que le gradé de sa propre brigade.

Bercé par le ronron du train, Ronan se pencha sur les notes prises lors de son voyage au pays des tulipes et du shit. Le col de sa chemise déboutonné, il se gratta le menton et éplucha à nouveau les rapports devant lui. Comme à son habitude, il les croisa avec les articles de presse, collant des Post-it. À chaque couleur sa raison d'être. Du bleu pour les lieux. Du vert pour les témoins. Le jaune était réservé au mode opératoire. Le rose plus rare, était destiné aux suspects.

Fort heureusement pour lui, les enquêteurs avaient pris la peine de transcrire les rapports en anglais. Sans doute un des bienfaits d'Europol. Maîtrisant la langue de Shakespeare, Ronan parlait aussi allemand, mais il aurait été incapable de comprendre le néerlandais. Il avait passé l'âge symbolique où l'adulte ne trompe plus personne. Quarante ans dont une vingtaine passée loin de sa mer natale. Ses yeux gris portaient la trace des tumultes où la Manche se bat contre l'océan Atlantique. Les sorties en bateau lui manquaient.

Le Breton avait quitté la prévôté passant d'un commandement opérationnel à un poste solitaire faisant appel à toutes ses capacités. Une singularité pour un capitaine.

Le paysage défila. Il fixa le puzzle devant lui. Ce commando l'occupait jour et nuit comme ceux des membres de l'Institut de Recherches Criminelles de la Gendarmerie Nationale avec qui il collaborait.

— Tu multiplies les sources et tu les croises. Lui avait répété mille fois son formateur. Un bon enquêteur doit avoir une vue globale de son sujet pour être capable de dénicher la singularité dans le tableau même si cela fait la taille d'une tête d'épingle. Il y a toujours un grain de sable. Un objet, une habitude, un procédé. Ton job, c'est de mettre la main dessus.

Ronan se concentra sur les rapports de l'équivalent néerlandais des TIC. Rien de mieux que de se rafraîchir la mémoire. Sans voyageur à ses côtés, il prit ses aises et s'étala. Les mecs avaient fait du bon boulot. Il manqua de renverser sa bouteille d'eau sur les dossiers et la rattrapa de justesse au moment où le contrôleur arriva pour lui demander son titre de transport.

C'était la seconde fois que cette équipe opérait aux Pays-Bas. Lors de leur première intervention, le commando avait profité de l'assassinat de Pim Fortuyn, le leader populiste. Le 6 mai alors que toutes les forces de l'ordre et la presse s'étaient déplacées à Hilversum, ils avaient eu les coudées franches à Rotterdam. Comme à l'accoutumée, la préparation avait été plus que minutieuse. Ils n'en étaient pas à leur première action. Tous ceux qui avaient gravité autour de cette enquête s'accordaient à penser qu'il s'agissait de vétérans. Ils avaient stoppé un fourgon blindé et neutralisé les occupants avant de partir avec deux cent mille d'euros. Cela n'avait pas été leur meilleur coup. Le montant dérobé était faible, l'engagement avait été brutal. Cette équipe était rompue à l'exercice, au combat et se fichait des dommages collatéraux. Interpol puis Europol suivaient ce gang depuis des lustres. Ils surgissaient dans un pays, commettaient un braquage, en général violent, puis ils allaient se fondre dans la nature, disparaissant durant des mois.

Ronan inséra une clé USB dans son ordinateur. Il cliqua sur la première vidéo. La caméra installée huit jours auparavant sur la devanture d'une supérette avait échappé aux repérages du commando. Les gouttes d'eau sur l'optique masquaient par moments les images. Entre les coulures, l'enquêteur pouvait voir une partie de l'équipe et analyser son mode opératoire. C'était la première fois qu'ils bénéficiaient d'une telle séquence. Ce qu'il voyait, avait confirmé ses doutes. Ces gangsters se déplaçaient comme des soldats aguerris : *Des putains de troufions ! Aucun doute, c'est bien le Francuski.*

Maarten, ancien Erasmus, avait fait ses études à la Sorbonne. Il s'exprimait dans un français impeccable, voire très familier. Lui aussi avait été frappé par la vidéo. Sa conclusion était identique.

— Putain, il s'agit de pros. Observe les mouvements, dignes de types des forces spéciales, avait conclu l'officier de liaison.

D'anciens militaires, peut-être même des gars d'active. Plus qu'une intuition, une évidence pour Ronan. La progression, la mise en

sécurité, les échanges non verbaux. Tout concordait.

— Presque tous en fait. Un homme semble hésitant. Il copie ses mouvements sur les autres avec un temps de retard, lui avait fait remarquer Maarten en montrant un mec un peu à la traîne.

Un an après ce braquage, l'enquête piétinait, mais Ronan continuait ses investigations. La question de l'armement s'était posée.

— Là pour le coup, on a de quoi faire. Lui avait dit Maarten. Je te passe les armes de poing. Ces mecs ont des HK G36. Mais ce qui est déterminant, c'est le RPG. Il doit sortir tout droit d'un stock militaire. Reste à déterminer lequel.

— Ukrainien, biélorusse ou géorgien ?

— Tu le sais bien, depuis les Balkans, tout s'achète à l'Est. C'est *Ubercrime*. Tout le monde est capable de te livrer ce que tu veux où tu veux, du moment que tu as l'argent nécessaire. Même l'antique RGP-7.

Que des types puissent utiliser un tel armement lui foutait les jetons. Ronan repassa le film. Il prit ses Post-it. Sur un jaune il écrivit : *Militaire, recrutement, itinéraires de replis multiples établis au préalable, armes lourdes, Europe de l'Est*. Puis sur un rose : *Escouade entraînée !*

Mais le plus important était la femme. L'objet même de son voyage aux Pays-Bas. Ronan ne l'avait pas oublié. Cette bande avait laissé une touriste sur le carreau. Mauvais endroit, mauvais moment. La faute à pas de chance. Fauchée alors qu'elle s'abritait derrière un véhicule. Française, une petite quarantaine d'années, elle avait eu droit à un entrefilet dans la presse. Les journaux avaient relaté le fait divers titrant sur l'incapacité des polices européennes à mener des enquêtes transfrontalières. Ce meurtre avait permis au dossier d'être remonté au-dessus de la pile de ceux traités par Europol.

Depuis, Ronan menait sa traque. Une occupation à laquelle il devait sans doute sa séparation avec Leila. À moins que ce ne fût qu'une excuse. Il n'était pas fait pour la vie de couple. Pourtant, plus que toute autre, Leila connaissait les départs précipités, les nuits passées à l'extérieur et la rage du chasseur. Elle, comme lui, portait l'uniforme et excellait dans sa vie professionnelle. Réunir deux képis dans un même foyer s'était révélé une mauvaise idée. Et comme disait monsieur le curé : *on ne doit jamais aller cueillir les fruits du péché au sein de sa paroisse*.

Ronan regarda par la fenêtre du train. Il savait par quoi commencer. Trouver le maillon local. Comme lui avait fait remarquer Maarten, en se fiant au mode opératoire du commando, ils avaient dû laisser un corps derrière. Aux Pays-Bas, cela avait été un nazillon à la traîne. Des collègues à la frontière avaient retrouvé son cadavre flottant en rase campagne, au nord de Hasselt dans la province de Limbourg. D'après le rapport des légistes, ce belge, plus exactement ce flamand, âgé de trente-deux ans, au casier chargé, avait été descendu

avec du 9 mm. L'homme suspecté d'être lié au Vlaams Blok, [5] s'était fait remarquer par son engagement dans Forza Ninove. [6] Le laboratoire avait confirmé la correspondance avec des balles retrouvées dans le corps de la Française.

Ronan avait flairé la signature du Francuski. Un truc en lien avec les mouvances armées, les black blocs. Le mort avait été plusieurs fois arrêté, Des condamnations pour injures racistes, dégradations et coups et blessures. Il semblait s'être rangé avant de réapparaître le ventre gonflé, truffé de plombs, offert aux canards. Les Néerlandais avaient décidément un goût prononcé pour les natures mortes.

En bon chien de chasse, il avait flairé l'odeur du sang. Le Breton ressemblait de plus en plus à un Saint-Hubert. Grand, imposant, les bras musclés et solides, il aimait travailler seul. Il avait cette expression pleine de douceur face à laquelle il fallait être vigilant. Sous son aspect sociable, le gendarme était un redoutable limier. Et une fois la piste levée, sa détermination n'avait d'égale que son endurance. Sur la photo du belge, le Post-it rose était encore collé avec l'inscription : *Soutien local. Procédé de recrutement à déterminer*.

Le capitaine poursuivit sa relecture. Il avait classé les faits et les suppositions suivant un principe propre à ses habitudes. La priorité aux lieux et aux dates, afin de voir si une migration criminelle ressortait sur son schéma. Le résultat était sans appel. Aléatoire. Les braqueurs sautaient d'un pays à l'autre sans logique apparente, si ce n'est l'appât du gain. Chaque attaque à l'arme lourde d'un fourgon blindé se déroulait sur des voies d'accès à sens unique avec de multiples possibilités d'extraction. L'équipe ne se souciait pas de l'existence des convoyeurs. Les bases du grand banditisme depuis les attaques de diligence. Des assaillants sans peur, ni pitié. Le dernier braquage ne faisait pas exception à la règle. Avant son départ, Ronan avait fait le point avec son directeur opérationnel, qui l'assura du soutien de toute la hiérarchie. Depuis des mois, l'Office Central de Lutte contre la Délinquance Itinérante était plongé dans la tourmente. Le hold-up en Normandie avait mis tout le monde sous tension. Le ministre avait ordonné de mettre un terme aux agissements du malfaiteur, pour l'instant sans visage, mais affublé d'un surnom : le Francuski. Son origine se dessinait.

Ronan avait depuis rassemblé certaines pièces du puzzle. La première trace de ce pseudonyme remontait à l'embrasement des Balkans dans les années quatre-vingt-dix.

L'entrée en gare était imminente. Ronan referma son dossier, le rangea dans son sac et enfila sa parka sur laquelle était floqué le logo blanc de l'OCLDI. [7]

[5] *Bloc flamand devenu le Vlaams Belang « Intérêt flamand » prône le nationalisme flamand et l'indépendance de la Flandre.*

6 *Parti d'extrême droite belge.*
7 *Office Central de Lutte contre la Délinquance Itinérante.*

5

Rouler

L'amnésique roula. L'asphalte en partie dégagé lui imposait sa route. Droit devant, sans savoir où se diriger. L'alerte météo de *Grand froid* avait porté ses fruits. Peu de camions, quelques voitures. Au péage, bonnet rivé sur les oreilles, il baissa la tête devant la caméra de la caisse automatique en glissant un billet de cinquante euros dans le monnayeur. La barrière se leva. Il récupéra quelques pièces et ne laissa qu'une ombre sur une vidéo que personne n'allait regarder.

Il erra sur les routes départementales entre les communes de Radon, Saint-Nicolas-des-Bois et La Lande-de-Goult. Des lieux-dits isolés. Des villages pâles. Nulle trace d'habitant. Soit, ils avaient fui, soit ils se terraient. Au détour d'un virage, la campagne se transforma. Les éclairs des gyrophares zébraient la nuit.

Une foule emmitouflée se dirigeait en procession. Collée contre la berme, une petite dizaine de véhicules était garée. Des mouches sur un pot de miel. Une curiosité à cette heure perdue. Des projecteurs éclairaient une cour et, au loin, une étable.

Un jeune gendarme grelottant sous sa parka fit signe à la Mercedes de poursuivre sa route. Au volant, l'homme bifurqua sans demander son reste en croisant les doigts pour que la maréchaussée ne remarque pas les traces d'impact sur la carrosserie. Il ne put éviter de jeter un œil dans le rétroviseur. La curiosité est un vilain défaut. Face à lui, un couple surgit en courant. Il pila pour ne pas les percuter. Madame vomit ses tripes dans l'herbe blanche tandis que monsieur la tenait par le bras. Le couple était effondré. Le minot tout blond en uniforme tapa sur l'aile de la voiture. Du bon côté.

— Ne restez pas là, Monsieur. Circulez, s'il vous plaît.

L'homme obéit. Le sort avait décidé de ne pas verser vers le côté obscur. Il traça, s'éloignant vers la tranquillité. La nuit l'avala.

Sur ces hautes collines de Normandie, le signal d'Écouves culminait. Il se faisait fouetter par les vents d'Ouest et pétrifier par ceux provenant de l'Est. Entre bocages et campagnes, la route devint hasardeuse. Il ralentit sa berline. Les balais d'essuie-glaces faisaient leur maximum pour dégager les flocons. En vain.

L'absence de bruit était détestable. Mis à part le ronflement du quatre cylindres, rien ne troublait ce moment. Le massif forestier se

dressait dans l'obscurité. L'homme se sentait observé par une nuée d'yeux à l'affût de la moindre faute d'inattention de sa part. Toute une faune silencieuse l'épiait.

Il se concentra, gomma la vision fantasmée des sangliers et des chevreuils se jetant sous ses roues. L'axe de la départementale gobait le faisceau. Il disparaissait au bout de la route rectiligne et anémiée. Un char Sherman dévoila ses trente tonnes devant lui. La gueule du canon ouverte. L'amnésique pila devant ce vestige de la deuxième DB. La coquille vide glaça l'inconnu. Les phares de la berline léchaient la tourelle et les stigmates des derniers combats en Écouves. Trois déchirures dans le blindage. Comme un rappel à l'ordre. Le tranchant net d'un souvenir fusa dans sa tête. La réminiscence d'une détonation. La respiration de l'homme se coupa.

L'apathie ambiante le troubla. Était-ce une impression ou bien les sapins et les pins se voilaient-ils dans l'ombre ? Les hêtres et les chênes entouraient le blindé qui trônait, perdu au carrefour de la Croix de Médavy. L'homme évacua une impression de déjà-vu. L'oubli, les coups de feu, des cris. Juste des flashs.

Il reprit ses esprits. Rien devant. Pas un éclair derrière. Il était apparemment seul au milieu de milliers d'hectares de nature sauvage quand le téléphone vibra. Il décrocha. Son interlocuteur ne lui donna pas le temps de se présenter :

— Kopile, [8] tu t'es barré avec le pognon. Mon blé. Je vais te retrouver, espèce de crevure. Crois-moi, tu vas regretter de t'être tiré avec. Je vais te faire la peau et plus vite que tu ne le penses. Tu peux essayer de te cacher, mais je vais te trouver. Profite de tes dernières heures.

— Pardon ? Mais qui êtes-vous ? Balbutia le conducteur.

— *Veoma smešno ! Zelite da igrate, neće ti se svideti kraj.* [9]

— Attendez, s'il vous plaît, je ne suis pas…

L'autre avait raccroché. L'appareil affichait *Appel masqué*. Aveu d'impuissance, la peur trouva la cavité idéale pour se déverser. S'il n'avait pas compris la dernière phrase, la menace, sans appel, le faisait crever de trouille. Plus qu'une parole, elle résonnait comme un serment. Il reprit la route. Un *bip* strident l'alerta. Le réservoir était vide. *Bordel, il ne manquait plus que ça,* jura-t-il.

Il braqua et se dirigea sur un chemin forestier en regrettant de ne pas avoir de 4x4. La berline chassait de tous les côtés. Elle projetait des gerbes de boue mélangée à la neige. Au bout de cinq cents mètres, il cessa de jouer et se gara à l'abri des regards. L'horloge du tableau de bord témoignait des deux petites heures passées depuis qu'il avait repris ses esprits. Il était déjà à bout de nerfs.

Il s'octroya une pause en priant pour qu'à son réveil, tout s'éclaire.

Trois heures du matin. Ses tempes battaient fort. Il tenta de se détendre et de faire refluer l'afflux sanguin. À l'intérieur, la température avait chuté. Il sortit de la Classe C en faisant tomber une couche de neige. Il parcourut quelques mètres pour se réchauffer. L'air gelé lui brûla la gorge. Autour de lui, le cadre parfait d'un livre pour effrayer les enfants. Pénombre, bruits non identifiables, troncs rugueux et cimes dissimulant le ciel. *Pour être sauvé après un crash, il faut rester prêt de la carcasse de l'avion. Mais là pour te sauver, tu dois mettre de la distance entre ce gars et toi. Tu te bouges, garçon.* Il se mit à trotter sur le chemin, en s'assurant régulièrement de la présence du Walther à sa ceinture. Plus que jamais, ce flingue, à défaut de lui tenir chaud, le rassurait. Derrière lui ses traces étaient absorbées par la nuit. Il allongea sa foulée et trouva son rythme. Il se mit à courir. Cela lui procurait un certain plaisir. Le pincement glacial le quitta progressivement.

Le chemin descendit. Sous la frondaison, il ne voyait rien. Il manqua de glisser plusieurs fois. Malgré ses pieds mouillés, il décida de gravir un talus. Là au moins, il pourrait s'accrocher aux branches en cas de chute. Les balises rouge et blanche du GR36 indiquaient un trajet qu'il se mit à suivre. Ce chemin reliait Ouistreham à Bourg-Madame sur près de mille kilomètres. Il ne le savait pas et il s'en fichait royalement.

Seul le pas suivant comptait. Après une demi-heure, un point de côté le cisailla. Il fit une pause. Derrière lui, le chemin et une foule de prédateurs muets. Devant, nichée dans le creux d'un contrefort, une ferme s'appuyait sur la forêt. Elle s'ouvrait, solitaire, sur un minuscule vallon qu'un rayon de lune désespérait d'éclairer. Au sortir de la futaie gelée, il fut saisi par un souffle encore plus froid.

Mû par l'énergie d'un dernier effort, il descendit en prenant garde aux trous dans la terre. Des bestioles avaient foui à la recherche d'un gland ou d'une proie à leur portée. L'ancienne exploitation se découvrit. Les tiges des herbes folles, ployaient sous le gel. Un portail en bois était ouvert. De guingois, il offrait un accès au vent du Sud, plus chaud. L'humain n'avait pas foulé ce lieu depuis des lustres. De larges cicatrices déchiraient les murs des remises sur les côtés de la bâtisse principale. Des pierres disjointes réclamaient de l'enduit, comme la peau des vieux appelle un onguent. Un appentis de bois s'était écroulé. L'écurie tenait encore debout, par miracle. Nulle empreinte sur le sol dans la cour. Pas la queue d'un chien errant. Transi de froid, il se dirigea vers le bâtiment principal face à la grange dont la charpente était soutenue par des étais.

La fermette n'était pas grande. Un étage seulement. La priorité avait été donnée aux animaux. Ils avaient bénéficié de davantage d'espaces que les propriétaires. La peinture des volets s'écaillait. Il en

secoua un. Le bois était attaqué de toutes parts, mais il résista. La porte d'entrée couleur sang de bœuf, était aussi verrouillée. Il passa à la fenêtre suivante et tira de toutes ses forces sur le volet. Ses doigts rougis par le froid devinrent blancs. Le barrage tint le coup. L'homme se dirigea vers la grange en espérant y dégoter un outil. Une vieille tige de fer fileté, rouillée, l'attendait contre le mur. Elle fit l'affaire. Il la coinça dans l'entrebâillement, la ferrure céda.

À peine entré, il se cogna dans une chaise renversée sur le sol. Il laissa à ses yeux le soin de s'habituer à l'obscurité. Entre les murs, il estima la température à un ou deux degrés, guère plus. *Presque la canicule*. Vidé de ses propriétaires, le lieu était chichement meublé. Des Chaises, une table, un buffet, mais sans conserve ni gâteau sec. Rien. Quatre ou cinq bûches attendaient près de la cheminée. Un vieux poste radio dont les piles étaient mortes. Il continua à explorer le rez-de-chaussée. Les pièces étaient vides. Ce qui avait servi de salon était inoccupé. Ses pieds laissaient des flaques sur les tomettes en terre cuites. Il grimpa l'escalier en bois. Ses tennis glissèrent sur les marches. Il manqua d'en louper une. Il s'accrocha à la rambarde qui oscilla dangereusement. À l'étage, le plancher craqua sous son poids. L'excursion se poursuivit. Rapide. Une salle de bains et deux chambres. Le miroir ébréché lui renvoya son visage. Il décida de l'oublier. Il tourna un robinet. L'eau froide coulait. Il entrouvrit une porte. À voir la tapisserie, une chambre d'enfant. Des araignées s'y délectaient de la chair des mouches mortes. Elle sentait la poussière. Il referma et passa dans la seconde chambre. Un lit, une armoire. Il huma le matelas. Un remugle de moisi lui sauta au nez. Son odorat ne l'avait pas abandonné. Le reste fleurait bon le renfermé. Dans l'armoire presque vide, il découvrit une couverture verte en laine roulée en boule. D'instinct, l'homme la reconnut. Lourde et rêche, avec un numéro brodé en jaune dans un coin. *Une couverture de l'armée. Increvable, mais elle est de celles qui grattent.* Sans se soucier de l'odeur, il s'y enroula.

Aux aguets, il écouta. Pas un bruit. Pas même le vent dans les tuiles. L'homme ôta ses tennis et essora ses chaussettes qu'il pendit au pied du lit. Il se vautra dessus. Le sommier craqua mais tint bon. Un bruit de verre attira son attention. Dans son mouvement, une bouteille coincée derrière la tête de lit avait glissé. Les précédents propriétaires devaient avoir du mal à dormir. Il chassa les toiles d'araignées et attrapa le goulot. Le litron n'était pas vide. L'alcool était certainement la dernière chose à boire dans son cas. L'échauffement temporaire, allait dilater ses vaisseaux pour libérer le peu de chaleur restante. Mais il n'avait rien dans le ventre depuis des heures. Il huma le liquide. Une vieille odeur de pommes, du brutal, lui crama les poils du nez.

Il nettoya le goulot avec sa manche et le porta à ses lèvres. Le liquide lui dégagea la trachée pour finir accrochée à son œsophage. Le feu brûla ses entrailles. Cette sensation le rassurait. Il était toujours vivant. Il prit une seconde gorgée, ferma les yeux et pria pour qu'à son réveil tout s'éclaire. L'engourdissement arriva suivi d'un demi-sommeil. Une pensée surgit sans raison.

— *Un instant en dehors du temps, ni réveillé, ni endormi.*

Il avala une nouvelle lampée. Après tout, il n'avait rien d'autre à faire et nulle part où aller. Il prolongea le plaisir. La bouteille se cala contre son flanc. Il ferma les yeux. Sa respiration s'apaisa. Il sombra et oublia un moment son journal intime défaillant.

8 *Bâtard.*
9 *Très drôle ! Tu veux jouer, tu ne vas pas aimer la fin.*

6

Être

— Camille. Mais qui est Camille ?

Pas vraiment une idée, encore moins une conviction. Juste un prénom. Était-ce le sien ou celui d'un autre ? Trois syllabes, une dose de familiarité avec lui. La bouche pâteuse et l'haleine chargée. Le calva avait été redoutable. Il se leva, épuisé. À l'endormissement massue, avait suivi une nuit parsemée de visions, de morts violentes. Des rêves de sang et des aigreurs d'estomac.

Il était debout devant la fenêtre de la chambre. Sa mémoire restait un pays dissimulé. Il entrebâilla un volet. Un rayon blanc frappa le mur. Il ne transforma pas la pièce. Le papier peint portait les traces des meubles et d'un crucifix disparu. Dehors, les portes en grillage du poulailler étaient béantes. Les clapiers étaient vides. Cela faisait belle lurette qu'un lapin n'avait été mitonné dans une cocotte sur la gazinière. L'atmosphère glauque planait sur l'ancestrale exploitation. Elle était semblable à son état. Vide. Mis à part des flashs inexpliqués, aucun souvenir ne s'était manifesté, sauf ce prénom. Camille !

Il s'attarda sur un vallon à sa droite. Des champs blancs courant le long de la forêt noire. Sur les cimes des arbres, des kilos de neige patientaient, attendant le signal pour glisser de leurs branches et se fracasser dans un bruit sourd sur le sol. Une image d'Épinal sans les couleurs. Il aurait apprécié voir une once de vie ou boire une tasse de café chaud. Le contact humain lui manquait. Il y avait eu une famille entre ces murs. Des rires et des discussions. *Peut-être ai-je des enfants et une compagne qui s'inquiètent de ma disparition ?* Il avait besoin d'une famille et il n'avait qu'une absence et le risque de chuter dans une dépression sans fond. La gueule de bois et le crâne lourd, il enfila ses chaussettes glacées. Il se dirigea vers la salle de bains. Les canalisations avaient résisté au froid. Il se débarbouilla sommairement. *Camille, après tout, ça te va pas mal.*

Le téléphone restait muet. Une seule barre sur l'écran. Il était connecté au monde sans savoir qui joindre. Désœuvré, affamé, il farfouilla dans la cuisine. Une porte noircie par la crasse menait à une cave. Par habitude, il actionna l'interrupteur en porcelaine. L'ampoule ne réagit pas. Dans un recoin, il trouva une bougie et une boîte d'allumettes. Il frotta la première. Une charpie rouge et boueuse glissa

entre ses doigts. Le soufre gorgé d'humidité se révéla d'une totale inutilité sur la seconde. À la troisième tentative, la tête de l'allumette provoqua un grattement. Une étincelle.

À la lueur de la bougie, il descendit. La faible lumière ne dévoila rien mis à part des hérissons à bouteilles vides posés sur la terre battue. Le sous-sol, baignant dans une odeur de champignon, était aussi désespérant que le reste de la maison. Son pied heurta une boîte à biscuits en fer-blanc, il la ramassa. Remonté dans la cuisine, il la posa sur la table et la renversa pour en analyser le contenu. Un missel à la reliure de cuir grignotée par le temps. Un chapelet. Quatre lettres et des clichés datant des années soixante-dix à quatre-vingt-dix. Frappé par la curiosité, il pénétra dans cette intimité figée. Un instantané de vie saisi par un Polaroid froissé. Celui d'hommes et de femmes partis. Sur une photo, un homme posait avec fierté dans un uniforme kaki devant un hôtel-restaurant. Au dos du cliché, une mention à la calligraphie enfantine, toute en pleins et de déliés ratés : *Retour de permission*.

Sur une autre vue, la ferme était en pleine activité. Il identifia les silhouettes sépia, un grand-père, un couple et une petite fille à la tignasse rousse.

Le bruit d'une portière l'arracha à ses découvertes. Il se précipita à la fenêtre et découvrit un 4x4 bleu, stationné dans la cour. Deux types affublés de parkas et de bottes de combat sautèrent du pick-up. Pas le genre à venir vous offrir des fleurs et des chocolats.

— *Des barbouzes ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent. Ils ne sont quand même pas là pour moi !*

Cette idée percuta l'amnésique autant qu'elle le fit frémir. Ces types n'avaient pas atterri ici par hasard. Tous les deux frôlaient la cinquantaine. Bruns, leurs visages burinés exprimaient la concentration de ceux rompus aux combats. Les mâchoires serrées, ils faisaient preuve d'une absence totale de cordialité. Le plus grand devait avoisiner les cent kilos et mesurer pas loin de deux mètres. Le second faisait vingt centimètres de moins mais ne souriait pas davantage.

Les deux HK G36 sortis par les portes arrière confirmèrent l'évidence. Ces gars n'étaient ni des chasseurs, ni les propriétaires. On ne tire pas le cerf au fusil d'assaut. Ils jaugèrent la cour avec précaution.

— *Meta je tamo*, dit le petit râblé. *Bez buke, budite diskretni.* [10]

— En français, intima l'autre.

Ne sachant comment, il avait identifié cette langue. *Des Serbes ou des Croates.* Il regretta de ne pas avoir le Walther sur lui.

Usant de signes, les arrivants avancèrent en inspectant avec méthode les dépendances. Le dos collé au mur, l'un entrant, l'autre

assurant sa protection. Porte après porte, ils répétaient les mêmes gestes en gardant un œil sur le bâtiment principal.

Après l'écurie, les deux costauds s'intéressèrent à la grange. Mis à part quelques balles de foin, elle n'offrait que peu de cachettes. Le plus petit resserra son bonnet en grommelant un son que l'amnésique ne comprit pas. Le mastard pointa le canon de son HK vers des marques partiellement recouvertes par la neige. Elles menaient tout droit au corps de la ferme. Ils contournèrent la mangeoire.

Le plus grand interpella l'autre, lui demandant de le suivre. L'amnésique nota qu'il l'appelait Gojko. En cas de conflit ou de castagne dans un bar, c'était le genre d'élément que l'on préférait avoir avec soi plutôt qu'en face. Sa mâchoire carrée semblait avoir été répliquée sur ses arcades et son front. Un bloc lourd et dur, sur lequel il exhibait ses cicatrices. Chacune était une récompense. Là où les généraux portaient leurs médailles sur leurs poitrails, lui affichait ses entailles avec une certaine fierté. Le costaud était doté d'une anatomie constituée de briques tatouées. Il ressemblait à la Chose dans *Les Quatre Fantastiques*.

Les deux mercenaires avaient un point commun : leurs pères avaient été victimes de l'attentat qu'ils projetaient, en préparant une berline destinée à faire sauter leurs ennemis. Les mères avaient élevé leurs rejetons dans le ressentiment, la haine recuite et le culte des armes. Dès leur majorité, les deux orphelins avaient été enrôlés dans la Naša Stvar [11] Ils avaient commencé par la contrebande avec des membres de la FORPRONU puis dès qu'ils avaient su conduire, ils étaient passés aux trafics de voitures. Après un vol de munitions raté dans un entrepôt, ils s'étaient vus expédiés en Ukraine, à Vinnytsia. Ils y passèrent quelques mois, entassés à douze, dans une cellule prévue pour six. Particulièrement violents durant leur détention les deux sbires furent libérés, sans aucun doute grâce à l'intervention d'un garde de la prison qu'ils avaient réussi à soudoyer, le menaçant des pires exactions s'il ne témoignait pas en leur faveur.

À leur retour, Sarajevo était devenue un maelström international. Les rangers martelaient le bitume. Les blindés broyaient les trottoirs. Dans les rues, les snipers s'en donnaient à cœur joie. La guerre à trois heures de vol de la France.

Voulant n'appartenir à personne et surtout pas à d'autres mafieux, ils avaient pris contact avec celui qui devint leur chef. À défaut de croiser le fer avec cet homme, il avait fait claquer les armes dans les rues de la capitale yougoslave. Un soldat de fortune étranger. Comme eux, il faisait passer le gain avant les idées.

La communion des néfastes. Chacun plus sinistre et nocif que l'autre. Les phalanges sur un flingue, un œil sur le viseur, un besoin de vivre vite. Nulle loi ne serait plus forte que la puissance de l'argent.

Nulle mafia au-dessus de la famille, eut-elle été recomposée. De petits bracos en opérations ordonnancées au fil des années, le trio se mua en bande organisée. L'Europe entière se mua en une terre de cocagne, remplie de fruits mûrs et de gens craintifs. L'argent coulait à flots tant qu'ils tenaient les crosses des flingues.

Gojko sortit un Smartphone de sa poche. Le téléphone de l'amnésique sonna. Pris de panique, il décrocha.

— Tu es là, ça ne fait aucun doute. Rends-nous ce que tu nous as pris et on te laisse partir. Sinon, on entre et dans tous les cas, on se servira sans toi.

Il ne prit pas la peine de répondre. Ils l'avaient localisé et la sonnerie avait confirmé sa présence. Il jeta son téléphone dans la cheminée et se précipita vers l'escalier. Il avala les marches sans se soucier du bruit, pour rejoindre la chambre et récupérer le Walther.

10 *La cible est là / Pas de bruit. Sois discret.*
11 *Mafia serbe.*

7

Avoir

Les épaules de Gojko eurent raison de la porte qui tangua sur ses gonds puis vola en éclats, tandis qu'il roulait au sol. Son cousin entra à son tour, pointant la gueule mortelle de son G36. Plus par habitude que par nécessité, il lâcha une salve vers la cuisine. Un balayage précautionneux.

L'amnésique se jeta sur le lit pour saisir son semi-automatique. Il dégagea la sécurité et assura sa prise. *Rappelle-toi. Tu as neuf balles. Tu as intérêt à pas gâcher !* Il se colla dans l'embrasure de la porte, attendant qu'un des assaillants pointe son nez. Au rez-de-chaussée, Slavko vida son chargeur dans le salon. Éclats de bois et morceaux de plâtre s'éparpillèrent dans tous les coins. L'odeur de poudre remonta le long de la rampe de l'escalier que Gojko se hasarda à grimper. Arme à l'épaule. Doigt sur la gâchette. Une détonation claqua. Une balle lui lécha le visage. Le troll regagna sa position. Finalement, cela n'allait pas être aussi si facile que prévu.

— Il est armé, hurla-t-il.

— Tu pensais quoi ? Qu'il allait se laisser cueillir facilement ?

— Je ne sais pas pourquoi, le patron a dit *vivant*.

— Dans un premier temps. Après, tu te feras plaisir, cousin.

L'autre ne répondit pas. Il évalua la situation. La position du tireur. Au-dessus de lui et dans un angle mort. Ça lui retirait toute possibilité d'accès. Il allait devoir le déloger.

— Plus que huit, ronchonna l'embusqué.

Il savait ne pas devoir rester statique. Certes, il était en position haute. Idéale en cas d'assaut, mais être immobile, c'était mourir. Descendre était impossible. Rester dans ce piège non plus. Ses munitions étaient comptées. Celles des deux autres, pas forcément. Il se releva et traversa le premier étage en faisant le moins de bruit possible. C'était sans compter sur le parquet. Les planches de bois grincèrent dès qu'il appuya un pied dessus. La ferme avait choisi son camp.

Une gerbe de balles éclata les lattes de chêne, à l'endroit précis qu'il venait de quitter. Il se précipita vers la fenêtre. Des pas lourds se pressaient sur les marches. Les truands ne perdaient pas de temps, tirant tout en progressant. Il passa au-dessus de la balustrade au bon

moment, évitant de justesse une nouvelle pluie de projectiles. La poutre au-dessus de lui absorba les impacts. Il sauta, roula sur le tapis de neige, tel un parachutiste, pour amortir le choc sans lâcher son Walther. Il s'abrita une seconde derrière le puits, puis plongea dans l'écurie. Dans l'encadrement de la fenêtre, Gojko l'avait déjà dans son viseur.

— Dehors ! Il est là. Faut pas qu'il rejoigne les bois.

Slavko inséra un chargeur plein dans son HK et mitrailla les murs de l'étable. Il ajusta la fenêtre et répliqua.

— Sept. Six. Compta-t-il.

Gojko descendit tandis que Slavko le couvrait en tirant au jugé en attendant que son cousin lui renvoie l'ascenseur. Puis il sauta lui aussi par la fenêtre de la chambre. Ils firent le tour de l'appentis.

L'amnésique rata une nouvelle fois Gojko.

— Plus que cinq balles.

Les cousins progressèrent acculant leur proie au fond de la grange. Des étais orange, cloutés dans les pannes peinaient à maintenir l'édifice. Des fissures et des trous gros comme un bras laissaient passer l'air. Tous les trois auraient pu y voir à travers, le vallon dans lequel des chevaux allaient folâtrer au printemps. Aucun n'y porta attention.

Le foin dégageait une odeur de moisi. Les balles de 5,56 OTAN s'y introduisirent avec un bruit étouffé. Dissimulé derrière, il ne dut sa survie qu'à la densité du fourrage. Bien que capables de transpercer trois millimètres d'acier, les cartouches se perdirent dans les bottes. Les étuis vides rebondirent jusque dans la cour.

À l'extérieur, les deux hommes échangèrent quelques mots incompréhensibles. Slavko jaillit. Il l'aligna et pressa deux fois la détente. Le premier projectile se ficha dans la cuisse. Le second s'égara. Le sicaire eut la mauvaise idée de se jeter en arrière pour se protéger. Dans la précipitation, il ne vit pas la collection de chaînes, crochets et outils antédiluviens, rongée par la rouille, accrochée au mur. Entraîné par son poids, il s'épingla littéralement sur une faux. La lame s'enfonça jusqu'à l'anneau de serrage, déchirant ses tatouages. Son artère humérale était tranchée net. Dans un ultime râle, il appela son cousin. Ivre de vengeance, l'iris de Gojko s'éclaira d'une authentique colère.

— Je vais dépecer toi. Tant pis pour ordres. Ton cadavre, je vais livrer. Enfoiré ! Hurla-t-il.

Un tonnerre de feu s'abattit sur l'amnésique. L'exécuteur tira à l'aveugle. Mètre après mètre, il se rapprochait mais s'arrêta quelques secondes, le temps de recharger son G36. Surpris par le calme soudain, l'amnésique décela que le percuteur de l'arme de son ennemi réclamait son dû. Le magasin était dégarni. D'emblée, il saisit sa chance, se leva et fit feu.

Gojko recula pour s'abriter. Aucun impact ne l'avait touché. Face à lui, l'homme était un amateur. Pourtant, il y avait un truc pas normal. Une de ces bricoles que le destin vous impose sans raison. Hébété, il sentit le sol se dérober sous ses pieds. C'était la journée des emmerdements pour les deux cousins. Ce lieu leur en voulait.

Une planche vermoulue l'avala jusqu'au genou. Il secoua sa jambe. Le vide n'allait pas l'aider. Sans céder à l'affolement, il prit appui sur la crosse de son fusil. Ses ongles se plantèrent dans le sol et raclèrent la terre en vain. Le bois céda dans un craquement rauque. Le trou l'aspira. Trois mètres plus bas, son cou craqua, lui sectionnant la moelle épinière. Au fond de ce caveau, deux corps lui tenaient compagnie.

Ses doigts ne lui répondaient plus. Pas plus que ses jambes. Étrange sensation que d'avoir son corps séparé de son esprit. La douleur arriva en même temps que le regard de l'homme qui le surplombait. L'affolement le gagna. Cette mission ne devait pas se dérouler de cette manière. Ils venaient d'échouer. Le patron ne serait pas content.

— Putain, mais t'es qui toi ?

— Si seulement je le savais, répliqua non sans humour l'amnésique.

Il releva le chien et tira son avant-dernière balle. Droit dans le cœur. Le corps de Gojko absorba l'impact puis se détendit. La ferme retomba dans le silence.

Il s'assit près du trou, laissant pendre ses jambes. L'adrénaline avait eu raison du froid. Il posa son semi-automatique à côté de lui et épousseta son pull pour enlever les brindilles de paille.

8

Revenir

La vision de Madeleine lui revint en mémoire. Pourquoi elle plutôt que ses propres enfants ? À peine diplômée, Isabelle avait été jetée dans le grand bain. Attachée aux services d'aide sociale à l'enfance dans sa campagne, elle avait vu passer des tonnes de dossiers. Maltraitance, parents drogués ou embastillés, violeurs et voleurs, la province n'avait rien à envier aux grandes villes. Le malheur du monde saisissait la moindre opportunité pour s'abattre.

Madeleine avait été son premier cas. Une gamine dont la vie tenait dans une chemise en carton. Des feuillets, des dizaines de tampons et des signatures en bas des pages. Un dossier épais en termes d'émotions.

— Madeleine, ma pauvre. Je vais devoir te laisser encore une fois, dit-elle. Claude, il faut que tu t'en occupes.

— Si ça ne te dérange pas, je vais surtout m'occuper de nos propres enfants. Ils vont s'inquiéter.

— S'il te plaît, supplia Isabelle.

— Ta protégée est grande maintenant mais je l'appellerai.

Isabelle avait organisé le placement et le suivi de Madeleine, abandonnée quelques semaines après sa naissance. Elle s'était vite attachée à cette touffe de cheveux roux. Une fois adolescente, la gamine avait montré une impossibilité chronique à rester tranquille. Elle se sauvait régulièrement des familles d'accueil dont elle usait la patience pour revenir près d'elle. Isabelle ne comptait plus les fois où elle avait trouvé la jeune fille devant sa porte.

Presque vingt ans plus tard, elle avait gardé un contact privilégié avec Madeleine et l'avait soutenue quand elle avait ressenti le besoin de revenir vers ses origines pour remettre en marche l'hôtellerie familiale. Tous les vendredis soir, c'était l'amie, la confidente et non l'assistante sociale qui débarquait, pour une soirée souvent arrosée. Cette semaine, le rituel allait devoir prendre fin.

Sanglée sur sa civière, son sourire s'était effacé quand ses lèvres avaient bleui. Ses certitudes s'étaient fait la malle, quand sa respiration, irrégulière et bruyante, avait gommé son besoin d'aider les autres. Son pouls trop rapide avait pris le pas sur le sentiment d'exercer une activité utile à la société.

Trois quarts d'heure auparavant, Claude, son mari, avait finalement décidé d'appeler les pompiers. L'homme était plutôt habitué à capituler devant les obstacles. Mort de trouille, il avait pris son courage à deux mains. Depuis la veille au soir, sa femme bataillait avec un essoufflement qui empirait. Mais dans ce désert médical, où on avait fermé moult lits, trouver un médecin était un exercice compliqué. Le faire débarquer chez soi, encore plus utopique. Ici, comme au bon vieux temps, on apprenait dès le plus jeune âge à serrer les dents, à faire confiance au destin, à son corps. Ou parfois à Dieu.

Claude avait regardé sa femme décliner, sans bouger. Puis, obéissant à la voix surgissant de son Smartphone, il l'avait installée en position semi-assise. Le toubib, depuis la permanence du SAMU, avait ordonné de desserrer ses vêtements, pour ne pas bloquer la respiration. C'était facile. Le jogging, moche et mou n'avait pas opposé de résistance. Pourtant, le chuintement remplaça le léger sifflement sorti de ses poumons.

— Penchez-la légèrement vers l'avant afin de faciliter la respiration, continua le médecin.

Le mari s'était conformé à cette dernière directive, mais une conversation surréaliste avait suivi :

— Et ouvrez les fenêtres pour aérer.

— Euh, on est en février. Ça pèle dehors, osa-t-il répondre.

— Pas de souci, vous pourrez graver sur la pierre tombale de votre épouse, *morte d'un rhume*. C'est moyen comme épitaphe, mais c'est original.

— Je ne vous permets pas.

— Vous y tenez à votre femme ?

Le presque veuf obtempéra en maugréant. Les pompiers finir par arriver. Des images affolantes traversaient la tête d'Isabelle. Des questions aussi. *Comment Claude allait-il s'en sortir, si elle ne revenait pas à temps pour cuisiner ? Qui allait s'occuper de ses enfants, les chercher à la sortie des cours ? Ses collègues allaient-ils devoir reprendre la gestion de ses dossiers ?* Quand l'élastique du respirateur claqua contre ses joues, elle comprit. Cette fois c'était sérieux. On l'attendait à l'hôpital d'Argentan et une fois là-bas, comme des milliers d'autres patientes, on la plongerait dans un coma artificiel pour l'aider à respirer.

— Allez, Madame, on y va. Vous vous détendez, on s'occupe de vous. Votre mari nous rejoint très vite. Tout va bien se passer.

— Où l'emmenez-vous ? questionna Claude. À Alençon ?

— Non, à Fernand Léger à Argentan. Alençon est saturé. Y a plus un lit de libre.

Le pompier ferma la porte et s'assit à ses côtés. Il tapa de sa paume contre la carlingue pour faire signe au conducteur que tout était OK.

La sirène se mit à crier en même temps que les roues du camion se tournèrent vers le centre hospitalier. Isabelle étouffa un sanglot. Madeleine était oubliée.

9

Inspirer

L'échelle vermoulue lui inspira une confiance relative. Des araignées y avaient élu domicile. Il ne faisait pas le même poids qu'elles. La curiosité était sans doute un vilain défaut, mais l'interdit restait une notion qu'il faisait bon de braver. Fouiller la dépouille de Slavko n'avait rien donné. En tout cas pas de quoi l'identifier, quelques billets qui allaient grossir le pécule trouvé dans la Mercedes.

La popularité du lieu était douteuse.

Les mollets engourdis, il posa son pied sur le premier barreau de l'échelle. Le bois craqua mais ne céda pas. Il prit cela comme un heureux présage. En bas, il réalisa un rapide état des lieux. Trois morts remplissaient la cave de leur présence. Un peu trop de monde à son goût. Il s'assura que Gojko avait bien passé l'arme à gauche avant de s'intéresser aux deux autres. À voir leur état, cela devait faire un bail qu'ils attendaient qu'on les découvre. Secs, presque momifiés. Les services d'investigation de la police allaient avoir du boulot pour les identifier. L'un des corps était comme épinglé sur une planche, l'autre allongé par terre. Un homme et une femme. Cette dernière avait l'arrière du crâne éclaté et semblait figée dans son mouvement. Un genou à terre, les épaules collées contre le mur et la bouche ouverte. Le coup porté sur sa boîte crânienne reflétait la violence du choc. Sans être voyant, il devina qu'un seul avait suffi. Il associa automatiquement le brochoir qui traînait dans la terre.

Il se retourna et s'intéressa à l'autre cadavre. Des pointes gigantesques l'avaient transpercé. Froc sur les pieds, ce type avait dû mettre quelqu'un très en colère pour se faire enchrister avec une telle cruauté. Le mort était sec, décharné, tel une momie flétrie. Cela lui rappela une scène d'*Indiana Jones*.

— *Fichue mémoire. Je me souviens d'Indy et du* Temple Maudit*, mais je suis incapable de remonter à hier matin.*

Il détailla la victime. Toute trace de sa masculinité lui avait été retirée. L'ablation avait dû être inhumaine.

— Aucun doute possible, tu as été torturé avant d'être défiguré. En tout cas, j'espère pour toi que ça s'est fait dans cet ordre, parce que sinon tu as dû douiller. Quant à tes mains, je ne sais pas ce que tu as fait avec, mais tu les as mises où il ne fallait pas, dit l'amnésique à

haute voix.

Il s'approcha de ce qui restait de la tête de la victime et poursuivit :

— Celui qui t'a détruit le râtelier voulait que ton identité reste secrète. Pour finir dans cet état, tu as sans aucun doute mérité ces sévices. Ou alors, y a un méchant psychopathe dans la région. Quoi qu'il en soit, t'as pris cher et je n'aurais pas aimé être à ta place.

Il se tourna ensuite vers le mort le plus frais, Gojko, et lui fit les poches. Avec une once de dégoût, il souleva les pans de la parka. Il la palpa avec application et trouva un porte-clé.

— Je t'emprunte ta charrette. Tu n'y vois pas d'inconvénient.

Le tueur demeurant évidemment muet, il lança un laconique :

— Qui ne dit mot, consent.

Avant de quitter cet antre infâme Il essuya comme il put ses traces, certain qu'il laisserait malgré lui des indices. *De toute manière dès que la police scientifique sera là, ils passeront toute la scène au peigne fin. Mais il n'y a pas de raison de leur faciliter la tâche.*

Revenu à la surface, il resta aux aguets. Mis à part les insectes, aucun mouvement ne lui parut inquiétant. Très vite, les bestioles reprirent leurs occupations en fondant sur les larves et les œufs que le combat avait mis à jour. Des mouches et des papillons n'allaient pas voir le jour aux premières chaleurs. Aussitôt chargées de leur butin, elles filèrent. Il songea à faire de même. Il récapitula. Avec deux tueurs morts sur les bras, une voiture à sec et bourrée d'impacts et un gros, gros problème de mémoire, il ne se voyait pas finir la semaine. Tout portait à croire qu'il trempait ou avait trempé dans des affaires louches.

Il massacra son téléphone, persuadé que l'objet l'avait trahi, puis traversa la cour en direction de la maison. Il fit un crochet par le puits pour y jeter les restes du portable. Arrivé dans la cuisine, il passa ses mains sous un filet d'eau. Le bac avala les arabesques vermeilles sur la faïence. *Tu as intérêt à te reprendre et vite. Et maintenant, tu dégages.* Sans savoir pourquoi, il prit la boîte de photos, en sortit les clichés, les empocha, puis s'approcha du pick-up. Le Dogde RAM était à l'image des tueurs. Imposant, lourd, présomptueux, bardé de noir et vide. Quand il mit le contact, il constata que le 4x4 était également bruyant. De son siège haut perché, la mare à canard se faisait ridiculement petite. Histoire de ne pas se faire avoir une seconde fois, il vérifia la jauge avant de partir. Cette fois-ci le plein était fait. La boîte automatique ébroua la bête quand il passa en position *Drive*. Les quatre cents chevaux secouèrent la benne et décolèrent les deux tonnes de la boue. Il quitta les lieux sans regret, imprimant ses larges crampons sur le chemin qui longeait le mur d'enceinte avant de sauter sur la départementale.

En dépit d'une certaine tendance à louvoyer sur les routes enneigées, le véhicule était un régal à conduire tant qu'il n'accélérait pas trop brusquement. Il se fit plaisir. Avoir un engin pareil dans les mains était une aberration écologique jouissive. Au détour d'un virage, la benne vide, trop légère, voulut passer devant ses roues. Elle le surprit. *Ola, faut tout de même te calmer bonhomme.* Cette incartade eut le mérite de lui remettre les idées en place. Les sièges en cuir l'enveloppaient. Il aurait pu rouler des heures entières. Mais il n'avait nulle part où aller. *Tu n'as pas atterri ici par hasard. Alors tu vas trouver un coin et manger un morceau.* Laissant derrière lui, le massif sombre d'Écouves et ses arbres blancs, la ferme et ses cadavres, il décida de traverser le vallon, certain qu'un village allait bientôt se montrer.

Le petit matin normand était brumeux. À cette heure, le gros gibier se camouflait. Le gel pétrifiait les animaux. À un carrefour, un panneau indicateur signalait que la forêt d'Écouves était derrière mais qu'un autre bled allait s'ouvrir une dizaine de kilomètres devant lui. Rien ni personne ne semblait vouloir perturber la sérénité des lieux. C'est à peine s'il croisa deux voitures conduites par des autochtones. Des diesels hors d'âge, signe que le goût pour les modes de transports alternatifs était réservé aux urbains plutôt qu'aux agriculteurs.

Il fit l'impasse sur la radio. Le paysage lui donnait suffisamment le bourdon. Des haies et des barbelés scindaient les prés. Leur offrant à chacun, une mélancolie particulière. Il se frotta la figure. Le rétro afficha son visage. *Un long avenir demande un long passé.* Sans trop savoir comment la phrase de Balzac lui était venue à l'esprit, il descendit sur la petite route en prenant garde à sa vitesse. Ses doigts étranglèrent le volant. *Avec les types qui te collent aux fesses, si tu ne te réveilles pas, tu n'as aucun futur. Remets de l'ordre dans ta mémoire, et fissa, sans quoi la perspective du lendemain risque fort de ressembler à une caisse en bois dans le carré des indigents.*

Sa colère monta d'un cran. Il dut le reconnaître, quelle que soit la gravité de ses actes, il devait faire face. Il savait conduire. Tuer ne lui faisait pas peur. Mais avec son disque dur interne rebooté et vierge, il avait la fâcheuse impression d'être en cellule à l'air libre. Coulé dans une camisole. Il allait falloir dare-dare procéder à une mise à jour. Sinon cela allait être une mort lente assurée ou le claquement d'une balle au détour d'un virage sans qu'il sache pourquoi. Une perspective qui ne l'attirait pas.

Un centre commercial ridicule s'afficha à l'entrée de la bourgade. L'homme balaya ses réflexions. Le parking était encore vide. Le temps qu'un feu tricolore passe au vert, il envisagea d'aller à la police. Une voiture sans permis lui coupa la route. Une boulle grise en plastique. Il pila pour ne pas la déchirer. Sa volumineuse calandre stoppa à deux doigts de la caisse à roulettes sans que la conductrice ne se rende

compte de quoi que ce soit.

Un panneau municipal annonçait que le bourg bénéficiait d'une église, d'un marché de produits locaux le week-end, d'une poste et d'une maison des services publics.

La rue principale était quasi déserte. Elle scindait la bourgade en deux. À l'ouest, reliquats bourgeois, quelques villas qui avaient eu leurs jours de gloire. À l'est, des maisons ouvrières défraîchies et quelques HLM.

Deux SUV boueux stationnaient entre un bureau de tabac et une boulangerie. Fixés sur des volets clos, des panneaux à vendre avec le numéro d'un office notarial. L'exode rural n'était pas fini. À sa gauche, il découvrit la gendarmerie. Portes closes.

Un autochtone, en bleu de travail sous une doudoune verte délavée, sur sa mobylette pétaradante, le tira de sa rêverie. Il appuya sur l'accélérateur et doubla la pièce de musée en prenant garde à ne pas aplatir le rougeaud ventripotent qui soufflait sous son casque.

10

Opérer

Il opéra un demi-tour avec son tank et se gara devant la seule enseigne ouverte de la zone commerciale. Impossible de traîner en ville dans cet état. Sa dégaine d'homme des bois et les traces de l'affrontement n'allaient pas passer inaperçus. Il devait se changer.

La vendeuse, une petite trentenaire aussi boulotte que capillairement exotique, ne se soucia pas de lui. Piercings sur les lèvres, cheveux en pétard. Trouver un job avait dû être un sérieux chemin de croix. Mais elle ne se plaignait pas. Elle assurait le réassortiment tout en s'occupant de la caisse. Son SMIC tombait régulier et protecteur.

Il tira parmi des cintres retors, une veste fourrée adaptée à la saison, un tee-shirt à manches longues suffisamment épais, un sweat et un jean et fila se changer dans une cabine d'essayage à l'intimité ridicule parmi les cartons estampillés *Made in Bangladesh, Sri Lanka et Turkish*. Vêtu de frais, il se présenta à la caisse.

— Des fringues propres vous changent un homme.

Miss boulotte scanna les tickets en comptant les articles qu'il avait sur lui et en le dévisageant. Sa marque sur sa tempe l'intrigua.

— Ben oui, on n'est pas tous doué pour la campagne.

Voyant l'interrogation suscitée, il bifurqua vers une autre explication.

— Un petit accident. Je suis tombé dans un champ alors que j'allais, comment vous dire…

— Pas de détail s'vouplaît. Je pense que je comprends, baragouina-t-elle.

— Fichue saison, ça rend le sol glissant.

— Ça arrive à tout le monde.

— Vous avez raison. Mais franchement, vous me voyez me rendre à mon rendez-vous dans cet état ?

— Ouaip. C'est clair, ça aurait fait tache. Z'avez de la chance, d'habitude, on n'ouvre pas avant une demi-heure. Vous payez comment ?

— En liquide, ça vous va ?

— Tout va au patron. Moi, je ne suis qu'une employée.

Il se fendit d'une moue compatissante et sortit quelques billets de

sa poche en remerciant en silence ses donateurs décédés.

— Au fait, faudrait voir à vous en acheter de nouvelles. Elles font la tronche vos pompes, dit-elle en pointant le faisceau de sa douchette vers les tennis ravagées. Elles dénotent dans le tableau.

— C'est pas faux ! Vous avez une idée pour ça ?

— Le magasin d'à côté. Ils vont ouvrir bientôt.

Après avoir empoché sa monnaie, il sortit le plus naturellement possible tout en sentant le regard de la caissière fixé sur son dos. Il jeta ses vieilles fringues dans un container de recyclage et se dirigea vers le magasin. Après plusieurs minutes d'attente, le rideau se leva. Il s'enfonça dans les rayons et opta pour une paire de bottines camel. De vraies copies de Timberland. Ces chaussures sèches et douillettes rendirent le contact de l'accélérateur chaleureux. Il roula jusqu'à la place principale. Le toit du Dodge noir dépassait d'une bonne quinzaine de centimètres les rarissimes véhicules. Il considéra les berlines. Sans être grand clerc et malgré sa mémoire transpercée, il se douta d'emblée que tout ce qui n'était pas immatriculé local, était obligatoirement suspect. Le pire devant être ceux immatriculés, 92, 78 ou 75. Ces nouveaux possesseurs des logements abandonnés avaient rarement bonne presse.

Il avait les crocs. Une auberge, avec des faux-semblants de déshérence semblait ouverte. La façade était terne. Elle se fondait dans le paysage. Mis à part un séculaire auvent rouge, roulé sur lui-même, rien ne la distinguait vraiment des autres bâtisses. Grises, en pierres apparentes. Trottoirs négligés. Entourages de fenêtres couleur sang de bœuf. Portes de garages en lattes de bois disjointes. En lettres capitales, la devanture affichait : *Chez Sybille, de père en fille.*

À voir les vitrophanies proposant des boissons que les industriels ne fabriquaient plus depuis des lustres, le lieu n'avait rien de glamour. Une femme se releva de derrière le comptoir au son de la clochette de la porte d'entrée.

— Bien le bonjour, étranger !

Un salut de saloon. Ne manquait plus que les bottes et le Stetson. Un trait franc posé sur des dents alignées, parfaites et blanches, une chevelure rousse et ondulée l'accueillit.

— Un grand café et une bricole à manger. C'est possible ?

— Bien entendu. Tartines ou croissant ? Optez pour la tartine, j'ai l'impression que le boulanger m'a refilé les viennoiseries d'hier. Asseyez-vous, mettez-vous à l'aise, j'arrive.

— Je vous emprunte le journal.

— C'est le local.

— Ça fera l'affaire, répondit-il en saisissant l'*Orne Hebdo*.

Le canard sentait l'encre fraîche. Il s'assit dos au mur, face à la salle. Il pouvait observer la rue et anticiper l'arrivée des clients. Le

Walther dans son dos exigeait une posture raide. Elle lui donnait l'air sévère de celui qui toise et surveille son espace.

La grogne grandissante avait droit à la Une. Le braquage avait été remisé en page trois. Les enquêteurs piétinaient. Le journaliste tentait toutefois de susciter l'intérêt du lecteur. La structure de l'article lui rappelait les feuilletons populaires des gazettes du XIX[e] siècle. Photo à l'appui, l'article relatait l'arrivée d'un nouvel enquêteur de l'OCLDI auprès des équipes de la Gendarmerie Nationale. Le type était une sorte de Kurt Wallander [12] et de Nestor Burma. [13] Loin de Cruchot ou de Marleau en tout cas. La serveuse apporta sa collation, il interrompit sa lecture.

— Pour les tartines, je vous ai mis du beurre salé et de la gelée maison. C'est moi qui l'ai faite. Vous m'en direz des nouvelles.

Il hocha la tête pour la remercier et trempa sa tartine.

— Vous faites partie de ceux qui trempouillent. Je trouve que ça enlève tout son craquant au pain frais. Mais, comme on dit, le client est roi.

Elle devait avoir la petite trentaine. Un visage presque familier. L'iris d'un vert émeraude, une peau nacrée de taches de rousseur, des lèvres enjôleuses, et une chevelure d'un roux soutenu. Elle semblait avoir envie de discuter.

— Si vous avez besoin d'autre chose, dites-le-moi. Mais criez. Je suis seule en cuisine. À midi, c'est le plat du jour, uniquement. Et du frais. Si ça vous tente, faut attendre une bonne heure. Aujourd'hui, c'est saucisses lentilles. Bio et local.

— Je n'y manquerai pas, dit-il après avoir avalé sa bouchée.

— Au fait, je m'appelle Madeleine.

— Camille, dit l'amnésique, se présentant sous le prénom qu'il pensait être le sien pour la première fois.

— Je vous préviens, Camille, j'ai horreur des diminutifs. Donc on oublie Mado.

— Pas de souci, Madeleine.

— Comme vous pouvez le constater, il n'y a pas foule aujourd'hui. Et au cas où vous vous poseriez la question, Sybille, sur la devanture, c'était ma mère.

— Effectivement, y a pas grand monde.

— Ça va arriver. Mais ces jours-ci, ils sont tous chez eux à peser le pour et le contre. À réfléchir. Savoir s'ils doivent sortir manifester, faire grève ou bien subir.

— Manifester contre quoi ?

— Vous sortez de quel trou ? La grogne ambiante, les raffineries, la grève générale qui arrive. Ça fait des jours que la télé rabâche le truc. À chacun sa revendication. Les soins, le prix du pain, celui de l'essence, les retraites, les salaires, l'hiver. Chacun y va de ses

doléances. Tenez, écoutez, dit-elle, en montant le son de la télévision d'un coup de zappette.

Une présentatrice, œil vif et nez refait, énumérait les infos du jour, sans grande conviction.

— Je vous laisse. Je connais la rengaine. Et puis, le déjeuner ne va pas se faire tout seul.

— Pas de souci. Au fait, bravo pour votre confiture.

— C'est de la gelée de coings. Provenance directe de mon verger. Ne partez pas je reviens très vite.

— Et si j'ai besoin, je crie. Promis.

— Et si madame Je-sais-tout vous saoule, je vous laisse la télécommande. Faites comme chez vous, Camille.

Visiblement satisfaite de recevoir un nouveau client, elle fondit dans sa cuisine en sifflotant. Un greffier sauta sur l'extrémité du comptoir, et démarra sa toilette, avec une totale désinvolture.

La chaîne d'infos égrenait les sempiternels items : peur, stress, colère, émotions. S'ensuivirent des images de manifestants hurlant que des barrages filtrants allaient être mis en place autour des villes moyennes. Ils occuperaient aussi les barrières de péages. Paris se sécurisait comme Lyon, Bordeaux et Toulouse. Le peuple ne se réclamait plus des gilets jaunes, il était fatigué, las des confinements, des taxes, des promesses non respectées et se laissait peu à peu séduire par les sirènes des extrêmes de tous bords. Camille devina la petite musique des bruits de bottes et des claquements des manches de pioche à l'ombre des reportages. Banlieues et régions, même combat. Camille coupa le son. Tout cela le saoulait.

Il sortit de sa poche, les photos ramassées à la ferme. Fait du hasard ou effet du destin, Madeleine, ressemblait trait pour trait à l'une des femmes figurant sur un des clichés. Avec trente ans de différence. Les mêmes yeux émeraude légèrement en amande, Madeleine entretenait moins sa chevelure rousse que sa mère. Elle lui rendait une bonne dizaine de centimètres et préférait les jeans sombres et les Dr. Martens, se plaisant à camoufler ses atouts, là où sa mère portait une robe légère qui la mettait en valeur. Camille l'observa. De ses mouvements exhalaient une sensualité dissimulée. Il remisa l'image au chaud, ne sachant trop comment aborder le sujet.

Sur l'écran, Argentan, à quelques encablures à peine. Une vidéo de surveillance de l'hôpital montrait l'arrivée d'un blessé par balle déposé nuitamment. Camille reconnut, effaré, la Mercedes dans laquelle il s'était réveillé. L'envie soudaine de fuir le saisit. Un livreur ouvrit, d'un coup, la porte. Chargé de paquets, il arborait un sourire benoît. L'amnésique se ressaisit. Il sentait la crosse rassurante dans son dos.

— Elle n'est pas là, la patronne ? questionna le gars.

Sans le quitter du regard, Camille pointa un doigt vers l'entrée de

la cuisine.

— Pas grave, vous lui direz qu'elle signera demain. Je lui dépose les colis. Je n'ai pas le temps de traîner. Chaque minute est comptée. *Ciao !*

Il propulsa quatre cartons le long du bar. Impact sourd. Le chat sauta du comptoir. Souplesse aérienne. Réception silencieuse sur ses coussinets. Il alla se réfugier vers l'escalier. Le job du type, visiblement c'était de livrer, pas d'assurer l'état des contenus. Il mit les voiles. Camille réalisa que derrière chaque inconnu se cachait un potentiel danger.

12 *Inspecteur de police. Héros de Henning Mankell.*
13 *Détective privé. Héros de Léo Malet.*

11

Partir

— Putain, tout part en quenouille dans ce pays. T'aurais dû voir ça avant. Y a de ça vingt ans, y avait encore du boulot ici, mais après Chirac, y a plus un chat. La province n'intéresse plus le gouvernement. Plus de boîte, plus d'emploi. Aujourd'hui, la région, comme on se plaît à la nommer maintenant, c'est le bordel. Tout le monde se fout de tout. Les vols se multiplient. La drogue est partout et les politiques ont tous des procès au cul. À mon époque, on se connaissait tous. On savait très vite qui était responsable de quoi. Le sanguin qu'il faut surveiller parce qu'il fout sur la tronche de son môme ou de sa femme. Celui qui pique le fioul du voisin. Ou celui qui flingue une bête à cause d'un hectare. Tout le monde gueule sur tout le monde, se renferme sur soi et pense que son voisin est favorisé. Crois-moi, je suis bien content d'avoir quitté le service.

Après cette diatribe, Jacques effectua la mise à niveau de son verre de pastis. Midi moins le quart. Il était dans les temps.

— Et voilà que maintenant, comme si c'était pas assez, t'arrives avec ta tronche d'acteur et tu ramènes tes braqueurs.

— C'est l'inverse. Ils sont passés, donc je suis là.

— Tu vois, Ronan, avant, il y aurait eu un coup de fil pour nous prévenir du grabuge. Aujourd'hui. Rien. Que dalle. Je parie que tes collègues sont justes bons à ramasser vos cadavres à la pelle.

— Disons que le métier évolue. Rien à voir avec ce que tu as connu.

L'ancien jaugea l'homme face à lui. Au moins il ne le déconsidérait pas. Lui, l'ancien de la Police rurale détestait qu'on l'appelle Garde champêtre. Mais parler, il aimait ça. Et ça lui donnait soif. Il avala une gorgée. Pour une fois qu'il avait une oreille attentive. En plus, le gars avait un peu de galon et il l'invitait à l'apéro. Avec un peu de chance, il allait pouvoir lui glisser la note du déjeuner. Figure locale, du genre incontournable et pas forcément populaire. Fort en gueule, il avait parcouru la campagne. Fonctionnaire territorial, il avait sous l'égide du Maire de l'époque protégé le domaine rural et n'avait jamais rechigné à filer un coup de main à la gendarmerie. Puis, il s'était depuis laissé aller. Un caractère de sanglier. Parfois même, il en avait l'odeur.

Depuis sa mise à la retraite, il s'était résigné à finir ses jours dans cette commune en se lamentant. Devenu trop bon client du bar, il cumulait plusieurs fonctions. Mauvais père de mauvais fils. Mauvais flic. Bagarreur aviné. Septuagénaire taciturne.

Avec une régularité de métronome, il s'échouait quotidiennement sur le zinc. Madeleine ne lui faisait pas crédit. Mais elle l'autorisait, à marée basse, à se remplir son premier verre directement derrière le bar.

— Dis-moi, minot, il serait temps de remplir la cuve à fioul. Et si t'es devenu vegan, dis-toi que le jaune, c'est à base de plantes. Certifié sans souffrance animale !

— À la sortie de l'alambic sans aucun doute. Mais à la sortie du goulot, c'est moins sûr.

Ronan fit signe à la rouquine de verser une seconde tournée.

— Merci Mado. T'es gentille aujourd'hui.

— Je note l'*aujourd'hui*. T'es un vrai gentleman, Jacques. Même devant ton invité.

Ronan contempla la rousse. Il choisit de ne pas en rajouter. Elle connaissait mieux que lui, le garde champêtre. De surcroît, elle était chez elle. Elle pouvait se permettre tous les commentaires qu'elle voulait. Lui en l'occurrence, avait besoin du retraité. Tous les moyens étaient bons pour lui délier la langue, quitte à abuser des verres.

— On ira sur les lieux après déjeuner. Faut jamais partir le ventre vide, on ne sait jamais quand on revient, dit Jacques.

Ronan acquiesça et relança la conversation :

— Dis-moi, collègue, tu connais bien tes ouailles ?

— Pour sûr ! Sans doute mieux que le curé qui déserte ses paroisses.

— Il ne manquerait pas un ou deux communiants à l'appel ?

— Genre ?

— Genre à vouloir se faire de la maille facilement. Un truc à faire briller les yeux de tous ceux qui ont envie de se dorer la pilule en une prise. Toi qui connais ton monde, tu as une idée ? Dans tes administrés, deux ou trois candidats susceptibles d'être montés sur un coup pareil ?

— Ce genre de petites frappes, ce n'est pas ce qui manque dans les bosquets. Mais vu l'envergure du vol, je pencherais plus vers des curriculums qui ont déjà tâté de la cabane. Treize millions, ça ne se dégote pas sous l'sabot d'un cheval.

— Et là, les profils se réduisent.

— Exact, mais j'en vois pas un capable d'organiser ce massacre.

— Non, participer éventuellement. Afin de donner une couleur locale, connaître les coins discrets en dehors des sentiers touristiques.

— Oublie. On a des cons. Mais pas de ce niveau.

Pendant que son interlocuteur vidait son verre, Ronan jeta un œil dans le rade. Quelques clients, sans doute des habitués. Un groupe parlait politique et tiercé, mélangeant allègrement les deux disciplines. Au fond de la salle, un homme lisait son journal en attendant d'être servi.

— Si on fait l'impasse sur les coupeurs de joints et les petits trafiquants des cités, j'en vois bien trois ou quatre à qui poser des questions ne serait pas superflu. Y font du recel. Le plus vieux a déjà été tapissé pour vol avec violence et voie de faits Ça devrait nous faciliter la tâche.

— « Me » faciliter. Désolé de vous le rappeler, mais vous êtes à la retraite, Jacques. Donc pas de « nous ».

— Oui, ça va, je sais. J'y pense tous les jours et je m'emmerde. On n'en reprendrait pas un dernier avant de manger ?

Le Breton posa son verre tandis que Madeleine avait fait jaillir une bouteille de jaune d'une étagère. Elle suivait les suppliques de ses clients et savait, en professionnelle, ne jamais leur laisser le loisir de réfléchir une fois la suggestion perpétrée. Le troisième godet rempli, le vieux sembla satisfait. La mesure était respectée.

— Plat du jour ? questionna l'ivrogne.

Avant de répondre, le capitaine scruta la salle. Dans son coin, l'homme avait saisi ses couverts. Devant lui, une belle assiette de lentilles accompagnées d'une saucisse bien appétissante.

— Tu le connais ? dit-il à voix basse.

— Non jamais vu ! Il est pas du coin. Pourquoi, tu veux le serrer pour mangeage de saucisse sans moutarde ? T'as vraiment du temps à bouiner. 14

Le Breton ne releva pas. Il trinqua de son verre vide avec son convive tout en se dirigeant vers une table libre. Par habitude, il imprima un Post-it virtuel avec le visage de l'individu. La marque sur la tempe l'intriguait. Il scanna les alentours. Le toit d'un pick-up dépassait sur le parking. Il enregistra l'information en envisageant de prendre l'immatriculation. Un contrôle ne mangeait pas de pain.

— Tu vas voir, ici, c'est la meilleure table du coin. Tu m'en diras des nouvelles, continua Jacques, s'asseyant en faisant racler sa chaise.

La discrétion n'était pas la spécialité du retraité. Il commanda un pichet de rouge pour fêter l'arrivée du gendarme dépêché en urgence, depuis Paris.

— Alors comme ça, t'as été prévôt. Tu as dû pas mal bouger.

— Partout où on avait besoin de moi. Tu t'en doutes, dès que l'on a des forces déployées en dehors du territoire, certains se découvrent un terrain de jeu.

Ronan évoqua son rapide crochet au sein des renseignements et sa période de soutien aux forces en présence. Il lâcha des bribes d'infos

sur ses balades en Allemagne, au Mali mais passa sous silence son séjour en Afghanistan.

— T'as vu plus de pays que moi. J'ai quasiment fait toute ma carrière ici. Le cul rivé dans l'Orne. Au début on prend ça comme une punition, puis on s'habitue et après, on apprécie.

— Donc tu connais parfaitement le coin. Ce qui, je n'en doute pas, va m'aider.

— Et si tu me disais ce que tu fous sur cette enquête. Ce n'est pas pour mes faits d'armes et ma carrière exceptionnelle que tu viens me tirer les vers du nez.

— Je traque une bande de malfaisants qui laisse des morts un peu partout en Europe, depuis des années. Tout porte à croire qu'il s'agit d'ex-militaires ou de soldats d'active.

Le retraité en avait toujours sous la semelle. Il faisait partie de ces anciens, toujours cramponnés à la branche. Les années coulées dans le moule à traquer les petits délits et les déviances de ses concitoyens n'avaient pas complètement érodé sa capacité de réflexion. Le vieux avait su garder des relations avec la gendarmerie. Ronan fut satisfait de son choix. Par expérience, prendre le pouls des lieux avant de se rendre sur une scène de crime était toujours payant. Et quoi de mieux qu'un pensionné avide de discussions pour cela. Ronan reprit la parole :

— Un colonel a jugé que mon expérience valait la peine d'être exploitée. Pour l'instant, j'ai les coudées franches.

— Un « Pitaine » électron libre chez la grande muette, faut que ça soit du sérieux. Tu penses vraiment que ce sont tes gros méchants qui ont fait le casse ?

— Aucun doute. Le mode opératoire est identique. Gros butin, opération de type militaire, armes lourdes et cadavres à gogo. C'est signé.

— Tu as eu raison de venir. Mange, après, je vais te présenter les collègues de la brigade. Sont un peu bougons, mais ce sont des mecs bien. Faudra voir avec eux pour trouver de quoi dormir si tu restes quelques jours avec nous. Parce que ce n'est pas *Chez Sybille* que tu vas trouver porte ouverte. J'ai bien connu sa mère à la petite. Elle ne nous portait pas dans son cœur. On est toléré ici parce qu'on paye. Le prestige de l'uniforme, ne se reflète pas dans les yeux de toutes les filles. *Je t'expliquerai,* dit-il en se taisant au passage de Madeleine.

La rousse fit le tour des tables, jonglant avec les assiettes qu'elle empilait sur son bras gauche. Durant le coup de feu du midi, elle enchaînait les kilomètres entre la salle et la cuisine. Du coin de l'œil, elle avait le loisir de surveiller ses deux nouvelles têtes. Ce Camille et l'autre aux côtés de Jacques. Le vieux était un de ses meilleurs clients, sans quoi elle l'aurait foutu dehors depuis belle lurette. Une curieuse

relation, les unissait. Entre répulsion et un je-ne-sais-quoi d'affection. Elle posa le pichet de côtes-du-rhône en fixant Jacques.

— Au frais de l'État, ça ne se refuse pas, persifla-t-elle.

Ronan perçut la tension. Le penchant de son hôte pour la boisson ne devait pas être la seule raison de l'animosité de la jeune femme. Il ne releva pas la remarque. Il remplit, comme si de rien n'était, le verre de son compagnon avant d'attaquer sa pièce de charolais saignante.

— La viande est excellente, parfaitement cuite et fondante à souhait.

Elle le remercia du compliment sans être dupe et fila débarrasser le client esseulé. Arrivée près de lui, elle marqua un temps d'arrêt. Une fraction de seconde, juste le temps d'apercevoir un cliché dans sa main. Elle reconnut immédiatement le lieu. Sensation étrange. Comment l'image de l'ancien domaine et de sa mère était-elle arrivée dans la paluche de ce type ?

— Faut que je vous parle. Mais pas tout de suite. Y a des oreilles qui traînent. Et certains pourraient se faire des idées, lui souffla-t-elle dans l'oreille.

De son index sur le rebord de l'assiette, elle désigna l'ex-garde champêtre et son vis-à-vis.

14 *Perdre son temps.*

12

Apercevoir

Jacques ne s'aperçut pas des regards furtifs que Ronan jetait au client solo. Trop occupé à finir son repas. Entrée, plat, fromages et dessert, la bedaine tendue. Il vivait pleinement ce moment. Le pousse-café allait de soi.

Voyant son client tomber de fatigue sur son café, Madeleine lui glissa une clé discrètement.

— En tout bien, tout honneur, Camille. Vous pourrez faire un break. Je mets ça sur votre note. Je dois vous parler.

Elle insista sur ce dernier point.

— J'arrive après le service. Attendez juste le bon moment. La maison poulaga vous surveille.

Le service s'étira sans heurt particulier. Madeleine plaisanta avec les turfistes. Ils ne résistèrent pas à une dernière tournée avant de repartir vaquer à leurs occupations. Elle ne broncha pas quand l'homme sortit discrètement. Elle vit le porte-clé dépasser de sa main. Il avait accepté son invitation. De son côté, Ronan suivi son mouvement de la tête.

— Tu loues encore des chambres à ce que je vois ? Tu vas donc pouvoir en trouver une pour mon collègue, claironna Jacques qui avait vu le manège.

— Non. C'est complet. Réservé à la famille. Je ne loue plus. Tu le sais bien. Pas assez rentable. Et puis payer des impôts pour que des bons à rien de ton espèce puissent dormir au chaud, ce n'est pas le genre de la maison.

— Pourtant…

— Pourtant rien du tout. Il y a de la place à la brigade. Vous n'avez qu'à le coucher dans une cellule, sauf si tes copains ont mis le grappin sur le gang qui a piqué les treize millions ou plus modestement sur les gamins qui volent des sucettes au centre commercial.

Le vieux apposa la main sur l'avant-bras de la jeune femme. Elle la retira immédiatement.

— Mado, ne t'emballe pas.

L'œil vert de la rousse tourna à l'acide.

— Madeleine, pour toi. Vous êtes tout juste bons à faire peur aux grands-mères. Les vraies incivilités, vous vous en battez l'œil. En

revanche pour venir dresser des PV, là, y a du monde. On sait tous les deux que vous êtes des incapables.

— Arrête, veux-tu ! Tu penses vraiment qu'ils tapent le carton à la brigade ?

Pour toute réponse, Madeleine jeta l'addition.

— Comme tu l'as fait jadis ? Assurément. Je ne peux pas t'interdire de mettre les pieds ici, mais j'ai le choix de louer à qui je veux. Et dans cette maison, les uniformes sont uniquement tolérés pour picoler ou manger. Le reste, je n'en veux pas.

— Mado, s'il te plaît.

Le ton monta d'un cran.

— Madeleine ! Ça fait deux fois. Ne m'oblige pas à te foutre dehors devant tout le monde.

L'aubergiste respira pour se calmer.

— Et tu vois Jacques, ton attitude ne me plaît pas. Donc tu prends ton presque collègue avec sa face de gravure de mode et son air de pas y toucher et tu décarres avant que je me mette vraiment en pétard.

Ronan paya l'addition sans broncher. L'ancêtre lui conseilla de ne pas prendre garde aux changements d'humeur de la rousse. Ils étaient fréquents et il en était souvent l'objet. Une vieille histoire.

— On n'est pas assez intimes pour que je te la raconte. Viens, faut que je te conduise sur la scène de crime. On prend ma voiture parce que pour monter là-haut, faut connaître.

— Pourquoi c'est la Savoie ?

— Nan, mais tu vas voir pourquoi certains confondent avec les Alpes mancelles. C'est haut et ça caille. À plus de quatre cents mètres d'altitude, gamin, c'est le second plus haut sommet à l'ouest de la France.

— On se tutoie ?

— T'y vois un inconvénient ? Pas moi.

À la grosse clé pendait une bille en bois portant le numéro trois. La chambre sentait l'odeur de renfermé et l'humidité. Hors de question d'ouvrir la fenêtre. La neige avait décidé d'en remettre une nouvelle couche. Assez épaisse pour frigorifier les carcasses et faire préférer la chaleur d'un foyer à une quelconque balade. Derrière les vitres Camille voyait la place où le Dodge était garé. Le gendarme en civil fit le tour du véhicule avant de monter dans le Duster gris du septuagénaire. Cette curiosité n'avait rien d'innocente. À n'en pas douter, l'autre allait passer l'immatriculation à la moulinette. Il était serein. Rien ne le reliait à cette voiture après tout.

La pièce était chichement meublée. Minimum syndical. Parquet usé, tapis sur lequel poser un pied relevait de l'aventure acarienne. Un lit, une chaise paillée, une armoire, normande bien entendu, et une

console minuscule. La porte de la penderie grinça sur ses gonds.

Le papier peint avait au moins quarante ans. Couleur passée. Défraîchi, il se décollait par endroits. Au mur, un cadre, de travers, cernait un paysage de prairie dans lequel broutait un cheval. *C'est moche.*

Il pénétra dans la salle d'eau. Une douche avec son rideau en plastique, et un lavabo. L'odeur de javel mêlée à celle du moisi lui sauta aux narines. Il ferma la porte. Aucun doute, cette piaule n'avait pas été louée depuis des lustres. Mais c'était toujours mieux que la veille. Au chaud et sans mort.

Était-ce dû à l'isolement ou la fatigue ? L'ensemble de ses ressources mentales étaient mobilisées autour d'une interrogation. Obsédante. Cette simple phrase tournait en boucle. Lancinante, elle piquait elle revenait dès qu'il arrêtait d'agir. Assommante, elle pompait son énergie et le martyrisait. *Qui suis-je ?*

Il peinait à s'habituer au prénom de Camille, en admettant que ce soit réellement le sien. *Ce qui est important est rarement urgent et ce qui est urgent rarement important* aurait déclaré, le trente-quatrième président des États-Unis d'Amérique. La pensée avait surgi, suivi d'une autre. La matrice Eisenhower. *Comment tu connais ça ? Outil d'analyse et de gestion du temps. Tu classes les tâches à faire en fonction de leur urgence et de leur importance.*

Il était subjugué par sa capacité à se remémorer certaines choses, sans pour autant avoir accès à l'essentiel. La ronde des questions reprit de plus belle et se mua en vertige. Un impératif, bloquer la sarabande ! Il tenta de faire le point. Un parking et des tueurs. Le froid et la neige. La nuit et le sang. Et une ville sans âme. *Mais qu'est-ce que je suis venu foutre ici ?*

Était-ce le repas ou le vin ? Son mal de crâne revint en force. Un bélier lui défonça les lobes. Bouffées de chaleur et perles de sueur. Il se baissa pour tourner le bouton du radiateur. La chambre se mit à se balancer dans tous les sens. L'horizon produisit des vagues. Il s'accrocha à la console pour éviter la perte d'équilibre.

L'élancement se répandit dans toute sa tête. Les nausées arrivèrent. Il se dirigea vers les toilettes. Sensation d'être en état d'ébriété. Désagréable. Il tangua. Des picotements dans les doigts, il était glacé. La chute était imminente. Il eut à peine le temps de s'accroupir devant la cuvette. Rideau.

13

Présenter

La gendarmerie présentait toutes les nuances de gris. Un modèle du genre. Toit plat et antennes dirigées vers le ciel. Un fortin ceint d'un grillage à grosses mailles, portillon verrouillé électriquement, visiophone relié au poste de garde comme partout. Même vêtue de bleu, l'armée s'adaptait comme elle pouvait aux injonctions financières et à ses obligations de présence sur les territoires. Les petites brigades ouvraient à tour de rôle. La construction sévère et carrée se posait sur un coin de verdure tondu réglementairement.

Ronan appuya sur le bouton de l'interphone sans cligner de l'œil face à la caméra. La gâchette émit un son strident signe que le portillon était ouvert. Il marcha dans les gravillons jusqu'à l'entrée. Pendu à ses basques, Jacques.

La grille était relevée, signe de l'occupation des lieux. Il attendit une seconde l'ouverture de la porte sécurisée. L'accueil empestait l'eau de javel. Sur une table basse, des cartes de visite et des dépliants. Ceux des Ministères de la Justice et de l'Intérieur et des notaires, avocats et médecins locaux. Au mur était punaisée une carte des environs. Ronan y jeta un œil pendant que Jacques secouait la main du gendarme de garde. Un minot dont c'était la première affectation. Tout frais sorti de l'école de Fontainebleau, il avait échoué en zone rurale ce qui n'était pas forcément pour lui déplaire. Issu d'une famille conservatrice et militaire, le blondinet perpétuait le prestige de l'uniforme pour la fierté de sa mère. Tous les matins, il apposait avec fierté le petit carré bleu marine orné d'un trait jaune oblique, la fameuse frite. La seconde barre arriverait bientôt, espérait-il. Derrière son comptoir d'accueil, serré dans son polo, il bombait le torse faisant ressortir la broderie *Gendarmerie*.

Ronan, avant d'être autorisé à entrer dans le saint des saints, se présenta. Le jeune gendarme, le voyant scruter le plan de la commune, lui fit le panégyrique des lieux.

— Dix-neuf communes, des zones Natura 2000 et une réserve biologique mixte. Au bas mot, dans les huit mille hectares. Et si on ajoute les forêts communales et les forêts privées, on arrive à plus de quinze mille. C'est peut-être le plus grand massif forestier de Normandie. Alors si on veut se planquer quelques jours sans être vu…

— Jessie, nous venons voir la patronne, l'interrompit Jacques en passant derrière le militaire.

Il fila entre les bureaux. Certains faisaient office de salle d'interrogatoire. Il connaissait les lieux par cœur. Il dirigea son invité vers la salle de repos.

La capitaine, ses galons horizontaux collés entre des petits seins, passa sa tête blonde dans l'encadrement de sa porte.

— Encore vous ! dit-elle en voyant l'ex-garde champêtre. Qu'est-ce vous voulez ? Avec la mort de l'agriculteur, j'ai la hiérarchie et les journalistes sur le dos. Et je ne parle même pas du braquage. Le coin devient vraiment mortel.

— Étienne n'avait sans doute pas idée du boulot qu'il allait vous donner avant de retourner son arme contre lui, Capitaine.

— Dehors, avant que je m'énerve !

— Désolé, Capitaine, pas le choix. Je suis accompagné d'un collègue. Un officier de l'OCLDI.

La blonde se rembrunit.

— Qu'est-ce qu'un membre de l'Office Central de Lutte contre la Délinquance Itinérante vient faire ici ? demanda-t-elle à Ronan en lui serrant la main.

Puis ne laissant pas à son hôte le temps de répondre, elle poursuivit :

— Désolée, j'ai rendez-vous avec le légiste, je vous vois à mon retour, dit-elle en claquant la porte de son bureau.

Jessie proposa une tournée de café à ses hôtes. Le retraité avait tendance à broder, histoire de faire durer le plaisir. Ils se mirent à discuter :

— Parle-moi un peu du coin, demanda Ronan.

— Tu veux parler de Madeleine ?

Le Breton acquiesça.

— Pour comprendre les gens d'ici, les réactions de Madeleine, faut remonter des années en arrière.

Ronan le laissa venir, prêt à étoffer sa collection de Post-it à la moindre info.

— Faut revenir à la fin des années quatre-vingt-dix, mon Capitaine. Ici, la modernité est arrivée tard. Tu es dans un coin de France reculé. Entre le passage de la deuxième DB et le braco, il n'y a pas eu grand-chose à part la fuite des jeunes et la mort des vieux. Même si nous sommes officiellement à moins de trois heures de Paris en voiture, nous sommes loin de tout. Les dernières fermes ont eu l'eau courante dans les années quatre-vingt. Et elle n'était pas forcément chaude. L'ascenseur social ne fonctionne pas… Tout ça, c'est des conneries…

L'ancien se perdait dans son discours, confus mais pas totalement faux. Ronan était patient, mais pas question de perdre du temps. Il

coupa le retraité :

— Si on gagnait une dizaine d'années. On ne va pas y passer la nuit.

— T'as raison, Pitaine. Donc cette commune s'est repliée sur elle-même. Y a que les aveugles pour reprocher aux sourds de marcher de travers.

Le Breton ne chercha pas à comprendre la métaphore.

— Autour d'ici subsistaient des haras. Pour un type qui n'avait pas de formation, le cheval assurait le boulot pour ceux inaptes aux travaux des champs ou au fonctionnariat. On reste une région agricole.

— J'ai cru le comprendre en venant.

— Même mes enfants ont foutu le camp. Ne me demande pas où, je n'en sais rien. C'est comme ça. Les jeunes s'enfuient et coupent les ponts. Y a un truc dans la région qui les fait décamper. Il n'y a que Madeleine qui est revenue. Pourtant, on ne peut pas dire que les habitants lui aient fait bon accueil.

— À qui en veut-elle ? À toi ou à eux ?

— À tout le monde, mais elle a une dent contre moi. Contre nous, en fait. Pas de père, une mère disparue quand elle était bébé. Ça forge le caractère.

Jacques était parti. Rien ne semblait pouvoir stopper sa logorrhée, il enchaîna sur le meurtre de deux gamines, Ingrid et Muriel, enlevées en Octobre 91, puis reprit sur la crise des banlieues, citant pêle-mêle Vaulx-en-Velin, Sartrouville, Vénissieux, Chanteloup-les-Vignes… et conclut sa diatribe sur le président Mitterrand.

— Tu ne deviendrais pas gauchiste avec l'âge ? questionna le Breton. Mais viens-en au fait. Parle-moi de Madeleine.

— Père inconnu, mère disparue. Je me souviens d'une tête rousse dans un couffin. Bébé, elle braillait, crevant de faim quand on l'a retrouvée dans la cuisine de la ferme familiale, à une quinzaine de bornes d'ici. Sa mère avait disparu. Le père, on n'a jamais bien su qui c'était. Sûrement un voyou de passage. On a soupçonné un viol un moment. Tu sais comment c'est la province. Tout est propice aux ragots. À la moindre occasion, la foule tranquille se mue en une méchante assemblée. Tous ceux qui étaient en dehors de la normalité ont été soupçonnés à un moment donné. Même mes fils. C'est pour dire.

— Tes fils ?

— Ben oui. Un membre de la Rurale n'est pas à l'abri des ragots. Et puisque l'un était parti faire sa vie à l'étranger et que l'autre avait préféré s'engager, certaines bonnes langues n'ont pas hésité à persifler.

Jacques s'arrêta de parler, fixant ses chaussures. Soudainement marqué par l'âge. Le poids des regrets faisait ployer ses épaules de

vieil homme. Ses rides s'épaississaient. Chacune marquée de nostalgie. Il se battait avec ses maux, sa mémoire et sans doute une maladie quelconque.

— Madeleine voue une haine farouche à tout ce qui représente l'ordre établi. Elle reproche à la gendarmerie locale de n'avoir jamais bougé un petit doigt pour retrouver sa mère. Et vu que l'autorité, c'était aussi un peu moi, ben de temps à autre, je prends une cartouche quand elle est mal lunée. Je ne peux pas lui donner tort.

— Et l'enquête, ça a donné quoi ?

— Disparition d'un adulte. Tu imagines la suite. À l'époque, on pouvait encore demander au proc', une recherche dans l'intérêt des familles. Mais étant donné qu'il n'y avait pas d'indice inquiétant, le signalement a rejoint ceux des milliers d'adultes qui s'évaporent chaque année. Pas de dépouille. Il a fallu à la majorité de Madeleine, engager une procédure judiciaire pour pouvoir régler sa succession.

L'ancien se leva et alla se resservir du café. Le jus noirâtre baignait depuis des heures dans son pot. Ronan, habitué à sa machine à expresso, fut satisfait de ne pas être convié à partager une nouvelle tasse de l'infâme breuvage.

— Après, elle a pu récupérer le restaurant et la vieille exploitation. Une ferme avec pas mal de dépendances plus ou moins en bon état. Mado s'est toujours opposée à la vendre. Que cela soit aux British, puis aux Néerlandais, elle n'a jamais accepté la moindre offre.

Jacques vida sa tasse et fait inattendu, le silence se fit. Sachant mener un interrogatoire, le Breton laissa le retraité à ses souvenirs en attendant le bon moment pour le relancer. Une curieuse relation liait ces deux-là depuis des années. Jacques n'avait jamais pu oublier cette enquête non résolue.

— Les vieux du village l'ont jetée en l'insultant quand elle était môme. L'ânerie est sans limite. Pas étonnant qu'elle haïsse la moitié des villageois qu'elle considère comme des pleutres. L'autre moitié la scrute avec pitié. Moralité, y en a qui sont interdits de séjour. J'en fais partie, quelquefois, dit l'ancien avec un soupçon de tristesse dans la voix. Je me suis pourtant attaché à la gamine. Et je crois avoir été le seul à tenter de retrouver Sybille.

— Et si on en revenait aux malfrats du coin ? reprit le Breton. Tu me parlais de sortir quelques pedigrees.

— J'ai en tête une famille. Des cousins ou des frangins. Je n'ai jamais bien su. Mais ce sont des petits bras, rien de plus.

Jacques se leva et alla parler à Jessie. Le môme fit la tête. Manifestement, transmettre des renseignements sans en avoir reçu l'ordre formel de son supérieur lui posait des soucis. Ronan tonna :

— Je suis de la maison, tu peux me sortir de ton ordi leurs antécédents et si tu as leurs lieux habituels, n'hésite pas. Ces mecs ont

leurs petites manies. Boîtes de nuit, restaurants, garagistes. Je veux savoir qui ils sont et où ils sont.

— C'est en lien avec les treize millions ? demanda le jeune pandore.

— Ça se pourrait.

Le blondinet frappa sur son clavier. L'imprimante crachait ses premiers feuillets quand la capitaine entra dans la pièce. Jessie blêmit. Priscille de Beaumont plongea sur Ronan en lui tendant une nouvelle fois la main. La poigne était ferme. Les mains douces. Les ongles faits. Une fine couche de rose apposée avec soin.

— Je peux savoir ce qu'un ex-prévôt, Breton de surcroît, vient chercher dans mes plates-bandes ?

— C'est le prévôt ou le Breton qui vous titille ? répondit-il en se fendant de son plus beau sourire. Appelez-moi Ronan, on va faire simple et on va éviter les salamalecs et les ronds de jambe inutiles.

14

Tenailler

Elle la tenaillait et lui faisait tout oublier. La faim, cette foutue sensation, lui bouffait les rêves. Comment penser à autre chose ? Un métier enrichissant et valorisant ? Des voyages écoresponsables pour sauver la planète ? Les bras d'un autre ou même d'une autre ? Le cerveau de Diane tournait en boucle. Elle avait accroché la réussite à ses partiels au rayon des espoirs envolés. Juste à côté de ses envies d'ailleurs. Le second semestre à peine entamé, sa troisième année était déjà fichue. Les rattrapages bousillés.

L'urgence était là, devant elle. Assurer sa maigre pitance. Une seule idée. Manger. Bouffer. Cela faisait déjà une bonne heure qu'elle piétinait en attendant l'ouverture des portes de l'association.

— *Jamais à l'heure.*

Mais comment leur en vouloir ? Sans eux, sa galère était encore plus malaisée. Diane avait ravalé sa superbe en passant cette porte. Elle allait devoir quémander et oublier cette marque au fer rouge sur sa fierté de jeune adulte. Comme tant d'autres. Ils étaient une bonne vingtaine à patienter. Leur nombre allait s'accroître avec le froid.

Elle priait pour récupérer un colis et espérait qu'il contiendrait quelques produits hygiéniques. Diane était une femme. En conséquence, tous les vingt-huit jours, elle affrontait un combat supplémentaire.

Sautillant d'une jambe sur l'autre, l'étudiante de cinquante kilos tout mouillés, se trémoussait, son sac vide à la main. Les pieds dans ses bottines humides, le froid perçait sa doudoune. Vert pomme, reconnaissable entre toutes. Une affaire sur Internet qu'elle commençait à regretter. Elle lui avait coûté une semaine de courses. Diane, comme pas mal de ses copines, avait renoncé à voir un toubib régulièrement. S'armer contre le froid plutôt que tomber malade. Ce choix lui avait paru être une bonne idée sur le moment.

Rien n'indiquait que la partie commune de l'immeuble, prêté gracieusement par l'office HLM, accueillait des étudiants précaires. Un rituel à heure fixe. Entre 17 et 19 heures, une porte battante découvrait une affiche en carton. Elle volait au vent indiquant les papiers à préparer. À chaque fois, la queue semblait s'allonger.

Diane avait fait le pari de subvenir à ses besoins sans dépendre

d'une famille qui se complaisait à vivoter. Elle avait revendiqué son autonomie et prit son envol. Sans soutien financier, elle s'était accrochée à ses études. Aller au-delà du baccalauréat, c'était la promesse de s'extraire de cette région. Tonton Jacques ne lui avait offert ni gîte ni couvert, mais il avait fait jouer ses rares relations. Ça lui pesait de se l'avouer, mais sans l'ancien garde champêtre, elle n'aurait pu louer cette chambre en ville. Chez l'habitant, payée par la CAF, il avait pris soin de lui trouver un logement sommaire à l'autre bout de la commune pour ne pas la croiser et attiser la colère de sa belle-sœur. La mère de Diane n'adressait plus la parole à Jacques depuis le décès de son épouse et elle en voulait à sa fille de l'avoir sollicité. D'une certaine manière, elle avait mis un point d'honneur à respecter l'autonomie souhaitée par l'étudiante qui ne s'en sortait plus.

Une voix sortit la jeune étudiante de sa bulle.

— Tu en es où ? lui demanda un jeune mec. T'as quoi cette semaine ?

— Un devoir sur table. Je t'avoue, je n'ai pas trop la tête à ça. Mais va falloir que je m'y mette.

— Je comprends. Moi, je ne crois pas que je vais pouvoir valider mon année. On me propose juste des stages non rém'. Et comme j'arrive à terme de mon crédit étudiant. J'suis grave dans le rouge. Je suis coincé. La banque ne veut pas renégocier. Je vais devoir repartir chez mes rampes. [15]

Le jouvenceau semblait vouloir lui raconter ses malheurs. La drague du pauvre. Diane se battait avec les problèmes sans avoir le courage de s'intéresser à ceux des autres.

— Je sais. C'est la merde. Et ce n'est pas près de s'arrêter, conclut-elle.

— On devrait pouvoir choper des fruits et des légumes, reprit le type.

— Manger frais à défaut d'équilibré, elles me font rire les pétasses vegan qui ont le choix.

— Manger tout court. On s'en fout du bio tant qu'on a le bidon rempli. Si tu veux, tu passes ce soir. Je te file mon 06. On fait gamelle commune avec quelques potes. Ça me ferait plaisir de te revoir.

— Les restes des petits plats préparés en barquette par papa maman ?

— C'est ça et on agrémentera de ce que l'on va trouver ici. Avec un peu de chances, on peut passer un top moment tous les deux.

L'étudiante baissa le regard. Mercredi, le jour fatidique où les réserves emportées de chez les parents ont déjà fondu comme neige au soleil. La popote commune, le tour des copains. Ils étaient dans le même état qu'elle, elle l'avait fait trop souvent. Du haut de son mètre soixante, Diane avait un reliquat de fierté. Et même si elle prenait du

poids à force de manger les cochonneries des hard-discounters et qu'elle avait du mal à suivre la fac ces derniers temps, elle mettait un point d'honneur à ne pas dépendre trop des autres. Elle refusa l'invitation. Pas envie de passer à la casserole pour une bouchée de pâtes.

Diane fixa l'acnéique un instant et décréta :

— Pas la peine de te la jouer. Je n'ai aucune envie de devenir le plat principal. En un mot, c'est non.

Il avait tenté sa chance. À chacun son urgence. À voir sa tenue noire, il devait être en section littéraire ou artistique. Pour lui, c'était perdu d'avance. L'art dans ce trou était aussi utile qu'une fourchette pour manger de la soupe.

— Pauv' meuf, tu sais pas ce que tu perds.

Sur ces mots, il se rua sur les rares étals, déchira de colère un pack de lait pour se saisir du litre réglementaire et fourra deux plaquettes de jambon sous vide dans son sac à dos. Diane picora dans les rayons. Juste assez pour ne pas crever la dalle et pour en laisser aux autres.

Avec deux baguettes coincées dans le coude, elle patienta le temps que l'on prenne son nom et que l'on contrôle son sac. *Vingt-deux ans et je fais déjà la queue dans une banque alimentaire. J'suis qu'une putain de mendiante, je suis Diane, la nécessiteuse.*

Une matrone aux traits tirés et aux cheveux teints d'une couleur improbable, virant vers le violet, régentait le lieu. Elle ne prit pas de gants quand Diane lui demanda s'il y avait des articles d'hygiène intime.

— Désolé, mais on n'a pas de tampon, ni de serviette. Peut-être une prochaine fois. On prend ce que l'on nous donne. J'insiste, tu sais, mais je suis rarement entendue.

Les problèmes menstruels chez les pauvres ne s'encombraient pas de confidence. Avant d'être femme, elles étaient nécessiteuses. La bienveillance avait ses limites. L'assistance également. Quand on quémande, on prend ce que l'on nous donne.

Diane piqua un fard. Les oreilles traînantes de l'étudiant le firent se retourner. Il lui renvoya un rictus torve. Finalement, ce n'était pas si grave. Il n'aurait sans doute pas tiré son coup. La dame versa une boîte d'œufs supplémentaire dans son *tote bag* en coton bio comme si l'apport protéiné allait lui être d'un quelconque réconfort et limiter les débordements de ses pertes.

— Chut, fit la bouche bardée d'un rouge à lèvres débordant. À la semaine prochaine.

Un clin d'œil fut appuyé. Solidarité féminine. Diane sortit rapidement. L'éclairage urbain n'était pas intelligent. Il se mit à cligner. Elle s'éloigna des immeubles pour couper par le parc, où jusqu'à l'automne, les enfants jouaient à se faire peur. Mue par l'envie

de s'oublier jusqu'à demain, elle accéléra le pas, serrant son sac à provisions. Éponger son bas-ventre devint la priorité. Avec un peu de chances, l'auberge de Madeleine serait encore ouverte. La rousse l'avait déjà dépannée. Elle allait pouvoir la taper d'une poignée de tampons. Des doigts gantés se posèrent sur son épaule. Cuir noir. Ils se fermèrent sans pour autant l'accrocher.

— Ben alors, faut pas rentrer seule comme ça.

Diane se tétanisa. Elle se dégagea de l'emprise.

— Désolé, je ne voulais pas te faire peur. Une doudoune comme la tienne, ça ne passe pas inaperçue.

Ne pas faire peur. Elle avait du mal à le croire. Il semblait se régaler de la situation. Elle mit un moment à reconnaître l'étudiant qu'elle venait d'éconduire. Insistant, il remit sa main sur l'épaule et joua avec le col de Diane.

— Remettre de l'ordre avant toute chose. Sourire, c'est facile, mais être polie, c'est apparemment au-dessus de tes moyens. Faut être aimable avec les gens. Sinon on s'attire des ennuis.

— Tu me menaces ?

— Faudrait pas que tu prennes tes désirs pour la réalité, meuf. Tu ne sais pas ce que tu manques.

Son bras entoura ses épaules. D'un geste souple, il l'accompagna, la tira à lui. Le *tote bag* chuta au sol et rendit son contenu. Une conserve roula dans l'herbe. Un mouvement ample, presque une passe de tango. Bloquée, Diane sentit son odeur. Fin de journée acide. Si une douche avait eu lieu, elle était loin. Plus elle se débattait, plus il serrait.

— T'es certaine que tu ne veux pas crier ? Dans la cité, tout le monde s'en fout. Chacun vomit sa haine et braille tout le temps. Personne ne bouge jamais une oreille. Je peux faire n'importe quoi de toi.

Il tenta le tout pour le tout. Il approcha ses lèvres. Absence de brossage de dents. Le regard du gamin avait changé. Exit le galant acnéique. Mode prédation activé. Il ne jouait plus. Il resserra son étreinte pour se frotter sur son ventre.

— Espèce de salope. Des putes dans ton genre, je me baisse et j'en ramasse tant que je veux.

Diane le toisa de toute sa hauteur.

— Espèce de connard, c'est quoi l'étape suivante ? Tu défonces les filles au GHB pour les violer ? T'es qu'une merde !

Elle lui balança son genou dans l'entrejambe. Elle rata son coup. L'autre serra son poing. La masse atteignit l'étudiante sur la tempe. Elle tituba et se retrouva à terre.

— Tu vas me payer ça.

Il se mit à la frapper du pied avant d'être décollé du sol. Une force invisible le percuta et le fit s'envoler. L'ombre le roua de coups avant

qu'il ne touche le sol. Un direct dans l'estomac suivi d'une série de crochets à la face. Ses arcades explosèrent. La victime avait changé de camp. L'agresseur était devenu un sac à viande pathétique. Diane, dans les vapes, devina deux formes. Elles s'affrontaient sans entendre ce qu'elles se disaient.

— Tu as une mère comme tout le monde. Imagine si un demeuré dans ton genre, la traitait comme ça. Ou pire, la tringlait au fond d'une cave. Par ce que c'est ça qui t'excite.

La forme prit appui sur sa jambe gauche et shoota, tel Messi tirant un penalty.

— T'es qu'une petite merde.

Son nez craqua. Un flot vermeil se déversa. Le jeune hurla de plus belle.

— Tout le monde s'en fout quand tu brailles comme un âne, dit la voix.

L'étudiant se protégea le visage. Trop tard. Il prenait des allures d'aubergine. Taille et couleur similaire.

— C'est pour toutes celles que tu as maltraitées et pour éviter que tu t'en prennes à d'autres à l'avenir. Prends ça comme un juste retour des choses, en faveur de toutes celles que tu as maltraitées, insultées ou pire.

Le sauveur de Diane se déchaîna. Ses coups redoublèrent. Lourds, sourds, écrasants. Jusqu'à ce que le gamin perde conscience. Quand Diane reprit ses esprits, l'étudiant gisait à deux mètres d'elle. Le parc était désert. Son bienfaiteur les avait abandonnés. Elle se leva, épousseta son pantalon et ramassa ses provisions. Elle quitta cet endroit maudit en courant.

15 *Parents.*

15

Fuser

La balle fusa et lui lécha la tempe. Un centimètre plus à droite et son histoire se finissait. Éclaté comme un melon trop mûr et les os broyés. Un rêve de chaos. Un face-à-face sylvicole. Des fougères coupantes, des branches griffues, des écorces rugueuses et des détonations. Une silhouette noire. Le contour d'un visage, mais pas d'œil, pas de nez. Des cadavres et des cris. À ses côtés, un corps tombe dans la boue. Le sang gicle. Il est animé d'une seule idée. Se mettre à l'abri puis riposter. Ne pas paniquer. Une arme dans sa main, la sensation de son poids. Il aligne et tire. Pour tout bruit, le couinement d'une poignée de porte. De quoi le sortir de son cauchemar. Retour sur terre imminent. En sueur. Dans une chambre. Un bruit de clenche. Il saisit son pistolet et surveilla la poignée biseautée qui bloquait la fermeture.

— Camille ? fit la voix.

Il ne répondit pas. Pas d'insistance de l'autre côté du loquet. Il tendit l'oreille et écouta les pas s'éloigner. Furtivement. Le silence prit forme et recouvrit l'étage. Sans doute, Madeleine. Tout autre qu'elle aurait forcé la porte. Il posa le Walther et jeta un œil à sa montre. La trotteuse avait continué son boulot. Le sommeil lui avait volé trois bonnes heures. Il était temps de se reprendre en main.

Ses mains. Ses phalanges rougies et enflées portaient les traces de son dernier affrontement. La peau le tirait. Il ne l'avait pas rêvé. Il avait bien tabassé une saloperie de violeur jusqu'à le laisser pour mort. Le sale goût de la rédemption dans la gorge. *Impossible de laisser faire, mais j'aurais pu le tuer.*

Il en était persuadé, sa mémoire s'allumait et s'éteignait selon son bon vouloir. Un objet étranger animé d'une conscience propre. Ses souvenirs enfouis prenaient la forme de flash-back. Des tronçons de vie déchirés. Étaient-ce des bribes d'existence ou bien des combinaisons d'informations ? Son cerveau peinait à combler le vide. La jeune fille, l'agresseur. Ce défoulement incontrôlable, libératoire. Logique pour ne pas dire vital. *Pourquoi ? Je n'en sais rien. La nécessité du moment.*

Allongé sur le dos, fixé par le cheval figé dans son cadre, il prit sa figure dans le creux de ses mains. La crainte de ne pouvoir recouvrer

la mémoire était obsédante. Il en tremblait.

Des franges de récits poussaient dans sa tête comme des mauvaises herbes. Les unes après les autres, elles donnaient naissance à des situations qu'il ne maîtrisait pas. Dans ce brouillard, comment pouvait-il être certain que chaque pensée était la sienne ? Se remémorer tournait à l'épreuve. Et il n'était pas certain d'en sortir victorieux. Son mal de crâne faisait barrage. La dissociation était un mécanisme de défense. Elle faisait disparaître de sa conscience toute pensée menaçante. Une manière brutale, sélective et inconsciente. Une question le taraudait. Une autre suivit. *Ma mémoire est-elle encore intégrée à mon cerveau ? Elle est stockée dans un endroit inaccessible entre deux synapses, je dois la récupérer.* L'amnésie traumatique le protégeait autant qu'elle le déroutait. Certes, il survivait, mais pour combien de temps ? *À en croire mes réflexes et au fait que je détrousse les morts sans état d'âme, je constate que j'ai sûrement traîné dans un truc louche.*

Après s'être sommairement douché, il quitta sa chambre et descendit dans la salle. La télé était toujours calée sur une chaîne d'infos. Cette fois c'était un trentenaire dégarni qui officiait. Veste trop courte et pantalon en tire-bouchon. Il allait et venait sur le plateau, serrant ses fiches, devant un parterre de spécialistes ou supposés tels. Son job, juste canaliser ces débatteurs professionnels et présenter les thèmes du jour : Manifestations. Vols. Insécurité. Crainte de pénuries diverses. Camille fut saisi par une certitude : il ne regardait jamais la télé auparavant.

Dehors, la nuit avait gobé l'avenue. Le Dodge trônait de tout son volume. Dans le café, les derniers verres trinquaient avant que les gosiers n'aillent se rentrer sous la couette. Tout un monde se plaisait à dégoiser. Les ancêtres des réseaux sociaux.

Un flash illumina le cerveau de Camille. Un visage anguleux, coupé à la serpe. La peau, tirée sur les pommettes, faisait ressortir des yeux d'un bleu perçant. Un filet de bave coulait entre les lèvres de cet inconnu qui le menaçait d'une arme, le forçant à rouler vite, à fuir. Une odeur de métal chaud remonta le long de ses cloisons nasales pour en exciter les capteurs. La mémoire olfactive. Il se vit au volant. Aucun doute. Ils étaient deux dans la Mercedes. L'autre se tenait le ventre. Camille vit la lumière crue d'un panneau *Hôpital* sur un carré de pelouse. Il revécut le coup de frein devant les urgences, le blessé débarqué à la va-vite… Puis tout s'estompa.

— De quel côté du flingue étais-je ? se surprit-il à dire à haute voix.

Il enfila sa veste, les doigts serrés sur la crosse du pistolet, au cas où, et sortit. Madeleine était dehors.

— Merci pour la chambre. J'ai besoin de prendre l'air. Mais, ne vous inquiétez pas, je reviens, dit-il.

Elle lui rendit un sourire timide.

— La petite clé ouvre la porte d'accès sur le côté. Pour le petit déjeuner…

Elle ne finit pas sa phrase, se rendant compte qu'il avait déjà filé.

16

Déserter

Les clients avaient déserté l'auberge. Après qu'elle eut fini de ranger les chaises, Madeleine parut hésiter entre la rage et la lassitude. Un instant fragile où la colère qu'elle portait contre ces gens ne faisait plus le poids contre la fatigue de sa journée. Elle était rincée de s'être interdite de réagir aux conneries des uns et des autres. Ne pas sauter à la gorge des révolutionnaires d'opérette et des alcoolos dévastés, l'usait. Elle verrouilla la grille, ferma les volets et rentra. Elle ne remarqua pas Diane qui déboulait à l'opposé de la place. À bout de souffle, les bronches brûlées d'avoir couru, l'étudiante marqua un temps d'arrêt pour reprendre sa respiration. Juste assez pour remarquer un homme émergeant de l'obscurité. L'étudiante était trop loin pour distinguer ses traits, mais elle le vit tracer un cercle noir barré sur l'un des volets. La silhouette portait une cagoule. Diane prit peur et fonça s'enfermer dans sa chambre.

L'établissement redevenait ce qu'il n'avait jamais cessé d'être aux yeux de Madeleine. Un cocon. À la fois un lieu de vie pareil à cette commune recroquevillée sur elle-même. La journée avait été égale aux autres. Du bon et du moins bon. L'arrivée de l'étranger l'avait sortie de cette zone de confort qu'est l'habitude. Ce changement dans sa routine n'était pas forcément synonyme de fraîcheur. Si elle se méfiait, Madeleine ressentait une attirance inexpliquée envers cet homme.

— L'attrait pour les mauvais garçons ? J'ai déjà donné. La tentation de l'inconnu ?

Il dissimulait un mystère. Il n'avait pas répondu quand elle était montée. Pour sûr, elle n'avait pas eu le courage d'ouvrir sa porte et d'exiger des explications. Quant à la photo qu'il avait sur lui. En une fraction de seconde, elle les avait reconnus. Sa ferme, sa mère. Madeleine restait partagée entre l'envie et la crainte. Il portait un secret. Elle en faisait partie.

De cet homme, elle ne voyait plus qu'une vague forme congelée sur le parking. À quoi pouvait songer Camille ? Madeleine se dit qu'elle aurait pu faire comme lui. Lâcher les corvées et aller se dégourdir les jambes. Tout abandonner pour une bouffée d'air. L'inconnu s'évapora avec les premiers flocons. La Mairie éteignit les lampadaires. La petite ville fut plongée dans le noir absolu.

D'un coup de serpillière, elle éclaboussa les pieds d'une table, sous laquelle dormait le chat. Elle se concentra et nettoya les traces gluantes des allées et venues. Le balai éloigna l'odeur persistante des vieux qu'au fond elle méprisait. *Dans quelle case mettre Jacques ? Un salaud ou un abruti ?* Le retraité avait le don de la mettre en boule. Pourtant, d'aussi loin qu'elle se rappelait, il avait toujours été dans les parages. Balourd, suspicieux, mais présent.

Elle alla vider son seau et éteignit les lumières avant de monter à l'étage avec sa caisse. Les pièces de monnaie tintèrent dans l'escalier. Si le montant de sa recette n'allait pas attirer les braqueurs du fourgon, elle savait ne pas devoir tenter le diable. Elle sécurisa ses euros. Madeleine avait besoin de cet argent pour payer ses factures. Maintenir cette affaire en activité lui coûtait autant qu'elle lui rapportait. Et le maigre salaire qu'elle se versait ne lui permettait pas de bâtir des projets d'avenir.

Loin de la ville, la forêt l'avait ramenée à son point de départ, et Écouves n'offrait aucune perspective. Une muraille d'arbres d'un côté, un vallon boueux et poisseux de l'autre, offrant une seule certitude à celui ou celle qui y était né : la soumission. Un charme maléfique. Sa mère en avait été victime. Elle avait choisi la fuite. Madeleine s'était vue liée à une famille qui n'avait jamais été la sienne. Mais elle n'était pas prête à rompre avec ses dernières attaches. *Qu'est-ce qu'une famille ignorée ?* Elle fixa l'écran fendu de son Smartphone. Isabelle ne prenait pas la peine de répondre à ses messages, une nouveauté pour celle si prompte à débattre. *Je pérore avec affection, je critique avec obstination, j'ai des avis sur tout, j'adore me chicaner mais je ne vocifère jamais. J'honore ceux qui m'écoutent,* aimait-elle répéter.

Il arrivait souvent aux deux femmes de discuter durant des heures. Les sujets étaient légers et rarement méchants. Une parenthèse de lâcher-prise pour s'extraire du quotidien.

Taper du bec est une profession de foi. Une obligation pour toute femme qui se respecte. Dire du mal, ça peut détendre comme parler de rien. Entre les murs silencieux, les remarques à l'emporte-pièce de son amie lui manquaient. Son mutisme devenait pesant pour ne pas dire inquiétant. Madeleine ne s'était pas encore résolue à appeler Claude. L'affection qu'elle portait au conjoint de son amie restait toute relative. En aucun cas débordante. L'union de ce mec mou avec Isabelle, resterait à jamais une énigme. Autant l'une avait du relief et de l'affection à revendre autant l'autre était un croisement entre une amibe et un parapluie. Apathique, atone et sans saveur. L'archétype du mec sur lequel rien n'a de prise, cent pour cent Téflon.

Dès l'ouverture de la porte de sa chambre, le greffier lui fila entre les jambes en prenant soin au passage, de se frotter contre sa cheville. La pièce était dans l'état où elle l'avait laissée. À l'abandon.

— *Et maintenant dormir…*

Depuis qu'elle avait arrêté de fumer, le sommeil était devenu une quête. Elle ne comptait plus les heures passées à le chercher entre des draps froids, à s'énerver, à se relever, à déambuler pour finir par se retrouver au petit matin, fourbue, éreintée.

Ses yeux émeraude papillonnèrent. Elle ôta son pull pour découvrir de frêles épaules. Des dizaines de taches de rousseur ornaient sa peau diaphane. Une myriade d'étoiles attendant d'exploser au premier rayon de soleil. Elles allaient devoir patienter un bout de temps. Elle passa un doigt contre sa clavicule pour faire basculer les bretelles de son soutien-gorge avant de l'ôter. Ses seins tenaient la pose, fermement. En culotte dans sa salle de bains, elle prit le temps de s'observer. Là où les mâles en rut voyaient une proie à séduire et à emballer, Madeleine ne voyait plus qu'une anatomie marquée par un vieillissement précoce. Ses fesses remplissaient son jean. Elles ne tombaient pas encore. Sa fine musculature ne relevait pas d'heures passées dans une salle de *fitness*, mais d'harassantes journées passées à trimballer des cageots, à soulever des casseroles et à replacer des tables en chêne massif. Elle ne levait pas de la fonte, mais les efforts répétés payaient. Et les allées et venues entre les clients valaient bien des heures passées sur des tapis de course.

Un brin de maquillage et une tenue plus affriolante la rendraient sexy. Mais pour quoi faire ? Pour qui ? Pas pour quelqu'un d'ici en tout cas. Sauf peut-être le chat. Il avait sauté sur le lit et la fixait, lui signifiant de venir le rejoindre au plus vite. À cette heure tardive, l'estime de soi de Madeleine frôlait le néant. Elle regarda ses mains. Ses doigts usés par les travaux témoignaient de qui elle était vraiment. Elle brossa sa crinière flamboyante et se lava les dents. Ce n'est pas parce qu'elle avait décidé de vivre seule, qu'elle devait se morfondre et se laisser aller. Peut-être aurait-elle un jour l'occasion de partager son lit avec un autre.

Elle fouilla dans ses tiroirs. Entre un collier, une bague en argent et un préservatif, elle trouva le flacon. Elle bascula l'opercule pour faire descendre un comprimé de benzodiazépine. Le remède miracle pour gommer l'anxiété. Le greffier miaula.

— Oui, je sais. Ce n'est pas forcément la meilleure idée. Tu veux quoi ? Que je me roule un joint comme avant ?

Le chat se leva et se mit à pétrir un oreiller. Satisfait, il se roula en boule et présenta ses fesses à Madeleine.

— J'ai compris le message. T'inquiète. Une moitié suffit pour oublier.

Elle le plaça sous sa langue et attendit que la couverture médicamenteuse l'enlace. Ses paupières tremblèrent. Droite dans son lit, elle attendait qu'un sommeil sans rêve vienne la saisir au son du

ronronnement du félin qui, lui, roupillait déjà.

17

Expédier

La veille, Beaumont avait expédié la conversation avec son homologue de l'OCLDI. Carrée, formelle et efficace. Des faits, des ordres et des rapports. À la suite de quoi, Jessie avait imprimé un certain nombre d'éléments du dossier. Le Breton avait passé la nuit à éplucher le contenu de la chemise, en espérant pouvoir y coller des Post-it, sous le regard satisfait du jeune gendarme qui l'hébergeait. Certes, ce dernier n'avait pas été détaché officiellement auprès de l'officier, mais il avait pu s'extraire de derrière son comptoir et avait hérité d'un coloc pour la nuit.

Mansardé, fonctionnel et propre, l'appartement de fonction qu'il occupait, bénéficiait d'une chambre et d'un canapé convertible. Son salon était devenu une zone de réflexion. Célibataire, Jessie passait le plus clair de son temps entre son ordinateur et ses livres de droit, persuadé que seul le travail l'élèverait dans la hiérarchie. Amateur de whisky, il lorgnait les bouteilles d'exceptions, mais sa solde ne lui permettait, la plupart du temps, que des rêves maltés de bas étage. Il versa deux verres d'un écossais tourbé, du 6 ans d'âge, puis partit remuer ses gamelles dans la cuisine. Ronan ne toucha pas à son verre mais jeta un œil sur les ouvrages éparpillés sur la table basse. Parmi les livres, une préparation complète au concours interne de sous-officier. Il interpella Jessie :

— Les QCM, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour améliorer ton orthographe, mais cela te permet de vérifier ton niveau de connaissance. Il va falloir te pencher sérieusement là-dessus si tu veux devenir gradé.

— Ça ne me fait pas peur. Pas plus que les épreuves physiques. Les tractions et les chutes maîtrisées, ça va le faire.

— Alors c'est quoi, ta crainte ?

— Les entretiens. Celui du jury passe encore, mais la présence d'un psychologue me colle un peu les boules.

— Sois franc, honnête et droit. Tu connais l'armée. Tu fais ce qu'on te dit de faire, comme tu dois le faire. C'est aussi simple que ça. Droiture et persévérance. Après tu déroules tranquillement ta formation pendant douze mois.

Les fusilli, *al dente*, terminées, Ronan avait répondu à l'appel du

pied du jeune militaire en lui détaillant sa manière de faire.

— Chacun procède à sa façon. J'ai besoin de visualiser. D'où ces Post-it de couleurs.

La nuit avait fini autour d'un nouveau verre de whisky. Jessie s'était livré sur ses espoirs de promotion. Ronan l'avait aiguillé et aidé à se fixer des objectifs précis. Le Breton n'était pas ici pour donner des cours, mais l'idée de transmettre lui plaisait. Le curieux binôme s'était couché très tard.

*

— Toute l'équipe avec moi. On vient de retrouver des macchabées dans une ferme non loin de la forêt domaniale d'Écouves. Jessie, tu restes là. Et si Jacques revient, tu as mon autorisation pour…

La capitaine n'eut pas à finir sa phrase. L'autre sonnait au portillon. À 7 h 30, il traînait son air débonnaire. À jeun, sous une parka quasi propre et un bonnet de ski râpé sur les oreilles, prêt à en découdre, comme autrefois.

— Y a pas à tortiller, l'ancien a encore du flair. Jessie, tu le gères et tu t'occupes de la permanence. En cas de doute ou d'urgence, tu me bipes. Les autres, vous boirez votre café plus tard. On fonce. Je ne veux pas qu'un de nos charmants administrés me saccage la scène, reprit la galonnée.

— Patron, il va vous falloir d'autres Post-it, dit Jessie en s'adressant à Ronan.

— Gendarme, jusqu'à preuve du contraire, la patronne, c'est moi et uniquement moi, reprit-elle.

— Désolé Capitaine. L'habitude. Même galons…

Les 5008 neuves étaient la preuve rutilante de la présence de la République dans ce territoire. Le son des deux tons résonna dans l'avenue principale. Une manière comme une autre de réveiller la bourgade. Les véhicules filaient à toute allure, projetant force graviers et jets de neige boueuse. Le Breton en profita pour s'imprégner de la région. Sur le siège de droite, la capitaine de Beaumont jonglait avec deux Smartphones.

— On rejoint la BDRIJ. [16] Elle est déjà sur les lieux. Va falloir jouer des coudes, si vous voulez vous faire une place, dit-elle à Ronan.

— Quelle ferme ?

— Vous avez croisé le vieux. Le connaissant, il n'a pas su tenir sa langue et vous a parlé de Sybille.

— Exact. Et ?

— Eh bien, c'est dans cette ferme, qu'il y a des années, on a retrouvé Madeleine, la patronne du bar. Il va falloir surveiller Jacques, poursuivit-elle en envoyant un SMS à Jessie.

Une dizaine de véhicules stationnait le long du mur d'enceinte. Les gendarmes se garèrent derrière une berline noire rutilante. La cour grouillait de policiers, évoluant derrière des mètres de rubalise. Les rubans colorés égayaient les lieux.

Beaumont se dirigea vers le PC de campagne. Un quadragénaire à l'air hautain, en costume-cravate et pardessus hors mode, l'attendait en essayant de ne pas se salir les mocassins.

— Le type aux godasses à pompons, c'est le proc' ? questionna Ronan.

— Non, c'est l'envoyé du préfet.

— J'avais une chance sur deux. Je souhaiterais parler au procureur. Conduisez-moi, ordonna le Breton à un sous-officier.

Deux TICP, [17] en combinaison blanche, procédaient aux actes de signalisation, le dos courbé en attendant l'arrivée de l'équipe d'intervention des techniciens en identification criminelle. Une dénomination qui claquait même si cela n'avait rien à voir avec le *Forensic US* des séries télé. Les fossés de l'Orne ne ressemblaient pas aux trottoirs de Los Angeles. À eux deux, les techniciens avaient garanti tant bien que mal l'intégrité des scènes de crime. Un gendarme s'approcha du capitaine. Un petit gars courtaud au physique de rugbyman. Le cou aussi large que la tête. Un sourire franc et simple, de ceux sur qui on peut compter en fin de soirée. Celui qui ramène les filles sans penser à poser les lèvres dessus, celui dont la présence calme les plus éméchés. Il s'adressa au sous-officier :

— C'est monsieur qui a signalé les corps. Il habite un des hameaux, à côté.

Émile Laforge, quatre-vingt-un ans, petit homme fagoté en kaki, et casquette vissée sur la tête se lança avant même que l'officier l'interroge :

— M'sieur l'agent, j'promenais le quin… [18]

— Capitaine, ça suffira.

— Il se promenait avec son fusil, ajouta le gendarme.

— Oui, bah j'ai le droit. Non ?

— On discutera de ça plus tard. Mais là n'est pas la question pour l'instant. Répétez au capitaine ce que vous m'avez dit.

Le chasseur bredouille, s'éclaircit la gorge. Il passa un gros doigt en dessous de sa casquette, se gratta, gagnant ainsi de précieuses secondes pour organiser ses idées.

— Ben, pour être franc…

Le pandore l'apostropha une nouvelle fois :

— Pourquoi en général vous mentez aux forces de l'ordre ?

— Ben non, reprit le vieux, aussi penaud que décontenancé. Ben, j'vous jure qu'non. C'est juste qu'j'ai pas l'habitude des morts, moi. Z'en avez de bonnes. C'est pas tous les jours que j'tombe sur des

macchabées.

Ronan ne se crispa pas et tâcha d'oublier la remarque inutile. Conscient d'outrepasser son rôle, il fit signe au chasseur de continuer.

— Ben donc, je promenais la chienne à la fraîche, dans le bois d'à-côté. L'aime bien se détendre les pattes et cavaler tôt le matin. Ça sent bon. En général, à part quelques bestioles, c'est désert. D'habitude, j'évite cette ferme, d'autant qui pleuvait à siaux. 19

— Pourquoi ? questionna le Breton.

— Bah, une vieille histoire. Moi, j'suis né dans l'coin. On s'connaît tous et tout le monde sait que j'ai eu des embrouilles avec le propriétaire.

— L'ancien proprio ?

— Ben oui, pas la gamine. La p'tiote, j'la connais pas vraiment. J'avais proposé au grand-père d'racheter un bout de terre pour mettre les bêtes, mais il avait la tête aussi dure que le bois. Pourtant, l'était dans l'pétrin jusqu'au cou et mon offre était honnête.

— Le patriarche est décédé, il y a des décennies, précisa le brigadier à l'attention de Ronan. Lui aussi a mal fini.

— Ouais, le père de la Sybille avait craqué tous ses sous, mais l'a jamais voulu m'vendre un lopin. Pourtant ç'aurait arrangé tout l'monde. Mais c'était une sacrée tête de con.

— On en vient à votre découverte ?

— Boudiou, la chienne c'est une sacrée chipie, elle courait partout comme une folle. J'avais du mal à la suivre. Devait y avoir comme une odeur dans l'air. Dès qu'on s'est rapproché, j'pouvais plus la tenir. Rien à faire. J'ai eu beau l'appeler, rien à faire. Elle a filé droit dans la cour et s'est mise à aboyer comme une damnée. Je l'ai suivi, M'sieur l'officier. Et là, la chienne, elle était droite comme un " i " face à la grange. Comme quand elle lève un gibier. Sauf que là, le gibier, ben, il était déjà tout raide. Quant aux autres, M'sieur l'gendarme, ben, y z'étaient dans le trou.

Après cette logorrhée rurale, les militaires laissèrent le temps au chasseur de reprendre sa respiration. Il tremblait comme une feuille. Cette découverte allait le hanter durant les derniers mois de sa vie.

— Monsieur Laforge, vous étiez seul ?

— Ben oui, c'te question. Pensez tout d'même pas que j'pars d'la maison pour me retrouver avec une bourgeoise.

— Et qu'avez-vous fait après ?

— J'ai récupéré la chienne et je suis revenu chez moi. Ma femme passait la toile, j'ai rien pu lui dire. J'ai bu un canon et j'vous ai appelé.

— Vous avez vu quelqu'un ? Quelque chose de pas habituel ? Une voiture, des gens ?

— Rien. J'ai rien vu. De toute façon, avec l'âge, j'ai la vue qui

baisse.

— Avez-vous entendu quelque chose qui sort de l'ordinaire ?

— Ben j'vous avoue, j'entends moins bien qu'avant et qu'j'habite pas tout près non plus. Même si c'est vrai qu'on a entendu pétarader hier. Mais vu qu'c'est encore la période de la chasse, avec mon épouse, on s'est dit que c'était normal.

Il redressa son visage vers le brigadier comme pour justifier la présence de son fusil. Les mains écartées et les épaules voûtées, l'octogénaire continua à voix basse :

— Y a jamais personne dans c'te bâtisse. Tout l'monde l'évite. Même les romanos veulent pas poser leurs caravanes dans la cour. C'est pour dire.

— Il serait bon de mettre tout ça par écrit, prévint le gendarme. Venez avec moi, on va prendre votre déposition. Ensuite, je vous déposerai chez vous.

Ronan abandonna Émile au gendarme local pour se focaliser sur la scène de crime. À sa grande surprise, il y avait deux types de défunts. Les uns bien sanguinolents, les autres totalement desséchés. Dans la grange, un technicien recueillait les étuis, ayant au préalable noté leurs emplacements.

Beaumont rejoignit le Breton qui photographiait les dépouilles les plus récentes, en se focalisant sur leurs tatouages.

— À première vue, nous avons affaire à des truands venus d'Europe de l'Est, dit-il à l'attention de sa consœur.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— L'iconographie est très particulière. Elle les sert autant qu'elle les trahit.

— Ces truands ont l'habitude de raconter leurs vies en les gravant sur leurs chairs. C'est bien ça ?

— Oui, c'est une manière d'imposer le respect, de se présenter et de se positionner dans une société interlope. Historiquement, il s'agit des *zeks*. [20] La mafia rouge des anciens prisonniers du goulag.

— C'est un fait notoire. Les Vory se déploient vers l'ouest.

— Toujours exact. Vous avez révisé vos fiches.

— Disons que je suis l'actu. J'ai su que la Section de Recherches avait démantelé, il y a peu, une équipe de malfaiteurs en provenance de Tchétchénie et du Caucase.

— Pour être précis, c'étaient des *smotriachis*. Des lieutenants. Ils venaient de Géorgie. Voyons ce que nous raconte celui-ci.

Ronan dégagea le col du cadavre clouté. Les icônes détournées s'offraient à celui qui savait les décrypter. Le gendarme écarta le tissu. Il commença par deux étoiles en haut du torse.

— Criminel reconnu. Il n'aurait jamais coopéré avec nous. Quant à la dague, elle signifie que le condamné a déjà tué en prison. Vous

voyez le nombre de gouttelettes de sang. Comptez-les, vous aurez ainsi le nombre de meurtres commis. La cerise sur le gâteau, ce nœud papillon à la base de son cou. Il est monté sur des bracos. Aucun doute, c'est un des gars que je cherche.

Beaumont montra la trappe.

— En revanche, pour ce qui est des autres morts, ils sont plus vieux. Je ne serais pas surprise que l'un d'eux soit celui de Sybille, la mère de Madeleine. Elle avait disparu. Sans ce carnage, on n'aurait jamais mis la main dessus. Va falloir aller leur annoncer.

— Leur ?

— Oui, Madeleine et Jacques. Il l'a cherché durant des mois jusqu'à perdre une partie de son discernement. On a tous une affaire non résolue qui traîne et qui nous colle.

— Même dans la police rurale, visiblement.

— C'est ça. Sybille, c'était son caillou dans la chaussure. À cause de ça, il lui arrive souvent de flotter au-dessus de la barre des deux grammes. Ça a beaucoup jasé à l'époque. De ce que j'ai compris, certains ont même pensé que ses fils étaient partis avec elle.

La patronne de la brigade stoppa net ses explications, les techniciens remontaient deux sacs mortuaires.

— Ça va être coton pour les identifications. Encore heureux qu'il reste des morceaux. On va donner ça à la génétique.

— Je suppose que vous n'avez trouvé aucun véhicule sur la scène.

— Non, et la neige nous complique la vie. Malgré tout, ce que l'on peut dire, c'est que les marques de l'empattement indiquent un véhicule d'un certain gabarit.

— Genre gros SUV, voire un 4x4.

— Ça se pourrait. Ou un fourgon.

— C'est ça.

— Donc rien n'est confirmé !

L'air contrarié, la blonde se pencha et s'adressa au technicien le plus proche.

— Vous me relevez ça. Je veux une correspondance dans les plus brefs délais. Vous me les croisez avec les traces autour du fourgon blindé. Et vous me fouillez le coin. Organisez une battue. Rameutez les chasseurs des environs, ces deux types ne sont pas venus pour se suicider dans ce lieu-dit paumé.

Le technicien mitrailla le sol. Après quoi, il fonça dans son Kangoo pour en extraire de quoi mouler une empreinte. Avec la boue, cela allait constituer un véritable défi.

— Par ailleurs, on relève énormément de traces dans la maison, reprit l'officier en montrant un étui placé dans un sachet de scellé. Entre ça et les empreintes, ils ne se sont pas souciés des détails. Ça vous rappelle quelque chose ? Je ne serais pas surprise qu'il s'agisse

d'une des armes qui a servi sur la scène de l'attaque.

— Calibre Otan. Si je me fie à vos notes, effectivement ça colle. Pas le genre à aller taquiner le faisan.

— Outre les traces de combat, c'est truffé d'empreintes. Il va falloir les faire coïncider avec celles de nos victimes.

— Avec un peu de chance, l'une d'entre elles correspondra à celui ou celle qui s'est volatilisé, dit Ronan.

— Ça va partir en priorité au département balistique. Les analyses vont remonter tout en haut des piles des affaires en cours.

— Elles confirmeront ou non les similarités avec celles retrouvées sur le braco. Avant même les résultats de la balistique sur ces deux-là, je vous parie un mois de solde qu'il s'agit bien de ces armes. Vous vouliez une avancée dans votre enquête, vous voilà servi.

Ronan jeta un œil autour de lui et huma l'air. Il ne faisait aucun doute qu'il était sur la bonne piste. Il n'avait jamais été aussi proche d'eux. Trop d'analogies. Avant même les résultats du labo, il le savait. Les impacts et les armes reliaient les macchabées au hold-up, tout comme les tatouages. Mais le chasseur en lui flairait bien davantage. L'harmonie était rompue par ce sentiment que les militaires de terrain acquièrent. Celui d'être observé. L'ex-prévôt aurait pu le jurer. Un homme, tapi quelque part, les regardait.

— Beaumont, vous pouvez vérifier que Jacques est toujours à la brigade ? demanda-t-il.

La militaire adressa un message à Jessie. Trente secondes plus tard, le gendarme répondit : L'ANCIEN EST PARTI QQS MIN APRÈS VOUS. Elle le montra à Ronan.

— Pourquoi voulez-vous savoir ça ?

— Parce que nous ne sommes pas seuls. Je vais faire un tour dans les bois.

Ronan passa d'une bâtisse à l'autre, nonchalamment, ne voulant pas alerter l'éventuel guetteur. Il étudia ensuite les alentours de la ferme, épiant le moindre mouvement à la lisière du bois, la plus petite tache de couleur atypique, le plus petit déplacement de branche inattendu. Il stoppa un moment pour envoyer un message à sa correspondante à Europol. Une femme qui avait accès à la plus grande base de données européenne. En quelques mots, il lui résuma la situation, lui demandant de se focaliser sur les tatouages dont il avait joint les photos. Il hésita sur la conclusion à porter à son message. Il n'est jamais facile de solliciter son ex. Pourtant, il n'avait pas le choix. Ronan l'avait quittée sans explication, ni regret. Il opta pour une simple signature. Sans fanfreluche, misant davantage sur le professionnalisme que sur l'émoi.

16 *Brigade Départementale de Renseignements et d'Investigations Judiciaires.*
17 *Techniciens en Identification Criminelle de Proximité.*

18 *Chien.*
19 *À Seaux.*
20 *Détenu, prisonnier.*

18

Écraser

— *Foutu matin. Encore un petit moment.*

Le nez écrasé dans son oreiller, Madeleine était déjà à la bourre. Le chat miaula une nouvelle fois devant la porte. L'appel de la croquette, le moment de la libération.

Le somnifère avait fait effet. Sans doute trop. Elle souleva deux fois sa tête avant de s'étirer, se redressa dans son lit et mit la radio. *Pour traverser la crise, la nation doit se serrer les coudes et accepter des sacrifices,* déclarait la Première ministre. Rien de neuf pour Madeleine. Ses factures allaient gonfler et ses charges boursoufler. Mais, cerise financière sur la tartelette, elle allait voir défiler les gens au comptoir. L'épisode neigeux n'allait pas effacer le réchauffement climatique. D'aucuns allaient ressortir des proverbes moisis. *Février trop doux, printemps en courroux.* Sortant de sa salle de bains, elle entendit son téléphone sonner et décrocha :

— Madeleine. C'est Claude. Isabelle est morte.

Le couperet. Elle prit conscience des mots que le fraîchement veuf prononçait.

— C'est ce fichu virus.

Il renifla bruyamment.

— En plus, ils ne veulent pas me laisser la voir. Je me suis fait jeter par un gendarme. Entre le virus et la police, tout le monde est sur le pied de guerre là-bas. Je ne sais pas quoi faire. Les enfants, je ne sais pas comment leur annoncer.

En trois phrases il avait vidé son sac et raccroché. Entre un appel à l'aide et un profond désarroi, le veuf avait tout donné. Assis sur son cul, la queue fouettant le parquet, la face inclinée, le chat considéra Madeleine. La porte n'était toujours pas ouverte. Il hésita entre brailler et grimper sur le lit. Madeleine fut prise d'une forte envie de pleurer. Qu'y avait-il de pire que de perdre une amie ? Le chat se désintéressa de sa maîtresse qui enfila un pull, une veste, une paire de bottes et un bonnet. Ce dernier lui évita la brosse à cheveux. Elle sauta dans sa voiture sans même penser à mettre un mot sur la devanture. De toute manière, *Ragot Courtoisie*, l'émission favorite des bigotes locales allait faire passer le mot : *Chez Sybille* était fermé. Elle pensa à Camille. Il n'était pas rentré de la nuit. Il allait devoir se faire beurrer la tartine

ailleurs. De toute manière, il avait les clés.

Si elle n'avait pas l'énergie pour s'occuper de Claude et prendre les enfants en charge, elle était suffisamment inquiète pour ne pas lui laisser le loisir de faire une connerie, et par là même, offrir aux gamins une vie de placement. Elle avait donné. Elle fonça à la gendarmerie. Devant la grille, ambiance foire à la saucisse révolutionnaire. Chacun voulait la tête de Marie-Antoinette, à défaut, celle d'un gendarme. Sans-culottes et grognards de pacotille faisaient déjà front, malgré l'heure.

Joseph, gratte-papier ambitieux de 23 ans, travaillait pour l'hebdo régional. Toujours au plus près de l'action, il tapait du pied pour se réchauffer quand une femme, dont les cheveux roux dépassaient d'un bonnet, surgit devant lui.

— Bonjour Madame, je peux vous poser quelques questions ?

— Tu rigoles ou quoi. Tout ce bastringue, ce n'est pas mon problème.

— Vous avez tort. Cela concerne tout le monde. Vous avez écouté la ministre ce matin. Elle vient de déchaîner les passions. Vous ne voulez pas vous exprimer, exposer votre point de vue ?

— Non, j'en ai rien à taper de tout ce cirque.

— Mais ça flambe de partout. Chaque prétexte est bon pour foutre le feu. Les gendarmes mobiles ont déjà été dépêchés pour soutenir les pompiers à la préfecture. Alençon est en flammes.

Madeleine le fixa.

— Ah, faut sans doute être très en colère pour manifester avant 9 heures du matin.

— Vous êtes certaine de ne pas vouloir répondre à mes questions ?

— Je veux juste passer.

— Impossible de franchir les grilles. Les agriculteurs sont en colère. Un des leurs vient d'abattre son cheptel avant de retourner son arme contre lui. Ce n'est pas le premier mort et ce n'est certainement pas le dernier. Et vous alors, vous faites quoi ici ?

Elle ne prit pas la peine de lui répondre. Elle appuya sur le bouton de l'interphone.

— Bonjour, faut que je vous parle d'urgence.

— Ce n'est pas le moment Madame. Je ne peux pas vous ouvrir.

— Je suis Madeleine, de l'auberge.

— J'arrive.

La gâchette du portillon ne provoqua aucun bruit. La foule poussait la jeune femme contre les grilles. Derrière elle, ça criait de plus en plus. À défaut de brioche, la foule réclamait d'être entendue. Jessie sortit avec deux collègues. Les cris redoublèrent. Les insultes rebondirent sur les casques anti-émeutes. Boucliers arrimés sur l'avant-bras et Flash-Ball aux poings, ils firent entrer la bistrotière. Le

jeune gendarme retira son harnachement et servit deux verres d'eau.

— Madeleine, vous tombez bien. J'allais passer vous voir.

La rousse fixa le jeune gendarme.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ? À cause de Claude ?

— Claude ? Non, il s'agit de votre exploitation. Nous avons un souci.

— Un problème ?

— Oui, on peut appeler ça comme ça.

— De quelle sorte ? Ça fait des années que je n'y ai plus mis les pieds. Qu'avez-vous trouvé ?

— Je ne peux pas vous en parler. Je n'ai pas le droit. On va attendre le retour des officiers, ils souhaitent s'entretenir avec vous.

— Plus grave que la masse populaire révolutionnaire ?

— Suffisamment sérieux en tout cas pour que l'on requière votre présence. Mais là, ce n'est pas le bon moment.

Madeleine tenta de se lever. Jessie l'arrêta.

— Pas la peine de tenter de sortir, on ne peut pas. Depuis tôt ce matin, les accès sont compliqués. Il y a une bonne cinquantaine d'agriculteurs à manifester dans le coin en soutien envers leur collègue décédé. Ils ont déjà saccagé la mairie et répandu des tonnes de lait. Les collègues qui contrôlaient les voitures à l'entrée de la commune ont été obligés de se replier. Certains conducteurs de tracteurs ont tenté de percuter nos véhicules. On attend des renforts.

— Et on fait quoi en attendant, Jessie ?

— Ben on attend. Enfin, vous attendez. Nous, on fait ce que l'on nous a demandé. On met un nom sur ceux qui braillent.

Madeleine se cala dans le fauteuil.

— Ça me semble sérieux.

— Affirmatif, Madame. Cette fois, la colère est dirigée contre les nouvelles réformes du gouvernement. Comme d'habitude, on est en première ligne. Le décès d'Étienne a été la goutte d'eau dans la région. Mais c'est partout pareil. Dans le Gers, trois personnes ont été arrêtées. Ça fait boule de neige. C'est tout le pays qui part en vrille. Et si j'en crois les télégrammes, ce n'est pas mieux en banlieue.

— Jessie, je me fous des bouseux. Pour ma ferme, que se passe-t-il ?

— Un truc pas joli, joli. J'ignore quoi précisément.

La radio de la gendarmerie crachotait les dernières nouvelles : Ballots de paille en travers de la nationale ; tracteurs bloquant les points d'accès ; attroupements débordant les forces de l'ordre ; incendies de voitures et blocage des accès des centres de distribution des supermarchés et des raffineries. Ce petit matin de février tournait au vinaigre.

À l'extérieur, les jets de pierre et les huées s'intensifiaient. Les

cailloux tonnaient sur les volets. Jessie pria pour que la grille contienne les assauts.

— Mais, vous n'allez pas pouvoir attendre indéfiniment le retour du capitaine, annonça le gendarme. Je vais devoir vous extraire et vous raccompagner avant que la situation devienne impossible. On vous convoquera.

— Rien à foutre. Tu me dis qu'il y a un gros problème chez moi et tu me fous dehors ? Tu te fiches de moi ?

— Je ne peux rien dire. Les ordres.

Elle se leva en reversant sa chaise. Son verre tomba et éclata sur le sol. Madeleine éleva la voix. Dans une bordée de jurons, le stress accumulé jaillit.

— Putain de pays ! Tu te les mets au cul, tes ordres. Tu vas la cracher ta Valda espèce de petit con ? Tu en as trop dit pour en rester là. De mon côté, je viens te prévenir que le mari de mon amie décédée part en vrille, et tu me sers une salade en me fichant à la porte. Y a que des sans-couilles et des alcooliques dans ce bastringue pourri ? Y a quoi chez moi ? Qu'est-ce qu'elle a ma ferme ?

Le militaire essaya de calmer sa visiteuse. Il lui prit la main et lui parla aussi doucement que possible. Un objectif, diminuer ses pensées négatives grâce à une respiration profonde. Mais ce qu'il avait lu dans un manuel, restait purement théorique. Madeleine n'était plus qu'un bipède soumis à des réactions basiques, incapable de déchiffrer l'expression du visage qui lui faisait face, incapable de raisonner. Les frustrations accumulées depuis des mois, ajoutées à l'énervement de ces dernières heures, éclatèrent. Elle était un simple cerveau doté d'un noyau primitif à l'agressivité disproportionnée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est ce vieux con de Jacques qui s'est pendu ? Ou, il y a un de ces enfoirés qui y a mis le feu ? Tu vas te décider à lâcher le morceau ?

Le militaire relâcha son étreinte. Il est des réponses implicites où le corps parle avant la bouche. Les procédures n'ont rien d'humaines. Elles sont écrites par des types apeurés qui ont besoin d'être rassurés. Il faut savoir s'en affranchir.

— Je ne pense pas que vous ayez été abandonnée, Madeleine.

Madeleine le gifla avant de lui asséner une série de coups de poing, amortis par son gilet. Il se mit à table et raconta une partie de l'histoire. Le peu qu'il en savait. Elle s'effondra. Il la prit contre lui et lui caressa les cheveux.

Dehors, la grille d'enceinte céda sous les coups de butoirs d'un maraîcher hystérique. Les hourras de ses camarades vibrèrent à l'unisson. La masse avança de plusieurs mètres, se coulant dans le passage. Le bloc gris en béton leur faisait face. Ils allaient le prendre d'assaut.

19

Distinguer

Derrière le rideau de coton de la fenêtre de la cuisine, il distingua l'œil torve de la voisine, dégoulinant de mépris. Jacques devint furieux. Supporter cette espionne de proximité était au-dessus de ses forces. Fervente délatrice, elle avait clamé son contentement à voir la maréchaussée débarquer sous ses fenêtres. Mais c'était il y a trente-cinq ans. Depuis, la traîtresse en blouse et pantoufles prenait plaisir à persifler. L'ex-garde champêtre restait depuis sa cible favorite.

— Vieille salope. T'es encore là à me surveiller. T'es toujours la première à brailler, mais quand il faut se bouger la couenne pour aller défendre le point d'indice ou la revalorisation de ta pension, tu restes au chaud. Tu préfères que ce soit les autres qui turbinent et manifestent, hurla-t-il en dressant son majeur vers la vieille bique.

À peine calmé par la bordée d'injures qu'il venait de balancer, le retraité se servit à boire. Deux tiers de pastis, un tiers d'eau. Le cocktail des naufragés du comptoir. Ce n'était pas son premier godet. Chaque bouteille vidée le rapprochait de ses disparus. Il trinqua à la solitude, avala son verre cul sec et rota. L'air se drapa d'un parfum d'anis, de réglisse, de régurgitation. Il se mit à parler tout seul, à voix haute. Comme d'habitude, quand il buvait. Trop.

— Allez tous vous faire foutre ! Pas un de vous ne m'a cru. Et maintenant que le corps de Sybille refait surface, vous me foutez à la porte. Je le savais qu'elle n'avait pas mis les voiles.

Il fixa la photo au-dessus du buffet. Une relique usée d'avoir été trop regardée. Attaquée par le moisi, une femme serrait les mains de deux garçonnets semblables en tous points. Des couleurs passées dans un cadre vermoulu. Les mômes avaient une dizaine d'années. Tous les deux grands pour leur âge, ils avaient le cheveu noir, coiffés de la même manière. Ils portaient des habits similaires, shorts et polos. Une fantaisie de leur génitrice. Elle voyait en eux, une parcelle d'humanité. Mais les jumeaux arboraient un regard particulier. Un air aussi mauvais l'un que l'autre. D'aussi loin qu'il se souvînt, pas un individu, mâle ou femelle, n'avait su soutenir ces prunelles.

— Vous m'avez laissé tout seul. J'aurais dû m'en douter. Rien de bon ne pouvait sortir de ton ventre. T'es morte ! Tu t'es enfuie. Tu m'as laissé avec tes deux niards qui se sont barrés dès qu'ils ont pu

après avoir fait les quatre cents coups.

Jacques se resservit un verre, en renversa la moitié sur le canapé et continua à soliloquer.

— Tes deux petits merdeux ont été renvoyés de l'école, mais ça, tu le sais déjà. Tu étais encore là. Ils avaient tabassé des gamins de la commune, juste pour le plaisir. Et c'est moi qui ai pris la plainte des parents. Tu te rends compte.

Son godet vide tombant de sa main molle lui arracha un juron. Le ressentiment d'un père vis-à-vis de ses enfants.

— Je suis certain qu'ils ont tué les chats de la salope d'en face. Depuis, elle me fait la misère. Fils de flic rural et graines de vaurien. Il fallait que ça me tombe dessus. Vous n'êtes que des lâches.

Mauvais génie, le fantôme de sa femme sortit de la bouteille. Il jura et se leva pour prendre la photo.

— Toi, tu t'en fous de là où tu es.

Jacques se frotta le visage et essaya d'y voir plus clair. On ne peut être réellement déçu que par ceux que l'on aime.

La nouvelle tournait en boucle dans un coin de sa tête. Elle faisait des ellipses de plus en plus larges et chassait toute autre idée.

— Petit Jessie, tu me payeras ça. Tu avais ma confiance, le bleu, mais tu me l'as mise profond. Tu obéis, et tu as oublié le respect dû aux aînés. Au diable Le Breton. À chacun sa merde et son enquête.

Ce qu'il avait entendu avant d'être expulsé de la gendarmerie lui avait suffi.

— La ferme, deux trépassés qui datent parmi lesquels, une femme. Pas besoin d'être grand clair. C'est Sybille et un autre. Reste à savoir qui…

Il avait marché dessus des mois durant sans trouver cette cache dans la grange. Plus que la déception, il s'agissait de remords, de culpabilité.

— Sybille. Tu es revenue. En fait, tu as toujours été là. C'est de ma faute.

Sa bouche devint pâteuse. Il scruta l'armoire. Derrière le chêne ouvragé, des années de papiers entassés, triés avec soin. Ouvrir cette porte, c'était replonger. Pourtant, il en était certain, la solution était à portée de main.

— J'ai eu tort de renoncer.

Entre les brumes, des bribes de souvenirs l'assaillirent. Longtemps, il avait représenté l'autorité. Sauf pour François et Vincent. Des prénoms presque sortis d'un film de Sautet. Ses deux fils étaient des têtes brûlées. Souvent rivaux, rarement complices, les jumeaux s'affrontaient pour le titre d'emmerdeur suprême.

Plus costauds que leurs camarades, dès le banc de l'école primaire, ils avaient développé une propension à faire souffrir autrui. Les deux

brutes avaient grandi dans l'agressivité et élevé la méchanceté à un niveau rarement atteint. Un style barbare qui leur était propre. Redoutés par les instituteurs, les animaux de compagnie du quartier, les voisins âgés et les enfants, leur méchanceté était sans limite. Passant des culottes courtes aux jeans, des remontrances maternelles aux baffes paternelles, François et Vincent avaient passé la puberté en évitant la justice, grâce aux interventions de Jacques. Adultes, ils ne s'étaient pas calmés. Ils avaient écumé la région de leurs frasques jusqu'à ce 14 juillet 91 sous les trente-cinq degrés de la campagne ornaise. La température avait enflammé les esprits. Les litres de bière éclusés également.

Les pompiers et les employés communaux avaient déroulé des guirlandes sur la place. La façade de l'établissement était close. L'orchestre municipal massacrait les titres du Top 50 sur une estrade. Jeunes et vieux tournaient en rond, se secouaient. Cadence et oscillations au son du clavier, de la grosse caisse et des cuivres. Un terrain de chasse idéal pour la paire qui avait emprunté la 405 familiale.

— Saloperie de fête nationale. Je ne peux plus voir ces défilés en peinture.

Il avait à peine deviné ce qui s'était passé. Imaginé était davantage le terme. Sans aveu, sans témoin, le vieux avait préféré la soif. Il se retint de picoler à nouveau et se repassa le film qu'il avait en tête.

Sybille venait d'avoir vingt ans. Un âge à célébrer, à virevolter sans cesse. L'enfance derrière, l'avenir droit devant entre les fleurs et l'éclat des boules à facettes. En ce jour de fête nationale, bracelets rouge sang aux poignets assortis aux boucles d'oreilles, tee-shirt et robe à bretelles, elle dansait. Ses jambes fines attiraient les regards, parmi lesquels, celui d'une gamine. Perchée sur les épaules de son père, Isabelle piaffait de joie.

Ni l'une ni l'autre ne se doutaient qu'elles allaient être liées.

Jacques ne le sut jamais, mais la petite Isabelle pouffa en voyant la culotte de la jeune femme révélée par un souffle de vent chaud. Cette vision attisa les frangins. Elle leur tournait autour. Reniflant la victime en puissance, l'insouciance à faucher. L'orchestre se mit à massacrer *Wind of change*. Il est des moments où il faut avouer, se raisonner et accepter que singer un artiste c'est parfois se ridiculiser. Le chanteur, garagiste dans le civil, s'avoua vaincu. Il changea de registre et revint à ses airs coutumiers, repris en chœur par la foule avinée et joyeuse.

Vincent et François, tendance grunge, jeans déchirés, vieilles baskets et chemises à carreaux, encerclèrent leur victime. Impossible de distinguer l'un de l'autre. Les animaux avaient détecté leur proie. Tirage à pile ou face. Pièce de dix francs. Pour le prix d'une bière, le gagnant, une grimace affichée, l'instinct de prédateur poussé à son

paroxysme, considéra la danseuse pour évaluer la situation. Il approcha lentement, restant à couvert pour gagner du terrain, puis lui offrit un verre. Puis un second. Sybille ne cessa pas de se déhancher. On s'intéressait à elle. Un garçon un peu plus âgé que ceux qu'elle repoussait. Les frangins traînaient une réputation de *bad boy*. Grisée par l'idée de la transgression, elle ne se rendit compte de rien. Persuadée que si elle ne disait pas oui, cela était considéré comme un non, elle eut tort de ne pas repousser les avances, de plus en plus grossières. La soirée s'enchaîna. Le butin mené jusqu'aux sièges de la Peugeot. Cette fois, Sybille se refusa. Elle le dit, puis le cria. Personne ne l'entendit.

Au petit matin, la voiture sentait la sueur et le vomi. François ne trahit pas Vincent, à moins que ce ne soit le contraire.

Jacques se mit à parler à la photographie :

— Putain de 15 juillet. Je me souviens de cette journée. François, vociférait comme un veau. Vincent aussi. J'ai dû me taper le nettoyage de la voiture. Comme d'habitude, l'un et l'autre se rejetaient la faute. Impossible de savoir lequel des deux avait déconné. Puis, François s'est engagé.

Il marqua une pause dans ses souvenirs.

— Quatre jours après, c'était le début de la guerre en Yougoslavie. Une putain de guerre à notre porte. Tu te rappelles ? Tout le monde semblait s'en foutre. Sauf toi qui craignais pour ton fils adoré. Il voulait se frotter au danger. Il a été servi. C'est au moment où il est revenu de permission que j'ai su qu'il aimait être au front. Je m'en souviens comme si c'était hier. Nous étions à l'hôpital quand il t'a annoncé la nouvelle. Quant à toi, tu te battais. Cancer. Incurable.

Son nez coula. Jacques nettoya sa morve du revers de sa manche. La bordure de l'œil rouge drainée par la fatigue et l'alcool.

— Quant à l'autre, Vincent, il a préféré se sauver à Marseille. Il n'a plus jamais donné de nouvelle. Tu parles de fils prodiges. Vincent, je l'ai suivi partout. J'ai perdu sa trace en Espagne. Des semaines durant, je me suis traîné sur les routes, entre Barcelone et Almería. Des semaines pour rien. Mis à part, cramer les derniers moments où j'aurais pu être à tes côtés. Tu parles d'un flic d'opérette. Même pas foutu de mettre la main sur ses gosses. Ils ont bien raison de se moquer de la Rurale.

Le retraité examina à nouveau la photo. Son index effleura le visage de son épouse.

— La dernière piste s'ouvrait sur le Maroc. J'ai même pensé qu'il était parti avec Sybille. Ben non. Rien. Pas la moindre trace. Ils se sont tous barrés à quelques mois d'intervalles. Je ne peux pas leur en vouloir. Vivre dans ce bled, c'est mourir de son vivant.

Une certitude frappa Jacques. On négocie avec son passé et on n'en

garde que des bribes. Comme avait dit un présentateur radio, *la nostalgie, c'était de la peur présentable*. Il ne se souvenait plus de son nom. Le vieux réhabilitait son passé, gommait ses erreurs pour ne garder que la crainte de revivre ses échecs.

— Tu as été moins lâche que moi. Tu as une excuse que tous ces cons n'ont pas remise en question. Ta mort, leur a claqué le bec. Alors que moi, quand je suis revenu d'Espagne, ils m'ont reproché non seulement de ne pas avoir été là pour t'accompagner au crématorium, mais surtout de n'avoir pas su boucler la disparition de Sybille. Pas un de ses abrutis n'a jugé bon de penser qu'elle pouvait faire partie de ces quarante mille personnes qui s'évaporent chaque année. Tous ces bien-pensants gratteurs de bénitier, se sont toujours bien fichus du sort de tes gamins. Ils étaient même heureux qu'ils aient fichu le camp.

Dans un coin du cimetière, une minuscule dalle recouvrait une urne. Poussière et araignées. Jamais nettoyée. Sa femme était là-dessous. L'ancien de la Rurale n'avait jamais su trouver la force de s'y rendre. Pour y faire quoi ? Y pleurer ? Se draper dans une commémoration vaseuse ? Se rouler par terre en hurlant ?

Il se leva et alla à l'armoire. Le pas était maladroit. Il chaloupa avant de s'accrocher à la poignée. Il était temps de l'ouvrir.

20

Faire

— Faire front. Ton baptême du feu. Elle en a de bonnes la Pitaine.

Jessie entendit la première déflagration. La boule au ventre. Il inspecta les volets. Aucun trou. La bonne idée d'un des agriculteurs pour sortir du lot le tétanisa. Une seconde explosion survint alors qu'il entrait dans l'accueil. Le volet fut secoué. Les gonds travaillèrent. Le canon effaroucheur à gaz n'agissait pas que sur les oiseaux. La détonation était plus vraie que nature. Il y eut deux coups de semonce. Le système s'avérait efficace sur les pigeons. Grande nouveauté, il l'était aussi sur les bleus. La brigade s'équipa en un clin d'œil en priant pour que les fantaisies agricoles se limitent aux pétards. Beaumont appela la brigade, à ce moment précis. Jessie lui résuma la situation.

— Vous vous préparez à toute éventualité. On rapplique dare-dare. Vous avez évacué les civils ?

— Oui, Madeleine est repartie avant que ça ne dégénère.

— Merde. Bon, pas grave. On gérera ça plus tard.

Le commentaire de l'officier avait été concis. Le jeune gendarme crevait de trouille. Il s'était enrôlé sous le drapeau pour faire régner l'ordre, et il se retrouvait à se ramasser des caillasses dans la tronche, lancées par ce peuple qu'il avait voulu protéger. À la vitesse où la foule enflait, les pétards allaient être remplacés par les fusils de chasse.

— Comment faire comprendre à ces gugusses que l'on est dans le même bateau ? On vit ici, tout comme eux. Ils sont cons ou quoi ? se lamenta Jessie.

— Y a rien à faire, surtout pas juger, le rassura le seul sous-officier présent. Notre rôle se limite à canaliser la foule, limiter la casse, les empêcher d'entrer et surtout ne pas répliquer tant qu'on n'a pas reçu l'ordre. Tu gardes ton calme. On va se prendre quelques cailloux, sûrement un pétard ou deux. Avec un peu de chance, dès qu'ils vont voir débouler un escadron de gendarmerie mobile au cul d'un VBRG, [21] ça va les calmer. Le véhicule blindé de la gendarmerie fait toujours son petit effet.

— Mais tu as vu le monde dehors ? Ils vont nous bouffer tout cru.

Le jeune militaire présentait les signes avant-coureurs de la panique. La gorge serrée. À deux doigts de la nausée, il transpirait

comme jamais et ne contrôlait pas ses premiers tremblements.

— Ne te bile pas, gamin ! Tu n'es pas dans les Trois petits cochons. Ce n'est pas la bousculade. Il va se passer du temps avant qu'ils viennent souffler notre maison.

— Tu en as de bonnes. La moitié de la brigade est à la ferme. L'autre est dispersée sur les ronds-points et les derniers ratissent autour du fourgon.

— Tu ne trouves pas que trois moitiés ça commence à faire beaucoup ?

— Hein ?

— Respire. Laisse passer. C'est normal. Tu es en train de produire une bonne dose d'adrénaline. Tu verras à l'arrivée du VBRG, tout va changer. Avec un peu de chance, on va avoir droit à un Arive tout neuf. Non seulement, il peut dégager la route avec sa lame avant, mais quand ils verront les dix collègues sortir du ventre de la bête, ça va les rendre tout chose. Faut juste patienter au chaud.

— Tu y crois vraiment à notre mission de maîtrise du maintien de l'ordre ?

— Y a intérêt. Tu avais un doute sur ton habilitation de lanceur de balle de défense ? Ben, c'est le moment de démontrer que tu es préparé. Les entraînements et les formations, c'est à ça que ça sert. On arme, on vise et on ne tire qu'en cas d'extrême nécessité et exclusivement sur ordre, sauf en cas de légitime défense. Donc pas de panique. Respire mon Jessie.

Son collègue serra la jugulaire de son casque. Rompu à l'exercice, ce n'était pas le premier affrontement auquel il faisait face. Ses traits lui donnaient une dizaine d'années de plus que son âge. Pourtant, l'inquiétude se lisait sur son visage. Il garda la visière levée et passa à Jessie un LBD tout droit sorti de l'armurerie. La radio cracha l'information tant attendue.

— Une unité vient en appui. Elle sera sur objectif dans une demi-heure. D'ici là, vous nous tenez informés si la situation évolue. Personne ne sort. Vous évitez les contacts avec les civils.

— Tu vas voir. À la première lacrymo, ça va s'éclaircir.

Pas franchement convaincu, Jessie surveilla la mêlée. Les tracteurs encerclaient la gendarmerie. On allait rejouer l'assaut de Fort Alamo.

Foulards sur le visage, les hommes, accompagnés de quelques femmes, hurlèrent. La mort d'Étienne hantait et surchauffait les esprits. L'agriculteur était apprécié. Les banderoles fleurirent : *Sans fermier, pas de futur ! ; Tout est bon dans le cochon sauf le prix ; C'est Étienne qu'on a saigné !*

La prise de la Bastille ornaise allait sans doute devoir attendre. Jessie reprit son souffle en priant pour que le calme revienne. Trois meneurs, autoproclamés représentants des cultivateurs et des éleveurs,

palabrèrent avec la presse. La sérénité, le temps d'un enregistrement. Banderoles au vent, haut-parleurs brailleurs, inscriptions bigarrées sur les pancartes, c'était à celui qui affichait devant les caméras sa plus belle épitaphe : *Qui sème la misère récolte la colère ; Vivre pour nourrir.*

Les signes d'un ras-le-bol généralisé sur lesquels le gendarme lisait la poésie d'un peuple au bord de la rupture.

Chaque porte-parole, organisations syndicales en pointe, y allait de ses doléances. Écharpes nouées autour du cou, ils s'exprimaient sur leurs conditions de vie. Ils s'accordaient sur un discours visant à protéger leur rémunération. Une réclamation sur le prix du lait toujours payé trop bas, celui du porc et du kilo de vache. Un second se fendit d'une dénonciation des conditions de travail imposées par l'Europe. Tous s'accordèrent sur un reproche unanime fait à un ministre sourd et dédaigneux. Les journalistes prenaient des notes. Presse écrite dans le fond. Radio et télévision à la première place, micros tendus pour capter la clameur. Les cadreurs alternaient panoramiques et gros plans : la masse pour en minimiser l'importance, les visages pour fixer la colère.

Dans la foule, un brouhaha se leva. Un homme était pris à partie. À trop flirter avec la rupture, la bousculade éclata. Échanges de gifles, de poings. Crochet du droit, bras fléchi. L'uppercut fut porté de bas en haut pour finir dans l'estomac d'une silhouette que le gendarme blond reconnut immédiatement.

— Mais qu'est-ce que le vieux fait ici ? hurla-t-il à l'oreille de son collègue.

— Qui ça ?

— Ben, Jacques. Il se fait démonter.

— Il a bien choisi son moment pour sa seconde visite.

— Il va y rester ce con. Faut qu'il soit suicidaire.

— Ou très bourré. Et étant donné l'heure…

L'attroupement avait fait se tourner les caméras vers la rixe. Un des syndiqués coupa l'interview et se jeta dans la foule, écartant les enragés qui allaient lyncher le retraité.

— Servir et protéger. Tu te rappelles ? Il faut dégager le vieux avant qu'il se fasse massacrer, dit un gendarme à Jessie.

— Pas la peine, on nous le livre dans moins de trente secondes.

Pris d'un élan de générosité et surtout ne voulant pas endosser la responsabilité d'une lapidation en bonne et due forme, sous les caméras, un des leaders fit corps avec la victime.

Du haut de son mètre soixante, Diane s'était laissé entraîner par une copine. Échange de bon procédé. Protection intime contre initiation à l'action syndicale. *La révolte pour ne pas être victime. Si on se plaint sans rien faire, on est, de facto, coupable,* lui avait-elle dit.

Sarah, debout sur une barricade invectivait les passants. Elle

tentait d'ameuter les journalistes, d'ajouter, à la grogne générale, celle des étudiants. Keffieh de rigueur autour du cou, cheveux frisés et jean fatigué, elle braillait le slogan servi par la communication de la confédération estudiantine : *Vivre ou subir*.

Diane réalisa que la foule entourait un type à terre.

— Putain, c'est Jacques. Qu'est-ce qu'il fout ici ? dit-elle à Sarah.

La jeune fille joua des coudes et se fraya un chemin à travers la meute hurlante, ignorant les coups qui volaient au-dessus de sa tête. Sa copine craignait autant pour elle que pour le vieux. Tous ces cons allaient lui passer dessus.

En oubliant pour l'heure sa mésaventure et ses contrariétés menstruelles, elle se précipita. Aussi bourré et con qu'il était, l'ancêtre restait de la famille. Impossible de le laisser se faire lapider.

— Aide-moi, dit-elle à un bonhomme qui venait de se baisser pour ramasser le vieux.

— Faut qu'on le mette à l'abri. Dès que les autres vont se rendre compte qu'il s'agit de lui, ils vont vouloir le finir. On n'a pas besoin de ça. Crois-moi. Tire-le vers la lourde, je m'occupe du reste.

Habitué de chez Madeleine, l'homme avait aussi reconnu Jacques. Adhérent et activiste d'une confédération, il le traîna, soutenu par l'étudiante, comme un fétu de paille. Il lâcha son colis tuméfié devant la caméra de surveillance de la gendarmerie. Lui et Diane firent reculer les frondeurs en les invectivant. La foule devait comprendre qu'elle ne gagnerait pas le cœur de la population avec un lynchage en direct. De son côté, Sarah gratifia les caméras de son plus beau sourire. Minauderie XXL, elle vit l'occasion d'assurer sa plus belle prestation journalistique. Grâce à elle, les étudiants venaient de gagner une manche dans ce combat.

Jessie prit une profonde respiration. Il fixa ses gants. Ses mains tremblèrent. La peur est une étrange compagne. Son hésitation n'échappa pas à son collègue.

— C'est normal d'être inquiet. Fais ce que tu as appris et tout se passera bien. Ils gueulent, mais ce ne sont pas des méchants.

Boucliers en main, les deux gendarment entre-ouvrirent la porte et traînèrent le corps à l'intérieur.

— Tu vois, pas de quoi fouetter un chat.

L'inquiétude du jeune gendarme s'évapora.

La sacoche ouverte de Jacques expulsa une dizaine de feuillets noircis. L'ancien rendit un mélange de bile rougie de sang. Il puait l'alcool à plein nez. Des remugles acides de pastis envahirent l'accueil.

— Les dossiers. Faut ramasser. Par terre. Important. Recherches. Conclusions. La ferme. Faut dire à… murmura le blessé avant de tourner de l'œil.

On traîna sa carcasse dans la cellule de dégrisement et on le

déposa sur le bat-flanc. Un endroit idéal pour cuver. Un des militaires le délesta de ses lacets, de sa ceinture et de tout objet dangereux, puis referma la porte sans la verrouiller.

Jessie ramassa les pages éparses. Tout en les triant, il se pencha sur l'écriture minuscule. Au départ propre et lisible, elle se laissait aller pour finir en graffitis noircis. Le septuagénaire y parlait de son fils François. Sous le coup d'une enquête pour des faits commis durant les affrontements en Yougoslavie, le militaire avait rompu son contrat. La mention « exactions » apparaissait plusieurs fois. Les notes étaient limpides. L'ex-terreur des bacs à sable avait, sans nul doute, massacré toute une famille. Le vieux avait réalisé sa propre enquête. Les journées passées en compagnie des gendarmes l'avaient inspiré. Il s'était calé sur leurs méthodes et leur avait même piqué des documents.

— Je comprends mieux ton silence, vieille canaille. Tu ne voulais pas nous en parler. Tu avais sans doute raison.

À lire les papiers, aucune trace du second. Vincent, s'était évaporé entre l'Espagne et le Maroc sans refaire surface.

— Un joli coin pour les trafics en tous genres. Et il y a tellement de cadavres dans la Méditerranée.

Certain que la présence des corps à la ferme était liée à ces notes, Jessie vida la sacoche. Il ordonna les feuilles sur son bureau. Nouveau regard, nouveau jugement. Essayant un tri par date, il fit machine arrière pour finalement faire trois tas. Un par frère, le dernier pour Madeleine. À la lecture, il était clair pour lui que l'apparition de ces corps, allait bientôt clore un dossier de trente ans. Le jeune gendarme sortit des Post-it. Bleu pour les lieux, vert pour les témoins, rose pour les suspects et jaune pour le mode opératoire. La leçon avait été apprise. Jessie visait une promotion, au pire la satisfaction d'avoir fait avancer l'enquête avec la plus grande considération de sa hiérarchie. Celle de la capitaine de Beaumont en premier lieu.

— Madeleine ne peut pas te blairer, je pense même qu'elle te déteste, mais je comprends pourquoi tu es sans cesse rivé au bar. À défaut de pouvoir lui interdire de revenir au village, tu la surveillais. Espionnage ou protection, va falloir que tu nous en dises plus à ton réveil, parce que tu y es attaché à la gamine de Sybille.

Il colla un petit carré rose sur une feuille. Les barricades sauvages et les tracteurs ronflants passèrent au second plan.

21 *Véhicule Blindé à Roues de la Gendarmerie, 4x4 ou « ARIVE » pour ARmoured Infanty VEhicle, produit par Soframe.*

21

Tourner

Camille tourna la clé dans la serrure. Il passa sa tête dans l'encadrement de la porte. Une ampoule diffusait un halo de lumière dans la salle. Volets clos, ambiance de fin du monde. L'auberge avait viré au sépia. À l'extérieur, amplifiée par un épais brouillard, l'expression populaire tournait au tonnerre.

Après une journée à errer, à éviter les contrôles de police et les attroupements. Camille avait abandonné le Dodge dans une petite rue à l'écart des allées et venues, avec les clés sur le contact. Le 4x4 était pratique mais trop voyant. Avec un peu de chance, une âme charitable allait le lui voler. Cerveau en berne, il était revenu à son point de départ. Dans le restaurant de Sybille. Les fesses sur le carrelage, Madeleine sanglotait. Entre deuil et chagrin, elle avait rejoint les colonnes des âmes perdues. Sans illusion. Il hésita à l'aborder. D'une voix douce, il lui chuchota :

— Votre offre pour la chambre tient toujours ?

Madeleine ne répondit pas. Il insista sans toutefois la brusquer. Elle ravala ses pleurs.

— Désolé. Je ne vous ai pas vu de la journée. Je pensais que vous aviez filé.

— Ça m'a traversé l'esprit. Mais j'ai du mal à vous quitter.

— L'attachement municipal. C'est sûr que la commune donne envie de rester, dit-elle.

— Pour être sincère, je ne savais pas où aller. Avec les barrages dans la région, j'ai tourné en rond. Et puis, je n'allais pas vous abandonner.

— Vous êtes mon chevalier blanc ou je ne suis qu'un pis-aller ?

— Ni l'un ni l'autre. Je crois que je suis aussi perdu que vous.

Camille se posa à ses côtés. Il ne l'interrogea pas sur les causes de sa tristesse.

— On a tous, les raisons de nos chagrins. Nos histoires se manifestent comme elles le peuvent. J'ai tenté de retrouver les bribes de mon passé durant toute la journée. Sans succès. Je suis monté jusqu'au Sherman. Mais à part le froid, j'avoue que rien ne m'a saisi. Si ce n'est un mal de tête.

— Vous voulez un truc ?

Un curieux attachement s'opéra entre eux. Ils faisaient face à leur passé. Madeleine sans histoire. Camille sans mémoire.

— Venez, je vais vous donner un cachet pour votre tête.

Elle ne voulait pas être seule ce soir.

— Les souvenirs, il est parfois bon de pouvoir les oublier.

Elle accepta la main qu'il lui offrit pour se redresser. Un contact charnel. Elle passa au tutoiement.

— On ne réfléchit jamais le ventre vide. Viens.

Ils coupèrent le ronron de la télé pour se mettre à l'abri des infos. Seul l'instant présent comptait. Camille mit le couvert. Couteau à droite, fourchette à gauche. La jeune femme sortit une assiette de fromage, une autre de charcuterie et un pain de campagne. Il ouvrit la bouteille de vin qu'elle lui tendit.

Le nez du breuvage fit monter une pensée fugace. La trace d'une femme. Une vie de couple. Tout cela s'évanouit à la première gorgée de pessac-léognan.

— Château Brown, tu ne te moques pas de tes invités.

— Tu parles, il n'y a qu'avec toi que je peux le boire. Les autres sont suffisamment stupides pour y faire tremper des canards.

Il observa Madeleine détailler son verre. Elle prenait plaisir à se fondre dans le rouge dense, promesse de tannins assez serrés et d'une note finale savoureuse.

— Sens ces notes de café et de fruits noirs. Fais-le tourner légèrement. C'est un vin franc porté sur le plaisir. Un des rares Bordeaux à ne pas avoir succombé au marketing.

Il le goûta et se laissa porter par la surprise.

— C'est criminel de boire ça avec du saucisson !

— Y a pas mort d'homme.

— Si on me laisse faire, il y a des risques.

Criminel, *mort d'homme*. Il oublia ces mots au fond d'une gorgée. Ils profitaient mutuellement l'un de l'autre. Pourquoi parler lorsqu'un regard suffit. Nul mot n'était nécessaire. La confiance naissante. Ils ne s'évaluaient plus. Ils partageaient. Le contenu des assiettes fut englouti, les verres s'entrechoquèrent, se remplirent et se vidèrent.

Les ventres pleins, détendus par une légère ivresse, Camille et Madeleine s'octroyèrent plusieurs minutes d'introspection. Le moment où les idées s'entremêlent, où le sommeil vient saisir celui qui clôt ses paupières. Camille ignorait à quoi elle rêvait. Il sombra et fut transporté devant l'hôpital, traînant un homme blessé. Hagard, il se raidit sur son siège. Madeleine posa une main sur sa cuisse. Elle lui sourit. Désarmante. Il oublia le pistolet coincé entre ses reins.

— Ne penses-tu pas que nous pourrions reprendre nos problèmes demain ? Monte avec moi.

Il la suivit. La mémoire du corps. Celle des gestes maintes fois

répétés. Innée ou acquise. Camille, Madeleine, soumis au désir. De timides, ils devinrent joueurs. Deux amants se découvrant. Un doigt posé sur un avant-bras dénudé. Une invitation à poursuivre soufflée par une fièvre naissante. Camille alla un cran plus loin et la caressa. Le trouble fit place à l'envie. Madeleine prit sa main. Elle le tira à elle et joignit sa bouche à la sienne. Muée par le besoin de se sentir aimée, elle entrouvrit ses lèvres. Une douceur emballa les deux solitaires. À chacun son histoire. L'une voulait oublier, l'autre se souvenir. La tentation céda sa place à l'appétit. La flamme au creux de l'estomac carbonisa la curiosité. Elle ouvrit le chemin vers une libido délivrée de tout scrupule.

Camille se surprit à l'examiner quand elle ôta avec grâce son pull. Des taches de rousseur constellaient ses épaules. De l'index, il descendit la bretelle du soutien-gorge tandis que Madeleine lui retira son tee-shirt. La température s'éleva de plusieurs degrés. Rien à voir avec Ana et Christian Grey. L'un se souciait de l'autre. Les sens basculèrent. Tous les deux avaient troqué leur isolement contre une communauté de chair.

Avec avidité, les deux corps jouèrent une partition à l'unisson. Sous couvert de gourmandise, d'une voracité sans doute due à une trop longue période d'abstinence, Madeleine sentait son corps enfin compris. Son amant discernait ses frémissements. Nue, elle se fit femme sans tabou. Camille, abandonna toute posture, emporté par deux obsessions. Prendre et faire plaisir.

Deux êtres. Un homme et une femme voulant protéger l'autre de sa souffrance. Agrippés, ils changeaient leurs abîmes en émotions à mesure que la moiteur irradiait leurs chairs. Camille plaqua sa main contre le ventre de Madeleine qui le dirigea plus bas. Il découvrit ses cuisses musclées et son sexe soyeux qu'il effleura du bout des lèvres. Elle s'électrisa. Elle lui rendit la pareille. Enfin, avec une moue complice, elle saisit son membre pour l'entraîner en elle. Sans une parole de plus, ils firent l'amour. Le chat se posa sur la table de nuit. Camille était à l'écoute du moindre souffle, anticipait les moindres désirs de Madeleine. La passion étirait la nuit. Ils échangèrent fluides et râles puis s'écroulèrent sur le dos, en sueur. Une étincelle brillait dans les pupilles des amants.

Camille émergea, un sourire satisfait barrant son visage. La neige recouvrait les toits. Il regarda cette femme fatale, la poitrine conquérante, devenue déesse du feu. Métamorphosée en inquisitrice. Madeleine pointait le Walther.

— Camille, tu es mon premier amant armé. Il faut que tu me dises comment la photo de cette ferme a atterri dans tes mains.

— Quelle photo ?

Elle arma le chien.

— Si je me fie aux films que j'ai pu voir, c'est comme ça que ça fonctionne. Alors, ne crois pas que le fait que tu sois dans mon lit, t'autorise à me mentir.

La demoiselle avait ôté la sécurité. Une partie de « Tu baisses les yeux, tu meurs ». La monstrueuse bouche noire du flingue le fixait. Il prit une profonde respiration avant de tout déballer.

22

Communiquer

Ronan communiqua à ses supérieurs un rapport recensant ses informations et sa conviction. Il joignit une copie des conclusions du légiste et de la balistique.

Il adressa un autre courriel au juge, afin de formaliser le soutien des locaux. Sa soirée avec la capitaine Priscille de Beaumont avait fait s'effondrer la cuirasse de cette dernière. Derrière la militaire, il y avait une femme sympa et ouverte au dialogue. Avec même un soupçon d'humour.

Elle lui laissait les coudées franches, du moment qu'il ne la dépossédait pas de ses hommes. À la brigade on redoutait une nouvelle insurrection. Les syndicats avaient eu leur moment de gloriole. Le peuple s'était exprimé. Les manifestants, comme prévu, s'étaient repliés chez eux après l'arrivée du puissant blindé. Les renforts avaient joué un rôle apaisant et déterminant. L'engin avait vomi une troupe en tenue de combat, mode *RoboCop* du XXI^{e} siècle. Casque lourd contre casque de moto. Bouteilles vides, cailloux, contre grenades assourdissantes en guise d'offrandes. Doigts tendus, ruades face à une marche au pas. L'apothéose nocturne se résuma en une charge désordonnée s'écrasant sur un mur obéissant, ferme et impassible. Les gros bras des deux camps avaient exhibé leurs couleurs. Tout le monde avait reculé. Match nul. Rencontre reportée pour cause d'événement climatique. Le grand soir n'avait pas eu lieu.

En ce petit matin frigorifique, l'aspect extérieur de la gendarmerie ne payait pas de mine. En Normandie, comme ailleurs, le ministère allait devoir débloquer des fonds pour refaire les enduits, réparer les grillages, et remplacer les véhicules. Volet relevé donnant sur le parking, Ronan leva la tête de son écran. Le tapis blanc allait fondre. Au chaud dans un bureau, il s'adressa à Priscille à travers le couloir.

— Aucun doute. Les deux morts faisaient bien partie de l'équipe. Les relevés palmaires ont fait clignoter les alarmes de tous les serveurs. Les paluches des deux sbires de la ferme se recoupent partiellement avec des étuis trouvés aux Pays-Bas et, cerise sur le gâteau, elles correspondent à certaines récupérées autour du fourgon.

— De quoi réaliser une identification ?

— Pas une. Deux.

Le Breton traversa le couloir. Clamer à qui voulait l'entendre les avancées d'une investigation n'était pas dans ses habitudes. Il entra dans le bureau et s'assit sans attendre l'autorisation.

— Gojko et Slavko. Deux Serbes. Même famille. Côté historique, ça va prendre un peu de temps, mais ça colle avec l'équipe que je poursuis. Plus aucun doute possible. C'est bien celle du Francuski. Mode opératoire analogue, mais ça, on le savait déjà.

— Reste plus qu'à savoir combien ils étaient au total.

— Si je me fie aux rapports de l'attaque, six a minima. Huit au max.

— Donc, si on ajoute à ces deux-là, les trois retrouvés autour du transport de fonds, ça fait déjà cinq sur six ou huit.

— C'est déjà pas mal. Ça simplifie les recherches mais pas la vie. Il en reste dans la nature. Et avec treize millions à la clé, ils ne vont pas traîner longtemps par ici.

Ronan détailla le dossier monté par la brigade. C'était clair et carré. À l'image de la patronne. Il tourna les pages. Il s'arrêta sur les photos.

— Parmi ceux du fourgon se trouvent à mon avis des locaux, indispensables pour la logistique de proximité, mais visiblement ils n'auront pas eu le temps de profiter du butin.

— Effectivement, deux des corps pourraient être ceux de demi-sels du coin. On vérifie avec les collègues d'Alençon, de Caen et du Mans.

— Il y a tout de même un truc qui ne colle pas dans cette attaque. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi le troisième a été égorgé. Leur truc, ce sont les armes à feu.

— Allez savoir. Vos gars sont barrés, Ronan. Sans doute que votre Francuski a pété un câble ou qu'il n'avait plus de munition, suggéra Beaumont.

— Ou bien une autre personne était sur place.

— C'est possible. Pour ce qui est des empreintes de pas, on est marron, vu le temps. Et vu le nombre de traces de sang retrouvées dans la neige, le séquençage de l'ADN va prendre un moment. En attendant on pourrait peut-être s'intéresser au blessé d'Argentan. Vous pensez que cet homme pourrait être votre Francuski ?

— Non, il est trop jeune. Les services de police ont bien pensé qu'il s'agissait d'une légende urbaine et que contrairement à Voldemort, les gangs mafieux se repassaient ce nom de décennie en décennie, mais je suis certain que ce truand existe bien.

— C'est votre Keyser Söze personnel ?

— Presque. Ça va faire une trentaine d'années que lui et sa bande écument l'Europe. J'en suis convaincu, c'est un seul et même homme qui est à la tête de ce groupe.

Les deux officiers firent une pause dans leur discussion. Alors qu'ils

se dirigeaient vers la cafetière, Ronan prit la militaire par le bras et l'entraîna vers l'extérieur :

— Je voudrais vous parler d'un point qui me tracasse. C'est au sujet de Jacques.

— Je suis tout ouïe. Allez-y, videz votre sac, mais vite, il fait froid.

— Un garde champêtre qui tourne en rond durant des années à chercher des disparus et qui finit noyé dans le pastaga à quelques encablures des cadavres. C'est curieux, non ?

— Affirmatif. Surtout si j'en crois les éléments portés à ma connaissance. Ses fils ont pris la fille de l'air au moment même où Sybille a disparu.

— Un enquêteur est censé travailler à charge et à décharge. Là, on a un garde-chasse qui se trouve englué par des liens familiaux, ça pue. Au mieux, c'est le terreau parfait pour une erreur de procédure, au pire cela remet en question l'acuité des décisions du chef de corps de l'époque.

— Le procureur et le juge doivent avoir une téléconférence à ce propos. J'ai réclamé l'ouverture d'une seconde enquête en lien avec les deux nouveaux cadavres.

— Ceux de la ferme. Les deux séchés au fond du trou.

— Exact.

D'instinct, Ronan lui exposa son sentiment. D'après lui, le cadavre méconnaissable avait été exécuté par Sybille avant qu'elle ne soit tuée.

— Nous avons un individu non encore identifié qui porte des signes de tortures. Si un tueur ou une tueuse avait voulu faire parler ce type, il aurait fait subir ce traitement à la femme devant cet homme et non pas le contraire. De ce que j'ai vu, elle a été assassinée et elle ne porte pas de trace de sévices.

— Ça reste à confirmer par le labo, mais c'est plausible. Continue.

— Si je me fie à mon expérience de prévôt, rares sont les hommes qui résistent à la souffrance de l'autre. Ils peuvent faire les malins et accepter leur douleur, mais quand c'est une femme que l'on menace devant eux, c'est une autre histoire. Ils craquent tous. Même le plus gros des salopards a une once d'empathie. Sauf au cinéma, bien sûr.

— La question est donc par qui cette femme a-t-elle été tuée et pourquoi ? Tu soupçonnes Jacques ?

— Disons que je ne serais pas surpris de le savoir impliqué d'une manière ou d'une autre.

— Il a passé une nuit inconfortable au trou. Une fois décuvé, je te l'ai renvoyé dans ses pénates à la première heure. J'achète tes soupçons. Pour l'instant ça reste entre nous. On va devoir aller fouiller dans les vieux dossiers.

Revenus dans la chaleur douillette de la gendarmerie, elle lui tendit le contenu de la sacoche de Jacques.

— Réquisitionnée par Jessie. C'est digne d'intérêt.

— Je prends.

— Une dernière chose, Priscille. Plutôt une faveur. J'ai une immat' et pas de nom en face. Ça me titille.

— Un de nos types ?

— Je ne sais pas, mais j'ai comme un pressentiment.

— Donne-moi ça. On va interroger le SIV. [22]

Quelques minutes plus tard, Beaumont revint vers Ronan :

— *A priori*, il s'agit d'un véhicule loué en Pologne. Un Dodge RAM.

— Affirmatif, répondit Ronan. Et bien entendu, aucune trace de l'identité du conducteur.

— C'est ça. Une boîte postale à Cracovie. Ça ne va pas vous mener loin.

— On regarde du côté de l'OCLCO ? [23]

La capitaine répondit d'un ton dont seule les militaires ont le secret. Elle coupa court à la question.

— Même pas en rêve. La gendarmerie a déjà soustrait l'enquête à la BRB, ce n'est pas pour refiler le bébé à un autre service de la PJ. On garde ça chez nous. Question de principe.

— Même si, pour l'occasion, nous sommes sous la tutelle du ministère de l'Intérieur.

— Exact. C'est de l'opérationnel. Mais on ne va pas se priver de quelques menus plaisirs.

Elle fixa le Breton. À en juger par l'absence d'intensité dans son regard, il se fichait, comme d'une guigne, de la guerre fratricide entre services. Mais l'info trouva sa place dans son puzzle personnel. Ils avaient un début de piste.

— Hum, la Pologne, ça pourrait coller, dit-il.

— Tu veux que je lance un traitement de géolocalisation ?

— Si, ça passe sous les radars, avec plaisir.

— Rien ne passe sous les radars quand il s'agit de données, tu le sais bien. Sur le web, surtout quand il s'agit de données sensibles et de machines gouvernementales, tout laisse une trace.

— Promets-moi d'être discrète et livre-moi les coordonnées dès que tu peux.

— On devrait avoir quelqu'un apte à remonter au constructeur pour obtenir l'IMEI du véhicule. Je te livre ça à l'heure du goûter.

— Vendu !

22 *Système d'Immatriculation des Véhicules.*
23 *Office Central de Lutte contre le Crime Organisé.*

23

Ouvrir

Madeleine n'ouvrit pas le restaurant. Volets clos. Devanture cadenassée. Stores tirés. C'était officiel, la gendarmerie avait mis la main sur le cadavre de sa mère. Enfin. Un coup de fil du capitaine de Beaumont. Une confirmation neutre et sèche, comme un avis d'imposition. À la clé, un soulagement superficiel et une once de fatalité. *Depuis le temps, tu t'en doutais. Tu devrais être soulagée. Tu vas pouvoir tourner une page. Peut-être.* Elle tourna en rond dans la salle vide. À la radio, Elton John baladait ses mains sur les touches d'un piano en chantant *How wonderful life is while you're in the world.* [24] Une chanson naïve, sur un amour naissant. La jeune femme ignorait la genèse de ce titre, écrit par un gamin de dix-sept ans, sur le rebord d'une table de cuisine, dans un appartement de Northwood Hills. Si loin de l'Orne. Pour ce qui était des émotions, la rousse était plus partagée. Harassée par sa partie de jambes en l'air, elle avait traversé la fin de la nuit, troublée par ce que Camille lui avait raconté. Le chat dans ses pattes, elle était descendue. Une main sur son portable, une autre serrant la crosse du pistolet. Elle pensa à l'homme dans son lit. Plus paumé qu'elle. Une gageure.

Ses neurones, ronds comme des billes de flipper, cognaient sur des targettes et rebondissaient sur des bumpers d'un bout à l'autre de son cerveau. Pouvait-elle s'offrir à un inconnu ? La réponse était oui. Pouvait-elle s'offrir à un criminel ? Il était trop tard pour envisager une objection et s'embarrasser de cette interrogation. Camille pouvait-il être un assassin, un braqueur ? Un espoir mystérieux se tenait en embuscade. Elle n'osa pas creuser cette éventualité. Vinrent les autres réflexions. Tout un cortège bruyant. De quoi Sybille était-elle morte ? Pourquoi ne ressentait-elle aucun manque, aucune affection ?

Elle posa sur son comptoir les photos que Camille lui avait données. Sybille, lèvres mutines, robe flottant au vent dans la cour, sous un drapeau tricolore planté entre les bacs de pélargoniums. Jour de fête nationale. Sa mère rayonnait de ses vingt ans. Madeleine songea un instant à ce présent volé, la mort d'Isabelle lui revenait en pleine face, elle sentit ses larmes affleurer.

— Non ! Pas maintenant. Mais promis, je te pleurerai plus tard. Et je m'occuperai de tes enfants comme tu l'as fait pour moi.

Elle posa sur le zinc, le second Polaroid. Un jeune homme brun y prenait la pose. Élancé sans être fin, il en imposait dans son uniforme. Pas de nom, mais un je-ne-sais-quoi de familier.

— *Et tu es qui toi ? Sybille, pourquoi as-tu conservé cette photo ? C'est qui ? Un amour de jeunesse ? Mon père ?*

Impossible de l'appeler Maman. Madeleine ne maîtrisait pas ses choix.

— *À quoi ça sert l'amour ? Je vis sans. On peut s'y habituer.*

Elle prit le chat à témoin.

— Qu'est-ce que tu en penses toi ? Tu as neuf vies. Tu crois vraiment qu'il nous faut savoir dissocier le hasard de ce qui appartient au destin ? Tu as raison. Dans le pire des cas, on s'en fout. On se casse de ce trou et on laisse le passé derrière nous.

Elle balaya ce choix d'un revers de la main, continuant à parler au matou :

— Tu es conne ma fille. Le destin n'existe pas. La vraie question, c'est agir ou subir. Tu devrais le savoir qu'il ne faut jamais choisir entre la destinée et les aléas du sort. Arrête de nier l'évidence, vis au lieu de subir et de te cacher derrière une instance supérieure.

Elle finit par s'asseoir. *Dans la vie rien n'est fixé et rien n'est définitif. Il n'y a que la mort qui soit fatale*, lui répétait son assistante sociale. *Fais tes propres choix et surtout, assume-les !* Elle avait raison. C'était sans doute cela, être adulte. Madeleine fila et abandonna Camille à Morphée. Elle rangea le Walther sous le comptoir. Un dépôt en signe de la confiance qu'elle lui accordait. Elle sortit sous les rafales. Des coups de lance en plein visage. Elle plissa ses yeux pour ne pas pleurer et accéléra le pas. Les épaules voûtées, elle traversa la ville et tomba nez à nez avec le journaliste roux affublé d'énormes poches sous les yeux, traces d'une nuit sans aucun doute très inconfortable.

— Qu'est-ce que vous faites encore là ? questionna-t-elle.

— Je suis sur l'affaire de l'agriculteur. Vous savez, le paysan à bout de nerfs qui a massacré son cheptel, c'est nickel pour illustrer le désespoir rural. Les lecteurs vont adorer l'histoire.

— C'est un peu cynique, non ?

— Si je ne l'écris pas, un autre le fera.

Madeleine tenta de passer. Elle se dirigea vers le portillon de la gendarmerie, il la suivit.

— Je vous reconnais. Vous êtes la proprio de l'Auberge. Dites-moi, votre venue ici, ça a un lien avec les cadavres trouvés à la ferme ?

— Pourquoi ? En quoi, ça vous concerne ? Vous faites partie de ces charognards qui reniflent l'odeur du sang ? Foutez-moi le camp.

— Pardon. Je ne voulais pas être curieux. Enfin, si, c'est mon métier qui veut ça. Mais c'est chez vous que les morts ont été trouvés. Vous avez un truc à déclarer à ce sujet ?

— Oui. Allez-vous faire foutre !

— *Il faut tout prendre au sérieux, mais rien au tragique.*

— Ça, c'est pas de vous.

— Adolphe Thiers.

— Allez-vous faire foutre, avec votre président du conseil de mes deux.

— Encore. La colère limite votre vocabulaire. C'est votre choix. Mais il ne faudra pas vous plaindre, je me contenterai des infos que j'ai glanées de-ci de-là.

Le journaliste tenta une dernière bravade. Faire réagir pour obtenir une parole.

— De toute manière, j'ai une autre histoire sous le coude. Pas grand-chose à voir. Enfin pas de lien direct.

— Vous me dégoûtez. Dégagez !

— Une aide-soignante. On meurt beaucoup dans le coin, vous ne trouvez pas ?

Madeleine refréna une furieuse envie de le claquer. L'apparition de Jessie coupa court à la conversation.

— Bonjour. La capitaine de Beaumont m'a annoncé que vous alliez passer.

— Oui, je veux savoir ce qui se passe chez moi.

— Désolé, mais elle ne peut pas vous recevoir actuellement.

— Vous vous foutez de moi ?

La jeune femme se mit à injurier le militair dans un déferlement assez original de vulgarité. À quelques pas de là, le journaliste se régalait. Son papier prenait corps.

— Mais putain, qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour que vous me fassiez tous chier aujourd'hui ? reprit la rousse, enflammée.

— Un mot de plus et vous tombez pour outrage adressé à une personne dépositaire de l'autorité publique, dans l'exercice ou à l'occasion de l'exercice de ses missions. C'est puni d'un an d'emprisonnement et de quinze mille euros d'amende.

— C'est à ça que se résume ton rôle : me menacer au lieu de me renseigner sur ce qui se passe ? vociféra la virago.

Ronan accourut.

— Tiens, le buveur de compagnie. Je ne suis pas surprise de vous voir parmi les vôtres. Laissez-moi entrer.

— Impossible. Il ne fait que suivre les ordres. Moi également. Les derniers événements ont bouleversé les règles.

— Bande d'incapables. Vous êtes tous les deux interdits de séjour chez moi. Vous dégagez de ma ferme et vous ne mettez plus les pieds dans mon bar. Faites passer le message : tout ce qui porte un képi, une casquette ou un insigne, est tricard.

— Je peux comprendre votre colère. Mais pour votre ferme, je suis

désolé, mais c'est vous qui ne pouvez pas y aller à l'heure actuelle. Vous comprenez ? dit Ronan, le plus calmement possible.

— Non. Et c'est pour ça que j'exige que vous m'ouvriez cette foutue porte.

— Madame, venez avec moi, poursuivit le Breton.

La rousse lui emboîta le pas. Il lui livra un résumé de la situation : quatre morts, deux enquêtes en cours. Sans entrer dans les détails. Il lui parla aussi de Sybille. La surprise de trouver son corps. Il prit soin de ne pas dire « cadavre ». Et celui d'un autre, au fond d'un caveau. Quand il évoqua les morts récents, elle ne moufta pas. Pourtant, il distingua un sourcillement lorsqu'il mentionna un 4x4.

— Connaissez-vous le propriétaire de cet engin ? questionna-t-il.

— Non, répondit-elle, sans avoir l'impression de mentir.

— Avez-vous déjà vu le client qui déjeunait chez vous l'autre jour ?

— Non, jamais.

Ronan la quitta en lui promettant de passer bientôt répondre à toutes ses interrogations.

— En attendant, à partir de maintenant, vous trinquerez chez vous. Tant pis pour mon chiffre d'affaires. Et toi, le fouille-merde, si je te vois à nouveau traîner dans mon bar, je t'arrache le nez.

Ronan décida de lâcher du lest. En bon pêcheur à la mouche qu'il était, il décida de pécher en transversal. L'art de former des arcs de cercle, de lancer un leurre en amont et accompagner sa dérive vers l'aval. Tout est maîtrisé. Seul le résultat compte : capturer sa proie. Là, il péchait du gros. Il avait en ligne de mire le Francuski, en guise de grand requin blanc. Quant à la jolie révoltée, elle avait tous les atouts d'une belle amorce. Vive, légère et colorée. *Le gros poisson viendra tout seul se ficher sur ce bel appât. Sois patient. Elle l'attire, l'entraîne vers moi. Et quand il sera tout excité et fourbu, je serai là.*

24 *Comme la vie est merveilleuse pendant que tu es dans le monde* – Your Song.

24

Risquer

Les rayons s'étaient résolus à ne plus se risquer à percer les nuages. La couche lourde et grasse s'usait contre la cime des Douglas, des pins Sylvestre et des chênes. Certains jaillissaient à plus de soixante mètres de haut. Leurs branches et leurs rameaux tissaient un enchevêtrement horizontal au-dessus de sa tête. Aucun rayon ne filtrait vers le sol. Cerfs, biches et chevreuils se faisaient discrets, rendant ce panorama neurasthénique. Il marcha encore un peu sur le tapis noir et spongieux d'aiguilles arrondies, s'écartant de la brume qui avalait les sous-bois. *Putain d'hiver. Et c'est censé être l'après-midi.*

De son promontoire, il avait une vue parfaite sur la ferme, où beaucoup de monde s'affairait, irrémédiablement attiré par l'étable et ses cadavres. Sans lui dire, Camille avait emprunté l'utilitaire de Madeleine. Un poil cabossé, vieux et bruyant mais d'une légèreté incomparable pour affronter les chemins. Rien à voir avec le Dodge. Il avait refait son circuit et longé la frontière entre la Normandie et les Pays de la Loire, afin d'éviter les patrouilles et les barrages. Il était descendu en suivant les cours d'eau. Laissant derrière lui le mont des Avaloirs et son belvédère – le fruit raté de l'art moderne voulant dominer une coulée immaculée –, il avait sauté de départementales en communales avant de s'enfoncer à nouveau dans les bois en évitant le Sherman et la Mercedes. Il avait avalé le dernier kilomètre à pieds.

Il resserra le col de sa veste et remonta la capuche de son sweat. À une centaine de mètres de lui, une patrouille traînait ses rangers. À l'affût de la moindre découverte, elle s'employait à une battue en règle. Espacés de plusieurs mètres, les militaires traitaient le périmètre avec circonspection. Une avancée régulière et bruyante dans les fougères et le callune, entre les trembles et les bouleaux. Le quadrillage, lent et méthodique, progressait. Écouves était égale à elle-même. Obscure et inhospitalière.

Camille se rendit à l'évidence. La prise de risque avait été inutile. Aucun flash. *Reste à trouver où tes souvenirs sont stockés. Tu as intérêt à te rappeler de ton mot de passe, sinon tu vas te faire une saloperie d'Alzheimer avant l'âge.*

Des connaissances limpides se succédaient, sans savoir comment il les avait acquises. Mais pour les souvenirs. *Nada* ! Camille se parla à

voix basse.

— Tu souffres d'une amnésie rétrograde. Le facteur déclencheur a probablement été un stress émotionnel.

La battue s'approchait de sa position. Il remonta vers la voiture de Madeleine. Avec un impératif : devenir furtif. Il s'accrocha aux branches des sapins pour remonter la pente laissant la bâtisse derrière lui. *Tu as essayé. Résultat zéro. Laisse cette ferme et ses emmerdes aux autres. Occupe-toi des tiens.*

La neige étouffait ses pas mais ses traces étaient impossibles à camoufler. Il accéléra la cadence. Ils allaient lui tomber dessus. Eux ou pire. Les deux molosses des Balkans ne pouvaient pas avoir débarqué seuls. Camille en était certain. Tout ramenait au vol du fourgon blindé. Ils n'étaient pas arrivés par hasard. Ils en avaient après le blé. Mais lui dans tout ça ? Coupable ou victime ? S'il avait eu le butin entre les mains, qu'est-ce qu'il en avait fait ?

Malgré l'escadron qui se rapprochait inexorablement, il marqua une pause. Aux aguets, il respira la forêt. L'humidité des feuilles, l'odeur puissante et acide des épines des résineux couvertes par la neige. Une quasi-sérénité avant l'orage où la fraîcheur de l'air pur se tapit au fond de ses bronches, sans doute grâce aux propriétés expectorantes des bourgeons. Sans le rouleau compresseur derrière lui, il aurait pu se poser contre un tronc couvert de mousse pour se délecter de la quiétude des lieux et jouer avec les cônes brun-rouge qui pointaient des rameaux.

Il se fia à son instinct et tourna vers la gauche pour éviter les gendarmes. Ils opéraient un mouvement large. Le chemin serait plus long, mais jusqu'à présent, il avait réussi à se faufiler entre les mailles du filet. Il longea la route forestière. Des rondins marqués de croix rouges, alignés sur deux mètres de haut, le protégeaient de la forêt communale jusqu'à déboucher sur La Lande-de-Goult. Il profita de la brume pour cavaler le long de la route. Les graviers craquèrent sous son poids. De rares habitants survivaient dans cette zone ravagée par la désertification rurale. Signe du dépeuplement, les pancartes clouées sur les portes invitaient les curieux en quête de quiétude à se rendre chez le notaire de La Ferté-Macé. Dans le hameau, quelques vieux refusant le départ pour l'EHPAD attendaient la fin, végétant avec leur dernière compagnie : leurs chiens. L'air froid lui brûlait les poumons. Après quinze minutes de course, il commençait à mettre de la distance entre lui et la meute à ses trousses. Il marqua un temps d'arrêt pour évaluer la situation. Devant lui, un carrefour. Une départementale. L'opportunité ou la malchance d'un véhicule.

Au bout de la route, après des hangars agricoles verrouillés, une maison abandonnée se dévoila. La masure n'attendait que le vent pour se laisser emporter. Des bâches noires obstruaient les fenêtres, cernées

de briques se fondant avec les pierres rouges de la façade.

Camille tenta de pénétrer dans la ruine, à grands coups d'épaule sur la porte. Il ne réussit qu'à décrocher la gouttière qui tomba sur l'abri de jardin avec fracas. Il se précipita à l'arrière de la masure, entre les ronces et les rejets des arbres fruitiers, et se blottit comme il put en espérant ne pas être repéré par la patrouille.

Le chuintement du vent fut interrompu par un bruit sourd. Quelqu'un ou quelque chose longeait la bâtisse. Des cailloux crissèrent. Il n'était pas seul et ça s'approchait. Il se mit à courir droit devant à travers champs, avec la vilaine impression d'être devenu une cible mouvante. Ses bottines collèrent à la terre lourde. La tourbe devint gluante, il arriva à la rivière. La Cance semblait peu profonde. Il s'engagea jusqu'à mi-cuisse dans cette eau glacée. Une première détonation lui déchira les tympans, il accéléra et reprit pied sur un chemin forestier qui le mena jusqu'à une grille ceinte de barbelés et ornée d'un panneau explicite : *Terrain militaire Défense d'entrer. Article 413-5 et R644-1 du Code pénal.*

Il longea la clôture, hésitant à pénétrer dans ce qui ressemblait à un camp d'entraînement. Le lieu semblait silencieux. Pas le moindre treillis à l'horizon. La bâtisse qu'il apercevait paraissait déserte, aucun drapeau français ne faseyait dans le vent glacial. Prudemment, il se terra dans les fourrés. La nuit se décida à tomber. La pénombre envahit le bocage. Les membres engourdis par la gangue gelée de son jean imbibé, il fut saisi par une crampe au mollet. Il ne put réprimer un mouvement. Nouvelle détonation. Une motte de terre éclata à quelques centimètres de son visage. Il se maudit de ne pas avoir emporté son arme.

La traque reprenait. Il délaissa l'option du camp militaire, il aurait été à découvert trop longtemps, et opta pour la forêt. *Entre les arbres, c'est ma seule chance. Si c'est hostile pour moi, ça l'est aussi pour lui.* Il grimpa, et parvenu sur la crête, cavala entre les hêtres et les pins, sans prêter attention aux frottis de sangliers à la base des troncs.

Le troisième tir le toucha à l'épaule, il roula sur le côté, glissa sur les contreforts du raidillon et tomba dans une sorte de trou. La cime des arbres empêchait les rares rayons de lune de percer. Un homme, en tenue de combat, s'approchait, ratissant le périmètre avec une lampe torche.

— Kopile, tu es là. Je le sais. Montre-toi et on va discuter.

Camille reconnut la voix : *L'homme du téléphone.*

— Je me fous que tu aies buté mes gars. Après tout, ça leur pendait au nez. Appelle ça les risques du métier. Montre-toi, faut qu'on ait une conversation entre hommes. Je veux savoir où tu as mis mon pognon.

Le tireur s'exprimait dans un français parfait, sans la moindre pointe d'accent.

— Si tu ne me réponds pas, je vais devoir te faire très mal. Dans tous les cas, tu vas te mettre à table.

Camille s'enfonça d'un cran au fond de son trou en tenant son épaule. La balle l'avait traversé de part et d'autre, comme un quartier de bœuf.

— On ne va pas y passer la nuit. On va faire ça bien. Sois beau joueur. Tu as pris un pruneau. Tu as perdu. Sors de là ! Dis-moi où est l'argent et je te jure de te laisser filer.

L'homme tournait autour de Camille, sans le voir.

— Dans tous les cas, je vais te retrouver. Sois fair-play. Fais-nous gagner du temps. Parle et on en reste là.

Il fouetta les bois de son faisceau lumineux. L'éclair de la torche effleura un chêne, puis le taillis sous lequel Camille se terrait. La lumière alla cogner plus à l'est. Les bottes de combat s'éloignèrent. Le traqueur changea de discours.

— Tu le prends comme ça, espèce de crevure. Alors je te promets de t'achever. Mais ça va être très long. Tu vas me rendre mon blé, mais je vais te faire payer la mort de mes gars.

Dans un bruissement de feuilles et de branches cassées, déboula une masse noire. Queue érigée à la verticale, défenses luisantes, le sanglier fonça de toute sa puissance. Les cent trente kilos de muscles de la bête envoyèrent valser le truand, qui partit dans une sorte de triple axel. La figure aurait mérité un bon trois sur dix lors d'un championnat de patinage. Trois, à cause de la chute. S'éclater dans un tas de fougères et d'orties, à une trentaine de mètres de Camille, n'était pas très académique.

Le tueur tenta de se redresser. C'était sans compter sur l'énervement de l'animal qui le percuta d'un très violent coup de hure. Le bipède en tenue de combat se crut un instant protégé par son gilet pare-balles. Mais le sanglier s'attaquait maintenant à sa tête, lui infligeant de sales blessures. Camille profita de l'irruption miraculeuse de l'animal pour se relever et se retrouver nez à groin avec cinq marcassins bien dodus qui revenaient prendre possession de leur bauge. Chiffonnés par la présence de l'homme, ils se mirent à souffler en appelant leur mère. *C'est une femelle, elle protège ses petits ! Tu m'étonnes qu'elle ne soit pas contente*.

25

Étaler

Ronan étala les papiers de Jacques devant lui. Le vieux avait photocopié des dizaines de procès-verbaux, de notes. Il avait compilé des photos de lieux et de silhouettes, des cartes d'État-major griffonnées. Le dossier était impressionnant. Bordélique mais impressionnant. Le Breton découvrit, dans ce fatras, des feuillets originaux, dûment tamponnés et sortis illégalement de plusieurs services. La marotte du retraité l'avait conduit au-delà de la légalité. Pendant quinze ans, il avait tissé des hypothèses, bâti des pistes. L'obstination d'un père à la recherche de ses fils.

Les traces de François et Vincent s'éparpillaient. Leur jeunesse s'était construite au gré de coups tordus, de plaintes. La conjonction habituelle de la brutalité et du ressentiment. Armée, Europe de l'Est, Algérie, Maroc, Espagne. Des dizaines de possibilités sans résultat apparent. Une certitude : plus âgés, ils étaient mêlés à de nombreux trafics et actes criminels. Ronan ouvrit son portable. Requête après requête sur le Net, le réseau lui livra bon nombre d'infos. Surtout quand il injecta dans la barre de recherche deux nouveaux mots-clés : *vorys* et *zeks*. Page après page, il découvrit le mythique Francuski sous un jour nouveau. Le truand qu'il cherchait depuis des années ne pouvait être que l'un des fils de Jacques : François. Vu à travers ce prisme, tout devenait logique : même âge, même stature, même origine. Comme d'autres, il s'était joint à un groupe paramilitaire après une période sous les drapeaux. Il avait pris part aux guerres yougoslaves avec des mercenaires venus des Pays-Bas, d'Allemagne, voire même d'Australie et de Suède. Ces aventuriers revendiquaient l'héritage des Brigades Internationales mais n'étaient que des paumés en mal de bastons. Des soudards armés de leur haine et de leur avidité de pouvoir.

— Bon sang ! Tu vieillis, Ronan. Tu aurais dû voir cela plus tôt, s'écria-t-il.

Dans un coin de son écran, une enveloppe apparut. Il ouvrit le mail de sa correspondante à Europol. Le dossier classifié d'un soldat et plusieurs annexes. Des données inaccessibles. Leila avait le bras long et efficace. Elle lui offrait le pedigree complet de François. Ses états de service, ses affectations. La guerre avait transformé cet homme en

criminel. L'enquêteur eut du mal à croire que cette information ne soit pas remontée jusqu'au paternel.

Le Francuski, ou supposé tel, avait rejoint la FORPRONU. Engagé volontaire, il avait fait partie de ces onze mille soldats que la résolution 743 avait envoyés dans les trois enclaves serbes de Croatie : Krajina, la Slavonie Occidentale et la Slavonie orientale. Les premiers rapports étaient élogieux. Le jeune français, affecté à la surveillance du barrage de Peruća, bien noté, était même devenu sous-officier. Mais quand l'armée populaire yougoslave s'était vue imposer un embargo sur les armes, tout avait dérapé. L'homme avait perdu pied. Au fil des mois, il avait accumulé les rapports, puis les blâmes. Vint la désertion et sa disparition des radars. On retrouvait sa trace en 1992 comme combattant, sous diverses bannières. Sa maîtrise de l'art de la guerre, son savoir-faire, le distinguait des pseudo-mercenaires arrivés sans formation. *C'est à ce moment que ce malfaisant a dû monter sa bande*, *commence par rechercher les tatoués fichés,* se dit le Breton.

Une petite dizaine de noms apparut. Il ôta ceux en provenance de l'Europe de l'Est. Plus que cinq. Parmi eux, deux dossiers mentionnaient des périodes de détention, et de nombreux tatouages apparaissaient sur les fiches anthropométriques. Des types qui avaient disparu à quelques semaines de l'évaporation de François.

— Bingo !

Il appela son alter ego :

— Priscille, j'ai du nouveau et c'est du lourd. Il va falloir convoquer Jacques d'urgence. Il est temps qu'il passe à table.

— Je veux bien mais avant, fais-moi plaisir. Dis-moi tout.

— J'ai sous le nez un magnifique prototype de racaille : soupçon de viol, suspicion d'acte de barbarie, multiples vols.

— Et qui est ce charmant jeune homme ?

— François, le fils de Jacques, sans qu'il ait été formellement identifié. Mais trop d'éléments coïncident.

— Humm. Pas étonnant qu'il se soit évaporé.

— Attends, cerise sur le gâteau, son profil est revenu jusqu'à un soupçon de massacre.

— Et personne n'a jamais fait le lien ?

— Remets ça dans le contexte. Début des années quatre-vingt-dix, l'ex-Yougoslavie.

— J'avais cinq ans. À cet âge, la mémoire, c'est surtout ce que l'on t'a raconté.

— Pas grave. Comme dans chaque guerre, les forces en présence ont pété les plombs. Dans les deux camps, on s'est déchaîné. Les Balkans sont devenus un théâtre d'opérations insensé.

— Et pour en revenir au fils de Jacques ?

— Pas de nom, pas d'enquête. Mais cela correspond à la période où

la position de l'ONU devenait inconfortable. Tu imagines, reconnaître qu'un ex-sous-off de l'armée française avait buté toute une famille, ça faisait tache.

L'histoire se répétait. Tous militaires qu'ils étaient, les deux officiers le savaient. L'Homme ne retenait rien. Soviets, Khmers rouges, nazis, hutus, juste pour ne citer que le XX^{e} siècle. Les donneurs d'ordres s'en sortaient les couilles propres. Certains soldats étaient jugés pour l'exemple et servaient de boucs émissaires. Les rescapés survivaient comme ils le pouvaient, parce que la vie continuait dans tous les cas. Bosniaques musulmans, Croates catholiques ou Serbes orthodoxes, à la fin, ils n'étaient plus que des trépassés sans étiquette. Finalement, comme partout ailleurs, sans sa peau, le cadavre est blanc et agnostique.

— C'est quoi cette histoire de massacre ?

— Une tuerie. Une famille entière travaillée au couteau. Ni preuve directe ni témoin. Juste des soupçons. Interpol a bien émis des avis de recherche mais…

— C'est vrai que ces derniers temps, les Red Notices sont plutôt destinées aux pays totalitaires à la recherche de leurs opposants, l'interrompit Beaumont. Tu es vraiment certain que François est le Francuski.

— Affirmatif ! Je parierai mes galons là-dessus. Le peloton se serre les coudes. Il se fait les dents en ex-Yougo, puis disparaît. À court de pognon, il revient avec fracas aux Pays-Bas, en France et en Allemagne.

— Ce qui nous amène chez moi. Tant que tu y es, tu pourrais demander à ton mystérieux contact de se pencher sur le pedigree de nos cadavres et sur notre blessé inconnu.

— C'est fait, Capitaine, répondit Ronan, un brin moqueur, en ouvrant une fiche sur son ordi.

— Goran. Ce prénom revient deux fois en 1995. C'était un gamin. Rescapé d'une famille jetée dans une fosse avec deux mille autres personnes non loin de Srebrenica. Toujours la même rengaine, un charnier et des dépouilles.

— C'est toujours l'histoire du pire.

— La barbarie est la caractéristique des guerres de religions depuis la nuit des temps.

— L'apanage impitoyable des ignorants.

Sur cette parole, Beaumont se remémora ce lieu où les tombes fleurissaient les vallées. Les traces des fosses communes avaient fait les unes de la presse des mois durant quand elle était gamine. Sans doute une des raisons de son engagement. Ronan continua ses recherches.

— Encore une fois, la présence de la « section » de François est confirmée.

— Ce Goran devient de facto notre priorité. Tu peux t'en occuper ? C'est un peu le feu ici. Un véhicule vient d'être retrouvé. Fait hors norme, il n'a pas été brûlé, annonça Priscille. Et je suis à sec de personnel…

— Quel genre de bagnole ?

— Une Mercedes avec des impacts de balles et des taches de sang, C'est le même modèle que pour le braquage du fourgon. Le réservoir est à sec. À moins d'une dizaine de kilomètres de la ferme de Sybille, tu penses bien que ça fait vibrer la ruche. Priorité du préfet, retrouver son propriétaire. Je dois mettre mes hommes là-dessus.

— Et pour Jacques ?

— J'envoie Jessie le chercher.

— Dis-lui de convoquer également Madeleine. Il est temps de confronter ce petit monde et de leur tirer les vers du nez.

26

Claquer

Camille claqua la portière et reprit sa respiration. Après une demi-heure de course à se retourner, la sensation de protection était relative. La sueur lui piqua les yeux. Il avait échappé au pire. Sanglier, gendarmes, tueur, ça faisait beaucoup pour un homme sans mémoire. Sa veste était poisseuse. Il jeta un œil dans ses rétroviseurs. Aucune silhouette ne sortit des talus. Il tourna la clé en serrant les dents, priant pour ne pas tourner de l'œil. Son épaule le faisait atrocement souffrir. Les roues attaquèrent le sentier. Le faisceau de ses phares éclaira les panneaux. À droite, un hameau nommé Le Cercueil. Était-ce prémonitoire ? Camille n'avait pas envie de défier les dieux. Il enquilla à gauche en direction du Champ-de-la-Pierre avant de descendre vers Joué-du-Bois. Aller toujours à l'ouest, toujours un peu plus loin. Il alluma la radio. Le flash de 18 heures résonna dans l'habitacle : *La gendarmerie annonce avoir identifié deux criminels en lien avec le braquage de mardi matin qui, on le rappelle, a fait de nombreux morts pour un butin de treize millions d'euros.*

L'argent avait plus de valeur que le nombre de morts. Les journalistes étaient aptes à citer le montant mais pas le nombre de victimes de l'attaque à main armée. Dans ce monde que l'amnésique continuait à découvrir, il y avait décidément quelque chose de pourri. L'envoyé spécial poursuivait son interview : *Deux corps ont été trouvés dans les environs d'Alençon. Tout porte à croire qu'ils ont été abattus. Les autorités semblent faire le lien avec le blessé par balle déposé dans la nuit de mardi devant les portes de l'hôpital d'Argentan. Nous pouvons d'ores et déjà vous annoncer que les enquêteurs sont également sur la piste d'un certain Goran. Nous allons maintenant écouter une déclaration…*

Camille coupa la radio. Il changea de couleur. Ce n'était plus une possibilité, mais une certitude. *C'est moi qu'ils cherchent.*

La vision arriva. Fulgurante. Elle chassa la peur et le lancinement de son épaule. Le pied sur le frein, il tourna le volant et pila devant une chapelle, fière de ses calvaires et de sa lourde porte rénovée, peinte en rouge sang. Touché par la grâce, Camille savait. La vélocité du souvenir comme l'impact d'une balle. *Goran.* Il connaissait ce type, il était certain d'avoir croisé sa route. Il avait vu la cruauté de son regard. C'était le type qu'il avait déposé à l'hôpital. Il en avait la

certitude. Un jet de bile remonta le long de son œsophage. Il ouvrit sa portière pour vomir. *J'ai sauvé un putain de tueur !* Cette révélation remit ses neurones en ordre de marche, à défaut de sa mémoire. *C'est impossible. Je ne suis pas un truand. Je ne peux pas faire partie de cette bande. Sinon ces deux types n'auraient pas tenté de me buter. Et le mec que j'ai eu au téléphone, le type de la forêt, c'est le chef. Il est à mes trousses. Reste à savoir pourquoi.*

Il s'enfonça dans son siège. Incapable de conduire. Sous le calme apparent de la campagne, l'improbable prenait forme. Il ferma les paupières et se revit dans une zone isolée. Un territoire de combat, sans doute dans les bois. Des cris. Des tirs en rafale. Il était visé, il avait riposté. Puis il se voyait au volant de la Mercedes, avec, à ses côtés, Goran.

Prostré dans l'habitacle, son trouble s'effaça, laissant place à une image, diffuse. Une sorte d'ébauche. Des traits flous. Une esquisse. Lointaine et diaphane. Des traits de fusain. À force de concentration, le portrait prit corps. Les couleurs arrivèrent, apportant une netteté inédite. C'était elle. Ses traits fins se révélèrent. Un nez ravissant. Des yeux cachés sous une paire de Ray-Ban. Les pommettes légèrement saillantes. Un front haut et lisse, sans une ride. Des cheveux noirs, mi-longs, ondulés, virevoltant au vent. Un menton délicat et un sourire extraordinaire que quelques taches de rousseur mettaient en valeur. Camille s'emballa. À qui appartenait ce visage ? Une autre image s'imposa à son cerveau. La femme était vêtue d'une robe fleurie, et s'amusait du soleil. Le vent soulevait légèrement l'étoffe pour découvrir des jambes fines. Camille se laissa faire. Ces flashs prirent la forme d'une évidence. Ce visage, sans qu'il puisse poser un nom dessus, il le connaissait par cœur. Il l'avait caressé, respiré, embrassé. *J'ai eu la chance d'être follement amoureux au moins une fois dans ma vie. Et c'était d'elle.*

27

Ruer

Joseph se rua sur son Smartphone pour contacter son rédacteur en chef. Il tenait son scoop. Acheté avec une bouteille de whisky. L'étiquette du blend japonais avait fait son effet sur le jeune gendarme. Adossé à la devanture du bureau de tabac, le journaliste attendit que son patron décroche. La voix était hargneuse. Comme d'habitude.

— Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ? On est en plein bouclage.

— Justement.

— Tu as intérêt à avoir du lourd. Et ne me ressors pas un énième papier sur les manifs, j'en ai des tartines.

— L'info est de première main. Le papier va se vendre tout seul.

— Ta source ?

— Solide. Mais on n'a qu'une heure d'avance sur les autres.

— Si ça tient le jus, on met ça en *front page* du site.

— Ne vous inquiétez pas, je vous dis, avec ce que je tiens, c'est la Une que je vous livre.

— Vas-y accouche !

Sans patience mais doté d'un véritable ego, le rédacteur en chef se voyait comme un J. Jonah Jameson, le directeur tonitruant du *Daily Bugle* new-yorkais. Mieux, un Perry White dirigeant d'une poigne d'acier le *Daily Planet*. [25] De son côté, le jeune journaliste, n'était ni Peter Parker ni Clark Kent et son patron était à la barre d'un titre de la presse quotidienne régionale en déclin. Pourtant, il braillait, gérait une maigre rédaction et passait son temps à rendre des comptes aux actionnaires. Joseph se lança :

— Le blessé, ce Goran dont tout le monde parle.

— Si tu veux me livrer sa bio, tu te torches avec tes notes. On corrige déjà le premier jet.

— C'est plutôt de son présent et sans doute de son avenir dont il s'agit. Ce Goran est sorti des vapes et s'est barré avec fracas. Il a assommé un planton et s'est enfui en prenant l'infirmière de garde en otage. Entre-temps, il s'est battu avec un type qui forçait le passage pour aller voir sa femme. *A priori*, elle est décédée, elle aussi.

— Ce Goran l'a abattu ?

— Non, rien à voir avec tout ça. Mort naturelle. Une assistante

sociale. La pandémie.

— Tu digresses. La surcharge des services, on s'en bat les steaks.

— OK. Bref, c'est branle-bas de combat au centre hospitalier Fernand Léger d'Argentan.

— Et ce Goran ? Il est où actuellement ?

— En fuite. Mais un otage et deux mecs tabassés, ça doit faire un bon papier. Je peux aller à l'hosto et faire quelques photos. Avec un peu de chance, j'y suis dans une demi-heure.

— Ce sera trop tard. Réfléchis ! En ce moment, les routes du coin ça ressemble au front russe. Impossible de circuler sans tomber sur des barrages, avec ou sans képi.

— Que proposez-vous alors ?

— L'idéal serait un lien solide avec le hold-up. Vu le pedigree de ton lascar, il est relié de près ou de loin aux treize millions. Faut juste en avoir la certitude, sinon les avocats vont nous tomber sur le râble. Si tu n'as pas cette certitude, ton histoire reste au parking.

De l'autre côté de la ligne, Joseph entendit un brouhaha étouffé. Son rédacteur appelait du renfort. Des secondes passèrent. Des portes claquèrent et des paroles qu'il ne put saisir furent échangées.

— Je te donne trente minutes. On va gratter les archives pour les images. Tu me mets ton histoire au propre. Cinq cents mots pas un de plus. Je veux du percutant, du sang et surtout du corroboré. Donc tu te démerdes comme tu veux. Tu te fais confirmer cette info. Chef de corps ou gendarme du rang, je m'en tamponne. Je veux de l'assermenté.

Un grand sourire zébra le visage du rouquin qui sauta dans sa voiture et démarra en trombe, direction la gendarmerie. Une escouade de militaires suréquipés s'apprêtait à grimper dans le blindé. Jessie s'était fait une place dans l'équipe et patientait à côté du véhicule, attendant l'ordre d'embarquer. Joseph lui fit signe, discrètement. L'autre lui jeta un œil sombre. Ses lèvres mimèrent le message : *Pas maintenant.*

Le rouquin s'adressa alors à l'ensemble de la troupe :

— Soyez sympas les gars. On a tous notre rôle à jouer pour œuvrer à la démocratie. Vous assurez la protection de la nation, moi je lui explique pourquoi elle doit accepter la présence de gars musclés comme vous à sa porte.

Personne ne répondit au plumitif, mais un sous-officier s'approcha de lui.

— Si tu continues à nous emmerder, tu vas finir par tomber pour entrave à l'exercice de la justice. Ça te dit quelque chose ?

— Bah, vous savez, je connais surtout l'entrave à la liberté de la presse. La loi de 1881, ça vous parle ?

La tension monta d'un cran. Ce que cherchait Joseph. Il continua

sur sa lancée, harcelant le sous-officier. Il évoqua tour à tour, le fourgon, l'hôpital pour finalement se concentrer sur Goran. L'autre ne cilla pas sous sa cagoule. Mais il montrait des signes évidents d'impatience. Tout ce que souhaitait le journaliste : Jouer sur l'énervement et la précipitation. Il lâcha sa dernière question :

— Et l'infirmière, l'otage, elle est morte ?

— C'est ce qui risque d'arriver si tu continues à bloquer la porte en débitant tes conneries.

Le sous-off se rendit compte trop tard de sa sortie. Partie perdue, il dut se débarrasser de l'outrecuidant Rouletabille.

— Fous-moi le camp ou on te roule dessus, dit-il en tapant sur la cloison du blindé.

Il s'adressa à Jessie :

— Toi, tu vas tenir compagnie à Tintin et faire en sorte qu'il ne nous colle pas aux basques.

— Ne vous inquiétez pas Messieurs, je vais prendre soin du petit. À chacun son job. Je vous laisse le soin d'aller capturer les méchants, conclut triomphalement le journaliste en s'effaçant, évitant de peu la porte blindée.

Il venait de se faire confirmer l'enlèvement et, par là même, de décrocher son papier. Jessie l'attrapa par le col et le décolla du sol.

— Tu sais ce qu'il te dit le petit ? Sale con !

— Je n'en sais rien. Mais menacer un journaliste après lui avoir fourni des infos, ça risque de retarder ta promotion si cela s'ébruite. À ta place je réfléchirai une seconde. J'imagine que tu as envie de me coller ton poing sur la tronche. C'est naturel. Mais ce n'est pas fair-play.

La réaction du jeune gendarme fut immédiate. Un uppercut foudroyant souleva l'estomac du rouquin.

— Si tu veux porter plainte, viens me voir. Je me ferais un plaisir de prendre ta déposition.

25 *Quotidiens pour lesquels travaillent les super-héros Spider-Man et Superman.*

28

Pousser

Jessie poussa la porte de la pointe de sa botte. Ronan l'observa à la dérobée. Le gamin fulminait. Il se massait la main.

— Tu n'as pas fait de connerie ?

— Ça dépend de ce qu'on appelle une connerie.

— Genre passer tes nerfs sur le premier venu ?

— Ce n'était pas le premier.

Jessie alluma la télévision.

— Tiens, vous avez vu ? On parle de notre bled.

Ronan leva la tête. Les images dataient. Personne ne se souciait de savoir si elles étaient de la veille au soir ou de l'avant-veille ? Les scènes se succédaient. Manifestations, barbecues et palabres, à quoi se greffa une nouveauté. Une rumeur enflait sur les réseaux sociaux. Le gamin reprit la nouvelle à son compte tout en jouant avec son Smartphone.

— J'le crois pas. *Twitter*, *Facebook*, même *TikTok*. Je n'ose même pas imaginer BFM. Il y a partout la tronche de l'adjoint au maire. Ce con aurait détourné des subventions agricoles pour financer sa future campagne.

— Il ne manquait plus que ça.

— Ils vont tous devenir barges dehors. Il a choisi son moment, cet abruti.

— Vrai ou faux, on s'en fout. Pas le temps d'attendre Beaumont, faut bouger. Tes administrés vont vouloir lui faire la misère.

— Franchement mon Capitaine, vous les croyez assez cons pour ça ?

— Sous la colère, la connerie est une certitude. Les néo-cons n'ont rien à envier aux anciens abrutis. Il ne manquait qu'une petite étincelle pour souffler sur les braises.

— Et cet imbécile l'a fait en piquant dans la caisse.

— Ben voilà, tu as compris.

— Quand je pense que c'était un ami d'Étienne.

— Étienne ?

— Oui le gars qui a buté son cheptel avant de retourner son arme contre lui.

— Ami ou pas, voleur ou non, le résultat est le même. Il est dans la

merde. Tu sais où loge l'artiste ?

— Pas loin de chez Jacques. À un quart d'heure à pied d'ici.

— Alors, on fait d'une pierre deux coups. Tu enfiles une petite laine blindée sur tes épaules, tu fais un crochet chez Jacques et tu me l'envoies dare-dare. Après tu files chez l'adjoint. Vous vous enfermez et vous nous attendez. Moi, j'appelle Beaumont et je te rejoins au plus vite.

Ronan regarda le jeune gendarme s'éloigner et adressa un message à Beaumont : *Envoie soutien à Jessie. Urgent !*

Avant toute chose, il devait adresser son rapport et les différents procès-verbaux au procureur. Ces tâches administratives lui prirent une dizaine de minutes.

29

Porter

La vitre arrière de l'utilitaire portait les traces du dernier barrage populaire. Il l'avait forcé à l'entrée de la commune. Une pierre ou un boulon avait atterri avec fracas dans la cabine. Des types rugueux n'avaient pas apprécié qu'il refuse de s'arrêter pour partager une saucisse et écouter leurs revendications avinées. Madeleine allait faire la tronche quand il allait lui rendre sa voiture.

Une pâle séquelle s'il devait comparer avec l'ouragan qu'il s'apprêtait à déclencher. La pensée de cette femme le hantait. La nuit précédente allait prendre les contours d'une passade sans lendemain. Le plus dur n'était pas de l'admettre mais de l'annoncer.

À bout de forces, le dos poisseux collé au siège conducteur, Camille fit le point. *Quand on se pose la question, c'est que l'on a déjà une partie de la réponse. À la question, peux-tu continuer longtemps comme cela ? Tu le sais bien, c'est non. Tu n'as pas le choix.* Il coupa le contact et sortit un euro de la poche de son jean. L'avenir joué au hasard. La vie était ponctuée de petites décisions aux grands effets. Effet papillon.

— *Pile, j'entre, face je file.*

La pièce roula sur elle-même avant de tomber dans la paume de sa main. Pas de visage mais l'Europe en surimpression. Camille ouvrit sa portière de sa main valide et se traîna jusqu'à la porte. Il tapa du poing et s'assit sur la marche, attendant qu'on l'accueille.

La porte s'ouvrit, il faillit s'écrouler mais une main solide le retint.

— C'est gentil de passer nous voir. Vous avez une sale gueule. Mais vous êtes vivant. Tout le monde ne peut pas en dire autant dans le coin.

Un homme aux yeux bleu le tira à l'intérieur. Camille laissa une large bande carmin derrière lui. Sa blessure s'était réouverte. Il émit un râle.

— On va mettre les choses au point. Tu es dans la merde, mon vieux, mais avant de causer on va te rafistoler. Je préfère parler à quelqu'un qui a les yeux en face des trous.

— Quoi ? Dit Camille qui luttait pour rester éveillé.

— Armé ?

Camille secoua la tête. Sa vue se vrilla.

— Je vais tout de même vérifier. Toute la brigade est à ta

recherche. C'est une bonne chose que tu aies décidé de passer nous voir de ton plein gré. Cadavres, voiture, sang, balles, tu as fait fort. Tu laisses des traces partout où tu passes. Et je ne te parle même pas de tes empreintes qui tapissent les scènes de crime.

Le Breton ouvrit l'armoire à pharmacie, saisit médicaments et pansements et enfila une paire de gants en latex qu'il fit claquer sur sa paume.

— Prêt pour les premiers soins ? Ne te force pas à répondre, la demande est de pure forme.

Il ôta la veste du blessé, et déchira le tissu de son sweat maculé, puis son tee-shirt.

— Tu me suis ou tu tournes de l'œil tout de suite ?

— Vas-y puisqu'on se tutoie.

— La balle est ressortie et il n'y a rien de cassé. Tu as du pot.

L'officier entoura la blessure d'un large bandage et chercha une couverture de survie. Souvenirs d'Opex. Effet psychologique de la chaleur, bénéfice garanti.

— Bon, tu es avec moi ?

Le blessé oscilla de la tête. Soumission totale. Le Breton se lança :

— On a pas mal de choses à éclaircir. Tes traces papillaires ont été retrouvées sur les étuis prélevés sur une scène de crimes. Tes empreintes génétiques se baladent dans une berline présentant des liens évidents avec un braquage sanglant. Je devrais immédiatement te signifier ta mise en garde à vue.

— Tu proposes quoi ?

— Tu te mets à table. Après on avise.

Ronan sortit son Smartphone et mit l'enregistreur en route. Camille raconta le réveil dans la Mercedes, la ferme, les tueurs et la traque dans la forêt d'Écouves, mais ne s'appesantit pas sur sa relation avec l'accorte aubergiste.

— C'est un beau récit, digne des aventures de Jason Bourne, mais j'ai tendance à te croire. À moi de te raconter quelques trucs, qui vont peut-être t'aider à retrouver la mémoire.

Camille se tassa sur sa chaise. Tout ouïe, il écouta le gendarme. Partagé entre la frayeur et le souhait d'en savoir enfin plus sur lui.

— Une partie de la bande a été massacrée mais l'argent est introuvable. Il est évident que le type qui s'est frotté au sanglier te cherche car il doit être persuadé que c'est toi qui as le fric. Cerise sur le gâteau, tu as flingué deux de ses gars.

— Ils ne m'ont pas laissé le choix. C'était eux ou moi.

— Tu n'as pas fait dans la dentelle. La légitime défense reste à prouver, mais on verra ça plus tard. Par ailleurs, je pense que c'est toi qui étais dans la Merco devant l'hôpital. Ce Goran te doit la vie.

Camille se frotta l'épaule. L'expression de son interlocuteur le

troublait.

— Tu penses vraiment que je suis innocent ?

— Je ne crois pas que tu sois monté au braco. Tu n'as pas un profil de mercenaire. Et s'il est prouvé que tu étais sur les différentes scènes de crimes, ce n'était pas forcément en tant que criminel. Et puis tes empreintes ont parlé. Tu ne t'appelles pas Camille.

30

Saisir

Il fut saisi par une odeur de sueur mêlée à des relents de vomi. Il ferma la bouche pour éviter d'absorber les effluves méphitiques. Réflexe de survivaliste en milieu hostile. L'entrée de la maison était à l'image du propriétaire, dévastée. La porte non verrouillée, comme un acte manqué ou une invitation, une ouverture sur le désespoir et l'abandon. Il entra sans frapper. Retour au bercail. La décoration du couloir n'avait pas bougé. Les cadres cloués dans l'entrée non plus. Sa mère n'avait jamais su peindre. Jacques était avachi dans son fauteuil. À l'arrivée de l'intrus, il releva la tête :

— Qui es-tu ?

— Tu es tellement bourré que tu ne reconnais pas ta progéniture ? dit l'homme en ôtant sa cagoule.

— Vincent ou François ?

— C'est pire que ce que je pensais. Incapable de reconnaître son fils.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Une rencontre avec un sanglier, cette saloperie ne m'a pas loupé. Aide-moi à m'asseoir.

Jacques, bien éméché et tétanisé par cette apparition plus qu'inattendue ne bougea pas.

— Je me répète. Lequel des jumeaux es-tu ?

— Vincent ou François ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Je suis là. Ce n'est pas ce que tu voulais ? Le retour du fils prodigue ?

— En fait, je m'en fous. Vivants ou morts vous ne valez pas grand-chose.

— L'amour paternel ne t'étouffe pas. Mais tu as raison sur un point. L'amour, c'est pour les faibles.

Le retraité observa celui qui se présentait comme étant son fils. La cinquantaine, il suintait la malveillance et la colère. C'était une bête blessée, un prédateur diminué donc dangereux.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien. Juste faire une pause, histoire de reprendre des forces. D'ici quelques heures, je partirai. Écouves et sa région, c'est fini pour moi, mais il me reste un truc à régler.

— Pourquoi es-tu revenu ?

— Pas par amour filial, tu t'en doutes, mais j'ai mes raisons.

— Treize millions de raisons ?

— En dépit de ton penchant pour la bouteille, t'es resté clairvoyant, le daron. Cela dit, je ne pensais pas que revenir dans ce bled allait représenter autant d'emmerdements. Repasser ici, c'était une mauvaise idée.

Jacques loucha sur sa bouteille devant laquelle son fils posa son couteau de chasse. Un geste de défi.

— Tu as le choix. Soit, tu me dénonces. Soit pour une fois, tu m'aides. Enfin, si tu es encore capable de te bouger le cul.

— Écoute, c'est trop tard. Que tu sois François ou Vincent, je m'en branle. Démerde-toi.

Le blessé se leva et le gifla.

— Ne parle pas de mon frère. Tu ne sais rien de lui.

— J'ai tout de même une petite idée. L'un comme l'autre, vous étiez de la mauvaise graine.

— Tu juges sans savoir.

— La majorité des hommes naissent bons. La vie peut les changer. Mais, toi et ton frère, vous êtes nés salauds.

— Sans doute les gènes. Peut-être même les tiens.

— François était instinctif et dangereux, Vincent, plus réfléchi, l'était encore davantage. De toute manière, pour moi, vous êtes déjà morts.

— Caïn et Abel, ne venaient pas de Normandie. Tu penses vraiment que tuer le père au sens propre serait une épreuve ?

Le vieux leva le bras. Il ignora le couteau et attrapa le goulot de la bouteille de 51 qu'il se mit à téter. Le supposé fils arracha le pastis des mains de son père et la fracassa contre le mur.

— Comment est-ce possible qu'un truc aussi mou soit mon paternel. ? À force de vivre dans le passé, tu es mort de ton vivant.

— Comme chacun d'entre nous.

Jacques sanglota sans savoir ce qu'il regrettait le plus. Sa dose d'alcool, son fils ou sa fierté. On frappa sur la vitre de l'entrée.

— Tu attends une visite ?

— Pas que je sache. Il est de notoriété publique que je ne suis pas le plus convivial des villageois.

Le blessé se jeta sur son couteau et se dissimula derrière la porte du salon. Jessie pénétra dans le taudis du retraité, remarquant immédiatement les débris de verre et l'odeur enivrante du Pastis.

— Ah je comprends pourquoi vous ne répondez pas. Vous vous êtes mis dans un bel état. Allez, on se relève, direction la brigade. Vous êtes convoqué. La patronne a des questions à vous poser.

Jacques essuya ses larmes et son nez morveux et, dans un éclair de lucidité, ouvrit la bouche. Sans aucun doute pour prévenir le

gendarme. Une fraction de seconde trop tard. Une lame bien affûtée trancha la carotide du pandore. La carrière du futur sous-officier s'acheva sous les yeux hallucinés de l'ancien garde champêtre.

— Mauvais endroit, mauvais moment, mauvais uniforme.

— Tu n'aurais pas dû. Tu pouvais faire autrement.

— Parce que tu crois qu'il m'aurait donné le choix. Une fois entré, il s'est condamné tout seul. *Basta*.

Le tueur essuya sa lame sur la veste du mort. Un éclair de jouissance illumina son visage. Il refréna son envie de plonger ses doigts dans la plaie poisseuse.

— On a des choses à se raconter. Tiens-toi tranquille le temps que je me nettoie. Sinon…

— Sinon quoi ?

— Je t'égorge comme un goret.

— Tu en es capable, j'en suis certain.

— Oui. Et tu n'oses pas imaginer à quel point je me bats pour ne pas céder à l'envie.

Quand l'assassin revint, vêtu d'un pull plus propre, Jacques le détailla. Sous sa barbe naissante, ce fils prodigue avait les traits de sa mère mais ses yeux injectés de sang trahissaient un très inquiétant manque de sommeil.

— De quoi veux-tu parler ? Du fourgon ou de Sybille ? Car c'est toi qu'il l'a tuée. N'est-ce pas ? demanda le père, dans un état second.

— On ne peut rien te cacher. Oui, je l'ai butée. Mais c'était il y a longtemps. Quand je l'ai trouvée dans la cache, elle avait déjà massacré le frangin. Je ne dis pas qu'il ne l'avait pas mérité, mais les liens familiaux, tu sais ce que c'est.

Jacques ne répondit pas. Il laissa venir la suite, jouant la montre et évaluant ses chances de s'en sortir.

— Non ! Tu n'en sais rien, rétorqua le malfaisant. À l'époque, il n'y avait que ton métier, ton prestige, ta respectabilité. On faisait tache dans ton petit monde tout propre.

— Mais pourquoi ?

— Sans doute à cause de l'enfant de cette salope.

— Madeleine.

— Oui, ta petite fille. Celle-là même. Mais on va y revenir. Tu le sais, ton enfoiré de fils l'avait violée avant de se barrer.

— Disons que je m'étais fait à cette idée, aussi monstrueuse soit-elle.

— Ben voyons. Tu t'en doutais et tu n'as jamais levé le petit doigt. En définitive, tu es aussi coupable que nous.

Le visage de l'ancien enquêteur se ferma. Il regarda le corps de Jessie. Un brin de sympathie, une terrible tristesse et un désir de

mettre fin au mal le firent dessoûler.

— J'ai pris la place de François. Le temps de me fondre dans sa vie, j'ai inventé cette histoire espagnole. Tu as mordu à l'hameçon. Mais quand je suis arrivé en ex-Yougoslavie, j'ai découvert que cet enfoiré de frangin était la pire des ordures. Moi qui pensais rejoindre, tranquille, des combattants, j'ai hérité de ses saloperies. François ne s'est jamais embarrassé de la moindre idéologie. Ton fils avait déjà commis des atrocités. Il avait des casseroles au cul. Alors, je me suis mis au diapason. Sa petite bande n'y a vu que du feu. J'en suis vite devenu le chef.

— Et tu as commis ces vols, ces meurtres.

— Faut bien manger. On prend l'argent là où il se trouve. Il faut parfois contraindre un peu les gens à partager.

Le père, anéanti, ne releva pas. Le puzzle se complétait.

— Pour Sybille, que s'est-il passé ?

— Avec François, on s'écrivait de temps en temps. Je savais qu'il était revenu en permission. Mais je ne suis pas arrivé à temps. Ta bru l'avait torturé. Par vengeance ou par colère. Sur le moment, je m'en foutais. Pas de bol, la souffrance, c'est dans les gènes de la famille. Je ne pouvais pas la laisser vivre après ce qu'elle lui avait infligé.

Poussé par son père qui, à ses risques et périls, réclamait des aveux, Vincent raconta la suite de ses aventures. Le mercenaire égrenait les mots de plaisir, d'argent facile, d'errance et de vie insouciante. Le vieux n'entendait que folie meurtrière et délire. Au bout d'une demi-heure de macabres confessions, le soudard en arriva à l'attaque du fourgon.

— Un coup suffisamment gros pour prendre ma retraite. Mais un abruti a piqué le pognon. Avec un peu de chances, tu vas m'aider à remettre la main dessus. Ensuite je disparaîtrai.

— Et après, Vincent ? Tu vas me saigner comme ce môme ?

— Tu as parfaitement saisi, Papa.

31

Appeler

Il s'appelait Sacha. Camille n'était pas son prénom, mais celui de sa femme.

— Ton épouse a été fauchée par une rafale lâchée par le Francuski, le 6 mai 2022, lors d'un braquage. Elle se promenait dans les environs. Une victime collatérale. Tu t'es immédiatement mis en disponibilité et, au grand désespoir de ta hiérarchie, tu as disparu des radars. Nul doute que tu as passé cette période à pister les meurtriers de ta femme.

Sacha roula des yeux.

— Au fait, tu es capitaine de police et tu as la réputation d'être une sacrée pointure. Ce qui explique ton acharnement, et la précision des cartons réalisés sur les deux types dans la ferme.

Munie de ces souvenirs, la mémoire de Sacha s'ouvrit. Chaque réminiscence entraînait la suivante. Des flashs illuminaient son cerveau, s'imbriquant les uns dans les autres : un camion blindé, un homme en égorgeant un autre, des échanges de tirs, un blessé : Goran, les urgences, la Mercedes, et enfin Madeleine.

— Pendant des mois, tu as traqué ces meurtriers… Maintenant, tu devrais pouvoir relier les blancs.

— Donc Goran est l'homme que j'ai sauvé.

— Oui Goran, le kidnappeur. Comme quoi, une belle action, peut être désastreuse. Mais pas d'inquiétude, on va le choper. Tout comme je vais attraper le Francuski. À ce propos…

Ronan lui servit un café et lui soumit une série de photos datant d'une trentaine d'années, issues du dossier de Jacques. On y voyait les jumeaux jeunes et fringants avec leurs tronches de charognards. Sacha prit le temps de savourer son eau chaude teintée.

— Il est dégueu, mais j'en veux bien un autre. La nuit promet d'être longue.

Les deux hommes s'évaluèrent. Chacun jaugeant le degré de confiance qu'il pouvait accorder à l'autre. L'ex-amnésique pointa un visage sur un des clichés :

— Pas de doute, c'est lui. Enfin, l'un des deux.

— Une idée duquel précisément ?

— Aucune. Bouton ou pression, Tic ou tac ? Ça pourrait être les

deux. Mais qu'importe, je lui ferai la peau. C'est quoi leurs noms ?

Ronan ne dit rien. Il comprenait la réaction de son confrère. Le Francuski avait tué sa femme.

La radio crépita aux sons de nouveaux heurts. Ils tendirent l'oreille. Le premier adjoint au maire, drapé dans les jupons de Marianne, avait tenté d'utiliser la mort de l'agriculteur à des fins électorales. Une parole malencontreuse, captée par le plumitif, avait fuité. Les amis et collègues du disparu, ivres de fureur, marchaient sur la bourgade. L'adjoint risquait de passer un sale quart d'heure. Beaumont rejoignit les deux officiers :

— C'est à cause de ce putain de journaliste. Comme si le bordel ambiant ne suffisait pas, il a fallu qu'il foute le feu aux poudres. On aurait dû laisser Jessie lui éclater la gueule.

Ronan et Sacha sentaient l'inquiétude de leur consœur.

— Les gars je vais avoir besoin de vous, reprit-elle. On ferme la maison et vous allez chercher Jessie.

Sacha entendit le percuteur d'un UMP 9. Le Heckler & Koch claqua. Le Breton passa deux chargeurs de 9 mm dans ses poches tout en calant son Glock 26, ultra-compact, dans son dos :

— On passe chez Jacques et on file ensuite chez l'adjoint. Pas de voiture. De toute manière, on est plus mobile à pied. Sacha tu tiendras le coup ?

— Pour avoir la tête de celui qui a abattu Camille, je suis prêt à tout. Crois-moi, je peux serrer les dents à m'en faire péter le râtelier.

Ils filèrent par la porte de derrière. Ronan se mit à progresser vers le centre, le HK à l'épaule, tout en surveillant Sacha. Certes, c'était un ancien flic, mais il doutait de ses réflexes.

L'odeur caractéristique des émeutes, pneus brûlés et gaz lacrymogènes, parfumait les rues. Des bandes de jeunes, hyper-mobiles, profitaient de la pagaille pour caillasser des voitures et cramer des poubelles. Volets mi-clos, la majorité silencieuse surveillait la révolution depuis son salon.

Une clameur roula. Les gendarmes virent surgir une dizaine d'individus en uniforme : tenues noires, gants de cuir, casques et cagoules.

— Les black blocs ont des fans on dirait, marmonna Ronan.

Prêt à en découdre, il fit voler la sécurité du Glock et le garda contre sa poitrine. La horde vociférante passa à une vingtaine de mètres d'eux. Elle réclamait son dû. Une lapidation en place publique comme exutoire à la souffrance. Un caillou vola au-dessus de leurs têtes. Un des contestataires visa la carlingue de la camionnette. Il éclata une vitre. Un autre alluma une bouteille de bière. Essence, vieille huile de moteur épaisse et lanière de tee-shirt. Un bon vieux

cocktail Molotov.

Sacha ne put retenir une remarque :

— La lutte des classes tourne court. On ne parle pas de résistance, mais de saccage.

— Tu m'étonnes. Il n'y a rien de noble à vouloir faire cramer son prochain.

La bouteille se cassa à l'intérieur de l'utilitaire qui s'embrasa. Les excités hurlèrent, et coururent vers la prochaine cible. Ronan releva la tête :

— Les nuisibles sont passés. Suis-moi, avant que ça pète vraiment.

Ronan actionna la clenche, les gonds couinèrent. Glock en main, il pénétra dans la maison silencieuse. Rien à voir avec la ferveur de la rue. Il patienta quelques secondes. Le temps de s'habituer à l'obscurité. Il faillit buter contre le corps de Jessie, baignant dans une mare de sang. Deux doigts sur la carotide confirmèrent ce qu'il savait déjà. Le gamin était mort. Égorgé. Un acte gratuit et cruel.

— C'est cet enculé. L'ancien n'aurait jamais fait ça.

— À mon avis, il n'était pas en état, ajouta Sacha en montrant les débris de bouteille.

— Regarde si le vieux est au premier. Je me charge du rez-de-chaussée. Mais ne monte pas les mains vides. Tu ne prends pas de risque. Fais gaffe, il est armé.

Ronan montra du doigt l'étui vide de Jessie. Le SIG Sauer avait disparu. Il lui passa le HK.

— Je ne te demande pas si tu sais t'en servir ?

— Je ne te demande pas si un Breton sait faire des crêpes. On enlève la sécurité, on pointe, on tire.

— C'est un bon résumé.

En silence, ils fouillèrent la maison. Vigilants. Chaque mètre pouvant être le dernier. L'idée d'être cueilli par une salve ou par le tranchant d'une lame rendait prudent. L'inspection terminée, un constat s'imposait.

— La maison est vide, dit Ronan.

— Notre type est blessé. La salle de bains est pleine de sang et des fringues poisseuses traînent dans la baignoire.

— On prévient Beaumont.

La militaire, qui surveillait l'avancée de ses troupes à l'autre bout de la ville, fut saisie par la nouvelle. L'assassinat de Jessie était signé. Le Francuski avait tué un de ses hommes. Elle allait en faire une affaire personnelle. Mais d'abord, ordre du préfet, elle devait mettre en sécurité le maire adjoint et le journaliste.

— Je suis obligé de te laisser la main, dit-elle à Ronan. Tu proposes quoi ?

— Tout nous ramène à Madeleine. Je file *Chez Sybille*.

— Quand tu auras ce salopard en face de toi…

— Oui, je sais. Tu n'es pas la seule à me réclamer sa tête.

Le Breton mit fin à l'appel. Sacha emboîta le pas du gendarme, pistolet-mitrailleur en main.

32

Taillader

Les Serflex taillad̀erent ses poignets, mettant sa peau à vif quand la brute serra les liens en plastique. Jamais elle n'aurait pensé se retrouver ainsi ligotée. À ses côtés, l'infirmière semblait résignée. Comme elle, la jeune femme en blouse blanche était entravée et bâillonnée.

Elle s'attendait à voir Camille quand on avait frappé au volet de l'auberge. Elle avait ouvert. Mauvaise décision. Le coup de poing de Goran lui avait éclaté la lèvre. En moins de cinq secondes, elle s'était retrouvée ligotée sur le dos. L'homme poussait devant lui l'infirmière, encore sonnée par son interminable et très inconfortable séjour dans le coffre de la voiture.

Prisonnière en sa propre maison. Madeleine avait bien regardé des reportages sur les *home-jackings*, mais de là à penser en être victime dans l'Orne, il y avait de la marge. Il fallait remonter jusqu'en 1979. À une quarantaine de kilomètres, Mesrine, avait enlevé l'homme d'affaires, Henri Lelièvre. Contre une très substantielle rançon, le milliardaire avait été relâché par l'ennemi public numéro 1.

Madeleine le savait, personne n'allait verser le moindre centime pour elle.

— Qui êtes-vous ?

L'homme n'avait pas répondu. Il avait jeté un œil sur l'horloge.

— Qu'est-ce que vous voulez ? De l'argent ? Prenez la caisse.

— Chut… On attend sagement. Il ne devrait pas tarder.

Goran fit le tour du bar et tomba sur le Walther, planqué parmi les bouteilles.

— Bon choix, dit-il en s'adressant à Madeleine. Mais tu aurais mieux fait de l'avoir sur toi.

Enfin, on tambourina à la porte. Vincent, le flanc marqué par sa rencontre avec le sanglier, déboula, soutenu par son père, SIG Sauer dans une main, couteau de chasse dans l'autre. Il sembla satisfait de la présence de Goran.

— Tu as trouvé mon message. Très bien.

— Tu parles. Le signe qu'on employait à Sarajevo. Un tag sur un mur comme signal d'une cible potentielle. Mais comment as-tu su que j'allais passer dans ce bled ?

— C'est le plus proche de la ferme, le seul à la ronde où tu pouvais éventuellement passer. Un type comme toi, ça examine toujours les bars et les cafés. Et puis, il fallait y voir comme un signe. Cette auberge, c'est la famille.

— Ça ne pouvait être que toi, qui me convoquais.

— Oui, les autres sont morts.

— Tu les as tués.

— Tous, sauf Gojko et Slavko. Ils sont tombés sur plus fort qu'eux.

— À voir ta tronche, tu risques de les rejoindre bientôt.

De la pointe du canon de son arme, Goran ordonna à Jacques de rejoindre les filles :

— Le vieux, tu la fermes et tu ne bouges pas !

L'ancien ne se fit pas prier. Il rejoignit Madeleine et se colla à elle. Il désobéit à l'ordre en lui susurrant quelques mots pour la rassurer. Une once de compassion et de pardon. Sa voix trembla. Il était dessoûlé malgré une haleine anisée. Devenu un grand-père protégeant sa marmaille, il fut stoppé dans son élan. Un coup de pied sur l'épaule.

— *Shut up !*

Le Francuski toisa Goran.

— Un acte gratuit. C'est ce que je t'ai appris ?

— On s'en fout. Et toi, tu déposes ton canif et ton flingue. Qu'est-ce que tu crois pouvoir faire ? Tu te souviens ? Pour que l'autre meure il faut frapper juste et fort. Rends-toi à l'évidence, tu es trop loin, pauvre vieux.

Vincent jeta le SIG Sauer aux pieds de Goran. Il examina avec dépit son couteau de chasse et le posa sur une table. Les deux hommes poursuivirent leur conversation dans une langue incompréhensible pour les trois prisonniers.

— Pourquoi es-tu venu ? Pour le type qui a notre pognon ?

— Disons que je me suis souvenu de ce que tu racontais lors de nos années slaves. Tu parles beaucoup trop quand tu as picolé, tu sais. Tes origines, ton enfance, tes heures passées à reluquer la patronne de ce restaurant. Après, c'était facile. Le Dodge de Gojko était garé à une centaine de mètres. J'ai juste eu à attendre. Treize millions, ça en fait des excuses, assez pour que tu viennes te jeter dans mes mains.

— C'est donc toi qui as le pognon.

— Va savoir. L'argent, ça va, ça vient. Mais on s'en fout. Il ne s'agit pas de ça. Quand tu nous as parlé de ce coup près de chez toi, tu m'as offert de quoi remettre les pendules à zéro.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Je t'ai accueilli. Je t'ai tout appris.

— Appris à voler, à tuer.

— Tu n'as jamais eu besoin de moi pour cela. On est de la même trempe. On est des seigneurs de guerre.

— On est de simples braqueurs.

— Quoi que tu en penses, on est pareil, Goran. Je t'ai offert ma protection. Tes sales penchants s'y sont déployés. T'aimes le risque, les sensations extrêmes, l'argent. Tu as mis ta haine à notre service. Tu es comme moi. Tu as été élevé au goût du sang et tu ne peux pas t'en passer.

— Tu ne m'as pas donné le choix.

Dehors une déflagration détourna leur attention. Une voiture venait d'exploser.

— Ce vieux, c'est ton père je suppose ?

— Oui. Enfin ce qu'il en reste.

Sans un mot, Goran pointa son arme et tira sur Jacques.

— C'est vrai, j'aime ça. La pitié est un signe de faiblesse. Sans doute la seule leçon que j'ai retenue de toi.

— Quoi ?

— Inculte. Tu te souviens de la morale de *L'Appel de la forêt* ?

— Seuls les loups survivent.

Puis il aligna l'infirmière. Le second coup de feu se perdit dans les bruits ambiants. Le bâillon d'Anne-Sophie l'empêcha de crier. La balle percuta son front. Elle fut radiée du personnel du centre hospitalier. Le chat fila sous un meuble.

— Pourquoi ? demanda Vincent.

— Il devait mourir ce soir. L'autre, on s'en fout. Et ne me fais pas croire que tu allais la laisser vivante ?

— Qu'est-ce que tu veux ? Tu as l'argent, non ?

— *Osvetu. Tvoja smrt za moje.* [26]

— Quoi une vengeance ? Et pourquoi pas une Vendetta.

— J'ai attendu. J'aurais pu mille fois te tuer. Mais ça n'aurait pas suffi. Tu te souviens quand j'ai rejoint votre équipe ?

— C'était quand ?

— Janvier 92. Vous veniez de massacrer une famille.

— Si tu le dis.

— Un père et une mère assassinés à coups de couteau.

— Tes parents ?

— Ça y est. Ça te revient. On ne peut rien te cacher. Tu as débarqué avec ta bande sous prétexte qu'ils avaient hébergé vos ennemis.

Goran raconta en quelques mots son histoire. Absent ce jour-là, il n'avait eu de cesse que de retrouver le Francuski. Une fois dans la bande, l'appât du gain avait pris le pas sur le besoin de vengeance. Jusqu'à finir en Écouves, la terre d'origine du tueur de ses parents. Ses souvenirs avaient pris le dessus.

Jacques, touché au ventre, profita de ce moment d'inattention pour se rapprocher encore plus de Madeleine. Il se sentait partir, savait

qu'il n'avait plus que quelques minutes à vivre. Il devait se confier à sa petite-fille.

— Finalement tu n'es qu'un faible, une merde, hurla Vincent. Une vermine sans courage, ni honneur.

— Mon honneur est mort depuis des lustres. Va t'asseoir là-bas !

Vincent obtempéra. Son cerveau turbinait à plein régime.

— Tu vas rire. Mais je ne comprends rien à ce que tu me racontes. À cette époque, c'était François qui était à la tête du détachement.

— Qu'est-ce que c'est que ce délire ? Si tu n'es pas François, qui es-tu ? Tu me prends pour un con ?

— Je suis Vincent. François, c'était mon frère. Et oui, tu es un peu con. Sinon tu serais déjà parti.

Goran serra la main sur la crosse du Walther. Vincent le provoquait. Il le poussait à la faute.

— Et il est où, François ?

— Au fond d'un trou, pas loin d'ici, intervint Madeleine.

Les deux hommes se tournèrent vers elle. Madeleine caressait les cheveux de son grand-père. Accablée, elle regretta de n'avoir su lui donner une chance. Sans le savoir, elle avait eu une famille. Il est des peines qui se dévoilent trop tard et que l'on trimballe avec soi jusqu'à la fin de ses jours. Elle l'apprendrait bien assez tôt, on ne construit pas sa vie autour des morts.

Jacques, avant de rendre l'âme, avait tout dévoilé. En quelques mots, il avait résumé François et Sybille, sa faiblesse envers ses fils et son aveuglement vis-à-vis d'elle. Surtout, il avait prié pour qu'elle lui pardonne sa maladresse.

Madeleine fixa Goran :

— Pauvre type. Incapable de faire la distinction entre des jumeaux. Tu tues le père pour te venger de l'un en faisant face à l'autre.

Elle prit un air de dégoût.

— Tu es tellement aveugle. Tu ne t'es pas rendu compte que c'est mon géniteur qui a assassiné tes parents et pas celui qui est face à toi. C'est son frère, mon oncle.

Goran rigola et salua la tromperie dont ils avaient tous été victimes.

— Ça ne change rien. Un œil pour un œil, un père pour un père, un frère pour un autre, un enfant pour un enfant. Mais maintenant Francuski, je comprends mieux les réactions des cousins. Ils parlaient de tes changements d'attitude. Du fait que tu étais devenu plus dur à ton retour de France. En fait, on a hérité d'un enfoiré complet.

— Sur ce plan, crois-moi, mon frère et moi étions pareils. Mais n'oublie jamais que l'on vous a rendu riches et nourri durant des années.

— Tu penses que je suis incapable de mordre la main qui m'a

nourri ?

— Oh non, pour ça, je te fais confiance. Tu es aussi tordu que nous. Peut-être même, le pire d'entre nous. Je te le demande une dernière fois, où est le pognon, Goran ?

Madeleine fixa Vincent. Elle réprima une envie de lui cracher au visage :

— On a une famille compliquée. Et tout ramener à l'argent ne mène à rien. C'est trop tard.

— Rien n'est trop tard quand il s'agit d'argent, ma nièce.

— Tu n'es qu'un salaud ! Je suppose que tu as tué ma mère ? Mais pourquoi ?

— Parce qu'elle avait tué François. Mon jumeau, ma moitié. L'autre face d'une même pièce.

Vincent émit un drôle de bruit en prenant sa respiration, avant de vomir sa haine :

— Sybille, ta mère était une salope. Le soir du bal, avec mon frère, sur la banquette de la bagnole, elle en redemandait. C'était pas ce que j'appelle un viol. Quant à moi, je l'ai juste giflée parce qu'elle a refusé que je la saute à mon tour.

— Et c'est à cause de ça que tu l'as tué ?

— Va savoir. Quand il est revenu de permission, François avait changé. Ce n'était plus nous, mais lui d'un côté et moi de l'autre. Séparés à jamais.

— Ça justifie un meurtre ?

— Bah, des morts, il y en a eu. Beaucoup. Et puis, il y avait de la folie dans cette fosse. Il fallait que tout s'arrête. Écouves, ce n'était plus pour nous. Il fallait tirer un trait définitif sur tout cela. Mais si tu penses une seconde que je le regrette, jeune fille, tu te fourres le doigt dans l'œil. Ce soir, il n'y a que mon blé qui est important ! N'est-ce pas Goran.

Madeleine se dégagea du corps de Jacques. Elle s'adressa à Goran :

— De toute manière, tu vas nous buter. Alors, fais-moi juste un plaisir. Laisse-moi voir cet enfoiré mourir avant moi.

— Sacrée famille que tu as Francuski, répondit-il goguenard en fixant son ancien chef au fond de ses yeux vairons.

33

Finir

Sacha et Ronan étaient décidés à en finir. Les deux hommes se fichaient du froid. Concentrés sur un unique objectif, ils se rapprochaient de l'auberge. Au bout de la rue, la foule affrontait les forces de l'ordre. Un festival de caillasses et de mortiers.

Si les deux flics ne s'étaient pas trompés, les truands devaient s'être réfugiés chez Madeleine. Sacha allait affronter l'assassin de sa femme. Enfin. Le Breton délivra ses dernières consignes :

— On ne sait pas ce qu'il y a derrière la porte. Alors, tu ne réfléchis pas. S'il pointe une arme vers toi, tu tires. Il ne te laissera aucune chance.

— Moi non plus.

Sans un bruit, il fit tourner la clé dans la serrure et pria pour qu'aucun son ne trahisse leur arrivée. Sacha scruta la salle par l'entrebâillement de la porte :

— Goran, le type que j'ai emmené à l'hosto, est bien là. L'autre aussi. Je me charges du Francuski.

Poussant un peu encore la porte, ils aperçurent le corps de l'infirmière et celui de Jacques. Madeleine semblait vivante, mais Goran la tenait en joue. Le Francuski semblait à deux doigts de flancher, son flanc était imbibé de sang.

— Le sanglier a provoqué de sacrés dégâts.

— Mais pas assez. Méfie-toi. Un animal blessé est plus dangereux.

Dans la salle les choses s'accéléraient. Goran s'adressa à la rouquine :

— J'aime pas ta manière de me regarder.

— C'est ton problème, pas le mien ! répondit-elle du tac au tac.

— Je vais prendre plaisir à mettre fin à vos retrouvailles. Tu vas voir que les réunions de famille, c'est mortel.

Sacha sentit son cœur s'affoler. Hypertension artérielle due au stress. Les nerfs tendus à en craquer. Il arma son HK et se jeta dans la mêlée. Une fraction de seconde avant que l'assassin appuie sur la queue de détente, Ronan hurla :

— Goran, tu ne bouges plus et tu jettes ton arme. C'est fini.

Le truand leur fit face. Aguerri aux situations extrêmes, la vue d'une arme pointée sur lui ne l'effarouchait pas. Cela le stimulait,

même. Il s'adressa aux nouveaux venus :

— Pourquoi faut-il que vous me compliquiez la tâche ? Si vous aviez attendu une petite minute, le problème aurait été réglé.

— Il n'y a rien d'impossible. On a connu bien pire, ajouta Vincent.

— C'est vrai, Francuski. Mais à ce moment-là, tu étais armé. Ce soir, t'es à poil et c'est très bien comme ça.

Personne ne portait de Stetson. Pourtant, ils jouaient tous leurs vies dans un saloon. Loin du monde et des éléments extérieurs. Prêts à tirer. Impossible de rengainer. Vincent joua le matamore.

— Tiens, mon ami de la forêt. Tu peux remercier cette laie. Sans elle, je t'aurais dépecé.

— C'est surtout toi qui as morflé.

— On va dire que ce n'est que partie remise.

— Ne me tente pas !

À défaut, de la musique mythique d'Ennio Morricone, ils se tournèrent autour.

— Treize millions valent bien deux cent mille dollars en pièces d'or volés à l'armée sudiste.

— Espèce de fumier, tu penses vraiment que c'est le moment de raconter tes penchants pour le cinéma ?

— Il n'est jamais trop tard, dit le blessé en se rapprochant de la table.

— Tu te crois dans une version moderne d'un film de Leone ? claqua Sacha. On vient de te le dire : C'est fini. Alors pas besoin de te prendre pour Eastwood, Van Cleef ou Wallach.

— J'avoue que tu n'as pas la truculence de Tuco, mais tu as sa chance.

— Mais toi, tu n'as ni holster en cuir ni Colt 45.

— Penses-tu vraiment faire le poids ? Tu vas faire quoi ?

— Ce que tu as fait à Camille.

— C'est qui Camille ?

— Sa femme. Mai 2021, tu te rappelles Rotterdam ? dit Ronan.

— Tu m'auras emmerdé jusqu'au bout, le veuf. Dis-moi, c'est toi qui as embourbé mon pognon ou c'est lui ?

— L'argent ? À mon avis, tu devrais voir ça avec ton sbire.

L'odeur de la testostérone bouscula la pièce. Sacha continua sur sa lancée et montra Goran du doigt.

— T'es juste très con ou tu fais semblant. C'est le seul de tes hommes encore en vie. Tu n'y vois pas comme un signe ?

— Goran ? questionna Vincent.

Goran s'éloigna d'un pas pour mieux contempler la scène. Son arme toujours tendue vers Ronan, il savait devoir anticiper les mouvements de Vincent. Acculé, il n'avait plus rien à perdre. Il s'adressa à son ancien chef avec un air de défiance.

— Il n'a pas tort, t'es un peu con. Gojko et Slavko s'étaient barrés pour préparer notre fuite. J'ai fait un crochet pour mettre les billets en sécurité. J'ai bien fait. Quand je suis arrivé, je t'ai vu égorger Carlos. Après, tu as voulu t'en prendre à moi. Tu connais le reste. Ce type a débarqué de nulle part et tout est parti en vrille. D'ailleurs, qu'est-ce que tu venais faire ici, toi ?

Sacha prit le temps de la réflexion. Juste ce qu'il fallait mais pas trop. Les index étaient tendus, prêts à tirer. Il enchaîna :

— D'après mes souvenirs, je vous ai traqué longtemps. Je vous ai loupé de peu à la frontière allemande quand vous avez braqué un autre transport de fonds, il y a trois mois. Puis vous avez attaqué le fourgon en Normandie.

— Et comment, tu nous as retrouvés ? demanda Vincent.

— J'ai procédé par élimination. Une fois retirés les lieux de replis les plus logiques, comme les zones industrielles trop risquées, j'ai opté pour une forêt éloignée à distance raisonnable du braquage. Un bois aux multiples accès où vous pouviez déplacer vos véhicules. Écouves était un choix logique.

— Ça n'explique pas tout.

— J'avoue, j'ai eu du bol. À une barrière de péage, j'ai croisé une Mercedes avec lui au volant, dit-il en montrant Goran. La voiture était immatriculée en Pologne. Je me suis souvenu que vous aimiez les voitures de luxe et aviez pour habitude de les louer en Europe de l'Est. Ton gars avait la conduite trop nerveuse. Je me suis mis dans sa roue.

— T'as eu du flair.

Ronan fixa Sacha en se demandant s'il n'inventait pas cette histoire au fur et à mesure.

— Quand je suis arrivé, vous vous battiez entre vous. Une meute assoiffée de sang. J'ai juste eu le temps de t'aligner, mais à cet instant tout a dérapé. Impossible de t'abattre. Les balles fusaient, dit-il en s'adressant à Vincent.

— Tu aurais sans doute dû.

— Je le regrette crois-moi. Mais ne me demande pas pourquoi, j'ai préféré sauver cet enculé. Un réflexe de flic à la con. Après tu connais la suite, dit Sacha en fixant Goran.

— Tu m'as traîné jusqu'à ma Mercedes pendant que Vincent nous canardait.

— Exact. J'ai réussi à te déposer à l'hosto, mais tu t'es débattu pendant le trajet et tu m'as asséné un coup à la tempe. La suite est simple, je suis retourné au fourgon, j'ai sans doute fait une hémorragie. Après, c'est le black-out. Je me suis réveillé sur un parking, dans ta bagnole avec ton téléphone.

Sacha se tourna vers Ronan.

— Voilà, tu sais tout. Les blancs sont reliés. Mais ça ne résout rien.

Un sourire torve se dessina sur le visage de Vincent. Il éclata de rire.

— Tout ça pour ça. Et toi, Goran, non seulement t'es pas capable de tuer un flic, mais t'as préféré revenir dans ce trou, plutôt que d'te barrer avec mon pognon.

— Avec toi vivant, je ne voulais pas passer ma vie à me retourner.

— Pour ça, tu as eu raison. C'était un truc à se retrouver avec un canon dans la nuque.

Madeleine examina son oncle. Pas la moindre once d'empathie. Encore moins de l'amour. Vincent n'avait plus de masque. Il prenait son pied en pleine tragédie grecque. Un monstre. Une bête.

— Et il est où cet argent ?

— Il n'y a que ça qui t'intéresse. Tu crois vraiment pouvoir en profiter ? dit Sacha en marchant vers le bar.

L'évier comme protection à condition de se mettre à l'abri. Il s'appuya dessus. Toute la partie supérieure de son corps s'était asséchée d'un coup. Glacée. Sans la moindre goutte de sang. C'était trop. Trop d'efforts, trop de cruauté et trop de haine. Il se mit à chanceler.

Goran pointa son arme vers lui quand un choc assourdissant résonna dans la salle à manger. Dehors, la charge était menée. L'affrontement entre les gueux et les serviteurs de l'État. Des grands coups de butoirs firent osciller les volets de l'auberge.

Ronan se jeta sur Sacha au moment où l'autre tira. Entraîné par l'héritage d'années de sacrifice et son poids, il fit basculer Sacha sous le bar. Goran rectifia sa position et aligna sa cible. La culasse tapa dans le vide. Il émit un juron. Dans l'empressement, comme un débutant, il n'avait pas vérifié le contenu du chargeur. Il jeta son flingue inutile pour se saisir du SIG Sauer de Jessie. Vincent en profita pour renverser la table.

Les automatismes aiguisés sauvèrent Goran quand la première balle lui lécha les pieds. Le gendarme avait tiré par réflexe. L'effet calmant fut immédiat. Goran se figea. Puis il se retourna et visa à travers la palissade du bar. Une nuée de verre explosa sur la tête de Ronan au moment où il sentit une balle le pénétrer. Son poignet éclata et son Glock lui sauta de la main. La balle suivante se ficha dans le zinc au-dessus de sa tête. La dernière se fit attendre. L'arme de Jessie enrayée, venait de lui sauver la vie et celle de Sacha.

Ce dernier analysa la situation autour de lui. Pas le temps de peser le pour et le contre, il fallait réagir. Il se redressa, mué par une déferlante d'adrénaline. Il aligna le tueur de l'infirmière. Il ne lui laissa pas l'occasion de se mettre à l'abri. Les paluches serrées, le fusil d'assaut prenait tout son sens. *Deutsche Qualität*. [27] Les ingénieurs avaient fait du bon boulot. Efficacité rigoureuse. Les projectiles du HK

fusèrent. Les trente balles jaillirent, toutes firent mouche. Goran n'était plus qu'un corps en charpie.

De son côté, Vincent avait profité de l'occasion pour se ruer sur son couteau de chasse. Mais oncle et nièce avaient eu la même idée. Le Francuski loupa le manche d'une fraction de seconde. Sa main se referma dans le vide. Il aperçut sa lame dans les mains liées de Madeleine un poil trop tard. La jeune femme roula sur le côté. Tous les deux luttèrent au sol un instant. Le combat ne dura pas.

Les hommes de Priscille entrèrent en propulsant une bourrasque gelée dans le restaurant. Dès les premiers coups de feu, elle avait réagi, entraînant avec elle son escouade tandis que la Mobile festoyait avec les manifestants à grands coups de Flash-Ball. Une entrée fracassante mais un peu tardive. Les hommes en uniformes se figèrent.

La salle puait la poudre et le sang. Le Francuski était mort. Avec vingt centimètres d'acier dans le ventre. Un gendarme ballotta du casque négativement après avoir posé sa main sur la jugulaire de Goran. Il confirma ce que la dépouille suggérait. Dossier kidnapping, clos. Les corps de l'infirmière et de Jacques tenaient lieu de réponse aux questions que l'officier ne se posa pas. Elle se dirigea vers Madeleine et Sacha. Ils se relayaient en tentant d'éponger la blessure de Ronan. Le Breton serrait les dents et ne se plaignait pas. Les torchons étaient douteux, mais à défaut d'autre chose, c'était mieux que rien. Les doigts de Sacha et Madeleine s'effleurèrent. Le Breton s'évanouit.

Quelques sutures, quelques flasques d'O+ plus tard, Ronan se réveilla dans une chambre blanche, accroché à une perfusion. À défaut de médaille, il venait de gagner des jours d'ITT et surtout de longues heures à rédiger de la paperasse. Beaumont, assoupie sur un fauteuil, veillait sur lui.

27 *Qualité allemande.*

Épilogue

Diane n'avait pas encore eu le courage de repousser la porte de *Chez Sybille*. L'étudiante était plus que jamais certaine que faire des choix, revenait à les assumer et dans son cas, ne dépendre que de soi. Il était encore trop tôt pour croiser sa cousine, la preuve, elle avait séché l'enterrement de Jacques.

Le soleil avait enfin frappé les contreforts d'Écouves. La campagne se faisait belle. Au pied de la forêt, les premières pousses se paraient d'un vert tendre et les premières fleurs sortaient de terre, prenant le risque de se découvrir devant les dernières gelées. Chaque matin se manifestait par de nouvelles odeurs. Renouveau ou changement, l'essentiel se résumait à savoir respirer l'aurore.

Le pays se remettait doucement. En Normandie comme ailleurs, les barrages avaient été levés. Les indigents pansaient leurs plaies. Les autres inventaient de nouveaux placements à haut rendement. Les heurts comme le braquage, s'étaient vus remisés au second plan. La guerre était aux portes de l'Europe. Dents dehors et haine aiguisée, les pros et les contres se gargarisaient de répugnance. La nomenclature médiatique trustait les plateaux de télévision, échangeant sur les griefs et l'hostilité. Une peur nouvelle avait pris forme.

Entre les box, l'étudiante s'en fichait. Repue et concentrée sur sa tâche. Elle versait des kilos de crottin à coups de fourche dans sa brouette sous les cils d'un immense anglo-arabe à la robe alezane café. Des bottes aux pieds, une polaire sur le dos, elle gagnait de quoi améliorer son quotidien. L'exercice physique de ce petit job, avait ravivé ses couleurs. L'odeur la dérangeait de moins en moins. La récompense lorsqu'elle éparpillait le foin frais, lui paraissait plus grande encore.

Diane s'entendait plutôt pas mal avec l'éleveur. Ils leur arrivaient de partager une gamelle. Le type aimait plaisanter. Il était bon vivant, souriant et ne haussait jamais la voix. Chaque vendredi, il la payait en liquide. Un type bien, simple. À la faveur de la nuit, il pouvait la ramener en voiture chez elle. Surtout, il avait cette faculté incroyable de la tranquilliser. Il était gay. Ça n'avait l'air de rien, mais cela la rassurait.

Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, le ministre de l'Enseignement Supérieur avait reporté les examens. Les grèves avaient perturbé les amphis, les facultés et les universités. Les étudiants avaient accumulé du retard et personne ne voulait brader les

diplômes. Le gouvernement avait cédé suite à une double pression syndicale, profs et élèves, à un moment où il fallait calmer la population. La jeune femme avait la ferme intention de réussir ses rattrapages. Depuis, elle organisait ses journées suivant un triptyque gagnant : Pelleter, potasser, manger.

Elle regarda l'heure sur l'écran de son Smartphone. Elle avait encore le temps de refaire la litière de ce cheval splendide. Diane enfonça sa fourche dans la paille. Elle résista. Elle appuya de tous ses kilos sur le manche. Elle appuya à nouveau et fit balancier. Elle se retrouva par terre sous les hennissements. Les fesses dans le crottin, ça faisait marrer l'équidé. Quand elle se redressa, Diane n'en crut pas ses yeux. Des liasses de billets étaient piquées sur les dents de la fourche.

REMERCIEMENTS

Chaque nouvelle histoire requiert une certaine dose de bienveillance et de nombreux échanges. L'auteur se charge des mots mais sans le soutien et le concours de plusieurs personnes, *Je ne me souviens plus très bien…* ne serait jamais sorti du fond de la forêt.

La ville où se situe ce roman est imaginaire, elle est située entre l'Orne et le nord de la Sarthe. En revanche, la forêt d'Écouves existe. Il y fait froid mais les balades y sont merveilleuses. Mon beau-père a grandi dans ses environs et sans lui, nul doute que l'idée de ce livre n'aurait pas germé. Aussi, je le remercie de m'avoir fait découvrir cette Normandie hors des sentiers balisés.

Je me dois aussi de saluer l'inconnu qui, ayant une nuit perdu la mémoire sur une aire d'autoroute, m'a involontairement offert le début de cette histoire.

Merci, à mon épouse pour sa patience et son amour.

Et merci aux lectrices et aux lecteurs qui venez de lire ce roman. Merci d'avoir accueilli Madeleine, Ronan et tous les autres.

Yannick

AUX ÉDITIONS LAJOUANIE

ROMAN POLICIER MAIS PAS QUE…

Du passé faisons table rase, de Malik Agagna / (Poche)
Les oubliés, de Malik Agagna
Crystal Meth, de Malik Agagna
7 milliards de jurés ? de Frédéric Bertin-Denis
Matador, de Frédéric Bertin-Denis
Wahala, de Thierry Bonneau
L'Expatrié, de Thierry Bonneau
À mort le chat ! de Jérémy Bouquin
Sois belle et t'es toi ! de Jérémy Bouquin
Chasseurs d'esprit, de Isabelle Bourdial
Coups de Folie, de Dominique Bourgeon
Des Missives bien sulfureuses, de Dominique Bourgeon / (Poche)
Lettres mortes, Cécile Calland
Ouvre les yeux ! de Éric Chavet
La Sirène du jardin Massey, de Jean-Luc Cochet
Replay, de Jean-Luc Cochet
Je serai le dernier homme… de David Coulon
La Rascasse avant la bouillabaisse, de Gilles Del Pappas
Poubelle's Girls, de Jeanne Desaubry
On n'enterre jamais le passé, de Nicolas Duplessier
Comme des mouches, de Frédéric Ernotte & Pierre Gaulon
Rafale, de Marc Falvo
Banlieue Est, de Jean-Baptiste Ferrero
Au nom du père, de Jean-Baptiste Ferrero / (Poche)
Vengeance, de Jean-Baptiste Ferrero / (Poche)
Le Pacte, de Didier Fohr
Un temps de chien ! de Pascal Jahouel
Sous-pression, de Pascal Jahouel
Dur à cuire ! de Pascal Jahouel / (Poche)
Punk Friction, de Jess Kaan / (Poche)
En Chasse ! de Jess Kaan
Métastases, de Jess Kaan
Un charmant petit village, de Jean-Michel Lecocq / (Poche)
La caresse des orties, de Jean-Michel Lecocq / (Poche)
Disparitions, de Jean-Michel Lecocq / (Poche)
Trier les morts, de Jean-Michel Lecocq
Le roman oublié, de Jean-Michel Lecocq

Les deux pieds dedans, de François Legay
Grands boulevards, de François Legay / (Poche)
C'est moi qu'il veut ! de Daniel Martinange
Les Malfaisants, de Daniel Martinange / (Poche)
Dernière escale, de Sandra Martineau / (Poche)
Au-dessus des horizons verticaux, de Olivier Maurel
Fallait pas… de Olivier Maurel
Trouble, de Stéphanie de Mecquenem
Radiations, de Paul Merault :
– (Lauréat du Prix du Quai des Orfèvres 2019)
Cavale hongroise, de Waldeck Moreau
Une clinique si accueillante, de Waldeck Moreau
Le rouge n'est pas qu'une couleur, de Chris Nerwiss
Lacrima Corsica, de Stéphane Oks – (Prix de l'Évêché, 2021) / (Poche)
L'hiver finit toujours par arriver, de Stéphane Oks
Mortelle canicule, de Jean-François Pasques :
–(Lauréat du Prix du Quai des Orfèvres 2023)
Le seul témoin, de Jean-François Pasques / (Poche)
Je m'appelle Requiem et je t'… de Stanislas Petrosky
Dieu pardonne, lui pas ! de Stanislas Petrosky
Le Diable s'habille en licorne, de Stanislas Petrosky
Plusdeprobleme.com, de Fabrice Pichon
Retours amers, de Fabrice Pichon
Protocoles Fatals, de Fabrice Pichon
Greg Brandt, *Nuits nantaises 70's*, de Carl Pineau
L'Arménien, *Nuits nantaises 80's*, de Carl Pineau :
– (Prix du Cercle anonyme de la littérature, 2017)
Le Sicilien, *Nuits nantaises 90's*, de Carl Pineau :
– (Prix du polar découverte, Les petits mots des libraires, 2020)
Le Nantais, *Nuits nantaises 2000*, de Carl Pineau
Pour quelques millions ! de Carl Pineau
Les 9 jours du cafard, de Jean-François Pré / (Poche) :
– (Prix du polar normand, 2020)
Épisto, de Jean-François Pré
Mansour, de Jean-François Pré
Qu'un sang bien pur abreuve nos salons, de Jean-François Pré
Tu joues, tu meurs ! de Yannick Provost
Il ne rentre pas ce soir… de Yannick Provost
Je ne me souviens plus très bien… de Yannick Provost
Lynwood Miller, de Sandrine Roy
Lynwood Miller II, *Pas de printemps pour Éli*, de Sandrine Roy
Lynwood Miller III, *Rivalités*, de Sandrine Roy
Lynwood Miller IV, *Le mur d'Hadrien*, de Sandrine Roy
Mitragyna, de Alain Siméon & Sandrine Zorn

La Fresque, de Alain Siméon & Sandrine Zorn
La Poule borgne, de Claude Soloy
20 manières de se débarrasser des limaces, de Jan Thirion
No problemo, de Emmanuel Varle
En cavale, de Emmanuel Varle / (Poche)
En main propre ! de Jérôme Zolma

ROMAN PAS POLICIER MAIS PRESQUE…

Mare nostrum, de Olivier Arnaud
Jackpot ! de Stéphane Boudy
Une nuit sans fin, de Éric Chavet
Ne sautez pas ! de Frédéric Ernotte
Le prodigieux détective, C.H. de Burgh – (Prix Grandcamp-Maisy, 2022) ;
–(Prix Lumière - Les Mines Noires, 2023)
L'injustice des hommes, de André Fortin
Le squelette de Rimbaud, de Jean-Michel Lecocq
Le don d'Hélène, de Gérard Pussey
Turpitudes, de Gérard Pussey / (Poche)
La drolatique histoire de Gilbert Petit-Rivaud, de Frédéric Révérend
Travailler tue ! de Yvan Robin / (Poche)
L'appétit de la destruction, de Yvan Robin
La Fauve, de Yvan Robin

ROMAN JUDICIAIRE MAIS PAS QUE…

72 Heures, de Philippe Bilger / (Poche)

ROMAN EUPHORISANT MAIS PAS QUE…

Les passagers perdus, de Stéphane Bellat
Dehors la vieille ! de Géraldine Dubois

ROMAN QUI FAIT FRÉMIR MAIS PAS SEULEMENT

Les Lucioles, de Jan Thirion *(Junior, de 10 à 110 ans)*

NOUVELLES

22 v'là les flics, ouvrage collectif. Préface d'Olivier Marchal / (Poche)

LAJOUANIE POCHE

ROMAN POLICIER MAIS PAS QUE…

Du passé faisons table rase, de Malik Agagna
Des missives bien sulfureuses, de Dominique Bourgeon
Au nom du père, de Jean-Baptiste Ferrero
Vengeance, de Jean-Baptiste Ferrero
Dur à cuire ! de Pascal Jahouel
Punk Friction, de Jess Kaan
Un charmant petit village, de Jean-Michel Lecocq
La caresse des orties, de Jean-Michel Lecocq
Disparitions, de Jean-Michel Lecocq
Grands boulevards, de François Legay
Les Malfaisants, de Daniel Martinange
Dernière escale, de Sandra Martineau
Lacrima Corsica, de Stéphane Oks – (Prix de l'Évêché, 2021)
Le seul témoin, de Jean-François Pasques :
–(Lauréat du Prix du Quai des Orfèvres 2023)
Les 9 jours du cafard, de Jean-François Pré :
– (Prix du polar normand, 2020)
Je ne me souviens plus très bien… de Yannick Provost
En cavale, de Emmanuel Varle

ROMAN PAS POLICIER MAIS PRESQUE…

Turpitudes, de Gérard Pussey
Travailler tue ! de Yvan Robin

ROMAN JUDICIAIRE MAIS PAS QUE…

72 Heures, de Philippe Bilger

NOUVELLES

22 v'là les flics, ouvrage collectif. Préface d'Olivier Marchal

Yannick Provost est un grand amateur de romans noirs, de jazz et de jeux vidéo. *Je ne me souviens plus très bien…* est son troisième roman.

Il a déjà publié :

Tu joues, tu meurs ! Éditions Lajouanie, 2021
Il ne rentre pas ce soir… Éditions Lajouanie, 2022

Direction artistique : Caroline Lainé
Relecture : Charles Caye
Photos de couverture : Adobe Stock : amrets ; destillat ; cycy ; o_a ; wirakorn /
Cosmo/D.R.

ISBN : 978-23-704-7238-0

© Éditions Lajouanie 2023
www.editionslajouanie.com

Vous désirez recevoir, en avant-première,
les informations sur les Éditions Lajouanie
et être ainsi averti des sorties et des dernières parutions ?
Inscrivez-vous, sans aucun engagement de votre part,
sur notre site : www.editionslajouanie.com
Retrouvez-nous également sur Facebook :
www.facebook.com/editionslajouanie

À très bientôt.

Vous souhaitez discuter avec Yannick Provost ?
Retrouvez-le sur Facebook :
www.facebook.com/yannick.provost